CIHM Microfiche Series (Monographs)

ICMH Collection de microfiches (monographies)



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadian de microreproductions historiques



Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il

lui a été possible de se procurer. Les détails de cet

reproduite, ou qui peuvent exiger une modification

dans la méthode normale de filmage sont indiqués

bibliographique, qui peuvent modifier une image

exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue

32 X

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

Couverture de couleur Couverture de couleur Pages de couleur Covers damaged/ Pages de couleur Pages de couleur Covers restored and/or laminated/ Pages restored Pages restored Cover stitle missing/ Pages restored Pages restored Cover title missing/ Pages restored Pages restored Cover title missing/ Pages discolour Pages discolour Coloured maps/ Pages detached Pages detached Coloured maps/ Pages detached Pages detached Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages detached Pages detached Coloured plates and/or illustrations/ Pages detached Pages detached Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Qualité inégale Bound with other material/ Continuous pag Pagination cont Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes indext La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on header Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ <th>es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison e/ de la livraison odiques) de la livraison</th>	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison e/ de la livraison odiques) de la livraison
Couverture de couleur Dispet Covers damaged/ Pages de coule Covers restored and/or laminated/ Pages de coule Covers restored and/or laminated/ Pages de coule Covers restored and/or laminated/ Pages de coule Cover title missing/ Pages detanaged Le titre de couverture manque Pages detached Coloured maps/ Pages detached Cartes géographiques en couleur Pages detached Coloured plates and/or illustrations/ Pages detached Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Bound with other material/ Continuous pag Relié avec d'autres documents Includes index(Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes index(Comprend un (of tilming/ Includes index(Its peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaisent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. Caption of issue mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. Additional comments:// commentaires supplémentaires: Its peut que detucion ratio checked below/ Additional comments:// comment ast filmé	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison e/ de la livraison odiques) de la livraison
Couverture de couleur Dispet Covers damaged/ Pages de coule Covers restored and/or laminated/ Pages endomm Cover title missing/ Pages restored Cover title missing/ Pages detached Couver ture restaurée et/ou pelliculée Pages detached Couver title missing/ Pages detached Couver title missing/ Pages detached Coloured maps/ Pages detached Coloured maps/ Pages detached Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages detached Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Showthrough/ Transparence Quality of prin Planches et/ou illustrations/ Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Planches et/ou illustrations on couleur Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Continuous page Relié avec d'autres documents Continuous page Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes indext La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on header Blank leaves added during restoration may appear <td< td=""><td>es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison e/ de la livraison</td></td<>	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison e/ de la livraison
Couverture de couleur Pages de couleur Covers damaged/ Pages de couleur Covers restored and/or laminated/ Pages endommagée Coverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages detached Le titre de couverture manque Pages détachéde Coloured maps/ Pages détachéde Coloured maps/ Pages détachéde Coloured nik (i.e. other than blue or black)/ Pages détachéde Coloured plates and/or illustrations/ Pages détachéde Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Bound with other material/ Continuous page Relié avec d'autres documents Quality of prin Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on header Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Page de titre de l'en- Its e peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaisent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. Masthead/ Additional comments:/ Commentaires: Masthead/	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison e/ de la livraison
Couverture de couleur Pages de couleur Covers damaged/ Pages de couleur Covers restored and/or laminated/ Pages endommagée Covers restored and/or laminated/ Pages restored Covers restored and/or laminated/ Pages restored Cover title missing/ Pages restored Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages décolorée Coloured maps/ Pages décolorée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages décachée Coloured plates and/or illustrations/ Pages décachée Coloured plates and/or illustrations/ Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Comprend un (at retire serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Caption of issue rais, lorsque cela était possible. ces pages n'ont pas été filmées. Additional comments:/ Masthead/	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison e/ de la livraison
Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages endomm Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages discolour Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages discolour Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages discolour Couverture manque Pages discolour Coloured maps/ Pages décolorée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages décolorée Coloured plates and/or illustrations/ Pages décolorée Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Continuous page Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes index! La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on heeder Blank leaves added during restoration may appear Title	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison e/ de la livraison
Couverture de couleur Couverture ed couleur Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages damaged Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages restored Le titre de couverture manque Pages discolour Coloured maps/ Pages décolorée Coloured maps/ Pages décolorée Coloured maps/ Pages décolorée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages décolorée Coloured plates and/or illustrations/ Pages décolorée Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Relié avec d'autres documents Continuous pag Pages titre de l'ombre ou de la distorsion la long interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Page de titre de l'en-	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison e/ de la livraison
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages restored Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages décolorée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Bound with other material/ Continuous page Relié avec d'autres documents Quality of prin Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes index(Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Title page of iss page of iss page of iss pages of ont page de titre de l'en- Is se paut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible. Ces pages n'ont pas été filmées. Caption of issue	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison
Couverture de couleur Couverture page Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Couver title missing/ Pages restored Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages décolorée Couverd ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Showthrough/ Coloured plates and/or illustrations/ Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Bound with other material/ Continuous page Relié avec d'autres documents Continuous page Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes index(l Areiture serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on header Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have be no mitted from filming/ Page of isso I se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages deschourée Couverture manque Pages discolouré Coloured maps/ Pages detached Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages detached Coloured plates and/or illustrations/ Pages detached Planches et/ou illustrations/ Quality of prin Planches et/ou illustrations/ Quality of prin Pages detached Continuous page Bound with other material/ Continuous page Relié avec d'autres documents Includes index/d Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on header	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/ la livraison
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Couver title missing/ Pages descolouré Le titre de couverture manque Pages descolouré Coloured maps/ Pages detached Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Showthrough/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) Quality of prin Planches et/ou illustrations/ Quality of prin Planches et/ou illustrations/ Quality of prin Planches et/ou illustrations Page and couleur I.a reliure servée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Includes index(Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Title page of iss poutées	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/
Couverture de couleur Couverture de couleur Covers damaged/ Pages de coule Covers damaged/ Pages de coule Covers restored and/or laminated/ Pages restored Cover title missing/ Pages restored Le titre de couverture manque Pages décoloré Coloured maps/ Pages décoloré Coloured maps/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur Coloured plates and/or illustrations Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin Relié avec d'autres documents Includes index(Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes index(La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on header Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Title page of iss	es)/ des) index taken from:/ tête provient: ue/
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Covers restored and/or laminated/ Pages restored Cover title missing/ Pages decolouré Le titre de couverture manque Pages décoloré Coloured maps/ Pages décoloré Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Quality of prim Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prim Bound with other material/ Continuous page Relié avec d'autres documents Includes index/(Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure servée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on header Blank leaves added during restoration may appear Title on header Le titre de l'en-	es)/ des) index taken from:/ tête provient:
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages décolorée Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur Coloured plates and/or illustrations Quality of prin Planches et/ou illustrations en couleur Qualité inégale Bound with other material/ Continuous pag Relié avec d'autres documents Includes index(i Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes index(i La reliure servée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on header	es)/ des) index taken from:/
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages endomm Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages discolour Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Pages delached Coloured plates and/or illustrations Quality of prim Bound with other material/ Continuous pag Relié avec d'autres documents Includes index(Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes index(Areliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure Title on header	es)/ des) index taken from:/
Couverture de couleur Coloured pages Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages de coule Couverture endommagée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages discoloure Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages detached Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Quality of prin: Planches et/ou illustrations en couleur Quality of prin: Bound with other material/ Continuous page Relié avec d'autres documents Pagination cont Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ Includes index(Areliure serrée peut causer de l'ombre ou de la Continuous page	es)/
Couverture de couleur Coloures page Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages endomm Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages décolorée Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages addetachée Coloured plates and/or illustrations/ Quality of prin: Planches et/ou illustrations en couleur Qualité inégale Bound with other material/ Continuous page Pagination cont Includes index/(Comprend un (icludes index/iclus)) Tight binding may cause shadows or distortion Includes index/(Comprend un (iclus)	es)/
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages endomm Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages descoloure Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages descoloure Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages descoloure Coloured maps/ Pages detached Coloured maps/ Pages detached Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages detached Coloured plates and/or illustrations/ Quality of print Planches et/ou illustrations en couleur Quality of print Bound with other material/ Continuous page Tight binding may cause shadows or distortion Includes index(detached)	
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages discolour Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages détachéd Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Quality of prim Planches et/ou illustrations en couleur Qualité inégale	tinue
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages discolour Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages détachéd Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Quality of prim Planches et/ou illustrations en couleur Qualité inégale	
Couverture de couleur Coloured page Couverture de couleur Pages de coule Covers damaged/ Pages damaged Couverture endommagée Pages damaged Covers restored and/or laminated/ Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages discoloure Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages détachéd Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachéd Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Showthrough/ Coloured plates and/or illustrations/ Quality of prin Qualité inégale Round with ether meterial/	gination/
Couverture de couleur Coloured page Couverture de couleur Pages de coule Covers damaged/ Pages damaged Couverture endommagée Pages damaged Covers restored and/or laminated/ Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages discolour Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages détachée Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Quality of print	
Couverture de couleur Coloured page Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages discolour Le titre de couverture manque Pages décolorée Coloured maps/ Pages détachéd Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Pages détachée Coloured plates and/or illustrations/ Quality of printice	de l'impression
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture manque Couverture manque Coloured maps/ Coloured maps/ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Couverd ink (i.e. other than blue or black)/ Couverture interval couleur Couverture interval couleur Couverture interval couleur Couverture manque C	t varies/
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture manque Couverture manque Coloured maps/ Coloured maps/ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Couverd ink (i.e. other than blue or black)/ Couverture interval couleur Couverture interval couleur Couverture interval couleur Couverture manque C	
Couverture de couleur Coloured page Couverture de couleur Pages de coule Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages damaged Couverture endommagée Pages restored Covers restored and/or laminated/ Pages restored Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages restored Cover title missing/ Pages discolouré Le titre de couverture manque Pages décoloré Coloured maps/ Pages detached Cartes géographiques en couleur Pages détachée	
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture restaurée et/ou pelliculée Cover title missing/ Le titre de couverture manque Coloured maps/ Coloured maps/ Coloured maps/ Couverture manque Coloured maps/	
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture restaurée et/ou pelliculée Cover title missing/ Le titre de couverture manque Coloured maps/ Coloured maps/ Coloured maps/ Couverture manque Coloured maps/	\$
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture endommagée Couverture endommagée Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée Couverture restaurée et/ou pelliculée Cover title missing/ Le titre de couverture manque Cover title missing/ Cover title missi	
Couverture de couleur Covers damaged/ Couverture endommagée Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée Cover title missing/ Pages damaged Pages restored Pages restored Pages restored Pages discolour	
Couverture de couleur Couverture de couleur Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture endommagée Couverture restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée Cover title missing/ Pages de coule Couverture restaurée et/ou pelliculée Pages de coule Pages restored Pages restored Pages discolour	es, tachetées ou piquées
Couverture de couleur Covers damaged/ Couverture endommagée Covers restored and/or taminated/ Pages restored Covers restored and/or taminated/ Pages restored	red, stained or foxed/
Couverture de couleur Covers damaged/ Couverture endommagée Covers restored and/or taminated/ Pages restored Covers restored and/or taminated/ Pages restored	
Couverture de couleur Covers damaged/ Couverture endommagée Pages damaged Pages endomm	s et/ou pelliculées
Couverture de couleur Pages de coule Covers damaged/ Pages damaged	and/or laminated/
Couverture de couleur Covers damaged/ Pages damaged	lagees
Couverture de couleur Pages de coule	
Coloured page	
I Coloured page	ur
Coloured covers/ Coloured page	s/

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Netionel Librery of Canade

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed peper covers ere filmed beginning with the front cover end ending on the lest pege with e printed or illustreted impression, or the back cover when eppropriete. All other original copies ere filmed beginning on the first pege with e printed or illustreted impression, end ending on the lest pege with e printed or illustreted impression.

The last recorded freme on each microfiche shall contein the symbol → (meening "CON-TINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever epplies.

Maps, plates, cherts, etc., mey be filmed et different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure ere filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, es meny frames as required. The following diegrems illustrate the method:



L'exempleire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque netionele du Cenede

Les Images sulvantes ont été reproduites avec le plus grend soln, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exempleire filmé, et en conformité avec les conditions du contret de filmage.

Les exemplaires origineux dont le couverture en pepier est imprimée sont filmés en commençent per le premier plet et en terminant solt per la dernière pege qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustretion, soit per le second plat, selon le cas. Tous les eutres exemplaires origineux sont filmés en commençent per le première pege qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminent per le dernière pege qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles sulvants appareîtra sur le dernlère imege de chaque microfiche, selon le ces: le symbole \longrightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

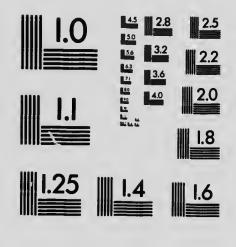
Les certes, planches, tebleeux, etc., peuvent être filmés à des teux de réduction différents. Lorsque le document est trop grend pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'engle supérleur gauche, de gauche à droite, et de heut en bes, en prenant le nombre d'images nécessalre. Les diagremmes suivants illustrent la méthode.

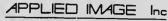


1	2	3
4	5	6

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





USA

1653 East Main Street Rochester, New Yark 14609 (716) 482 – 0300 – Phone (716) 288 – 5989 – Fox











A CANADIAN VIEW

BY

J. A. MACDONALD, LL.D.

TORONTO : : : S. B. GUNDY PUBLISHER IN CANADA FOR HUMPHREY MILFORD JC 423 M 15 1915

0

155993

Copyright, 1915, By George H. Doran Company To those who care for Liberty, Democracy and Internationalism this volume is dedicated

3



A FOREWORD

THE purpose of this book is to release ideas, rather than to frame an argument.

The ideas with which it deals have to do with freedom for the individual, self-government for the nation, and peace for the world.

These ideas are conceived and presented as in the lives of men and in the history of nations. Liberty—the right to will and to choose—is fundamental to moral quality in personal character. Democracy—the right of a free people to govern themselves—is the condition of national freedom. Internationalism—the organization of free nations into an international partnership, each with its place in the sun and all under just laws enforced by the common will—is the social consummation of liberty, democracy and fraternity in the world community of free nations.

These ideas I have presented many times and under different forms during recent years: sometimes in editorial articles in *The Globe*, sometimes in addresses from public platforms in Canada and the United States, but always in the interest of ideas rather than of argument. The practical end in view was influential in deter-

vii

A FOREWORD

mining the literary form of the chapters in the book, as well as of the addresses which are here reproduced in almost the very words in which they were spoken. For this same reason, significant phrases, in which root ideas are expressed, are repeated, in order that the ideas may not miss fire.

If the ideas of Liberty, Democracy and Internationalism are made more vital and stimulating in the minds of those who read these pages, the purpose of their publication will have been abundantly fulfilled.

Toronto.

J. A. M.

CONTENTS

I. GEORGE WASHINGTON AND THE ANGLO-AMERICAN UNITY

Unity Through Strife			13
The Anglo-Saxon Impulse .	•	•	17
The Celtic Strain			25
Self-Government: Not Separation			38
Democracy and Unity			45

PAGE

II. ABRAHAM LINCOLN AND THE EN-DURING DEMOCRACY

.

ŧ

Lincoln	•		53
The Lincoln Point of View .		_	58
The Neighbourhood Idea	•	•	68
-	•	•	00
Canada's Part in the American	Conflic	:t	75

III. CANADA AND THE WORLD PROBLEM

An Adventure in World P	olitics .	•	93
Transforming the Empire		•	104
After the War			114

IV. NORTH AMERICA'S WORLD IDEA

The World Idea	•			127
A Year of Contrasts .	•	•	•	136
The Partnership of Nations	•	•		145
<u>.</u>				

ix

CONTENTS

V. MESSAGES TO THE PEOPLE

America's Message to the Nations . 153 . Internationalism and the University . 169 . Leadership and the World Crisis 187 . Canada: Its Tether and Its Toll 203 Christianity: The War: The Social Problem . • . 22I . North America's International Experiment 232

PAGE

X

GEORGE WASHINGTON AND THE ANGLO-AMERICAN UNITY



UNITY THROUGH STRIFE

I

THE name of George Washington is associated in the world's mind not with unity, but with strife. That name recalls division and separation-the division of the English-speaking world in the eighteenth century, and the separation of the American colonies from the motherland of Britain

But Washington was not a man of strife. His political thinking was not radical. His temperament was not that of a revolutionist. His instincts were not markedly those of a Social Democrat, and his ideals in politics were not primarily Republican. Events he did not originate, and conditions he could not control, carried him, as they carried his country, to the point where revolution was inevitable; and it fell to his lot, as Chief Executive of the nation, to be exponent before the world of the Declaration of Independence. When revolution justified itself by its success the young Republic gave to him his due in electing him the first President of the United States of America. Now that more than a century has set his name in the discriminating perspective of time, the quick judgment of his own

13

day stands approved and becomes the verdict of history. Out of the confusion and darkness of Anglo-American strife the name of George Washington emerges, more meaningful now than in his own time, the signal and the pledge of the Anglo-American unity.

Unity is indeed the real note of Washington's life. On the surface and for the moment there was clash and conflict. Discord and strife seemed to fill all the sky. The hoarse cries of bitterness and hate were the loudest tones. But over it all the keynote prevailed. In the pauses the common chord was struck. Out of all the jarring came unison. That abiding unison, abiding through the past hundred years, transformed the alienation that prepared the way. Discords rushed in, not for the sake of discord, but that harmony might be prized. Revolution and separation under George Washington in the eighteenth century, distressing and hurtful though they were, will be understood in their higher meaning and in their world significance only as the twentieth century affirms and makes dominant the supreme conception of Anglo-American unity.

Unity was not a world-note in Washington's day. That was the day of international isolation and of the ignorance and the prejudice isolation breeds. That was the day, too, of national ex-

UNITY THROUGH STRIFE

pansion and conquest, and of the selfishness and the fear that follow in their train. No Briton to-day is under obligation to defend either the spirit or the method of the jingoes and the junkers who dominated politics in Britain in the days of George the Third. Nor is any American now obliged to justify the extravagances of speech and behaviour of the political iconoclasts who held the colonial stage in the days of George Washington. That was the age of intense dogmatism, in State and in Church, and of the spirit of violent secession into which dogmatic authority always reacts among a free people. The forces of that age were centrifugal. Fragments of creed were thrown off and produced sects. Segments of philosophy became ingrowing circles of inverted ideas. There were stir and movement everywhere, in Britain and in America, in politics and in religion, and that restless individualism of the eighteenth century was a factor in the revolutionary uprisings in Britain and in the discontent in the colonies that led to the Declaration of Independence. The autocratic ideas in government, as the aristocratic ideas in society, were divisive forces in Washington's day. The world-note was not unity.

But a new day will dawn, dawn for society, dawn for the world. It is the day of wider horizons, of higher ideals, of nobler motives. For

the moment the storm-cloud hangs black a menacing all around the sky. The thund speak of death. The lightnings flash of h Europe is bleeding at every pore. North Ame ica, in all its nationalities and peoples, has learn the meaning of Gethsemane. The world itself broken, its civilisation crossed by barbarism, i glory turned to shame. The sun is in eclipse.

But the night will not come back. Dawn we rise with day on its shoulders. The jungle, with its tangled fens, its fevers and its beasts of prewill be driven further back. The neighbourhood of the English-speaking peoples will yet be a ensample to the world. The desert of the nations will rejoice and blossom like the rose: the seas will no longer divide: and deep in the hear of all classes and races will stir the sense of human brotherhood in the abiding neighbourhood of all peoples.

We of to-day are on the edge of a great new time, a world-time. The nations of the English speech and of the Anglo-Saxon tradition when this world-war is over must face an unprecedented world-challenge: the challenge of all the world to the nations of the Anglo-Saxon impulse, that, after strife, have kept the peace for a hundred years in the Anglo-American unity.

NS

lack and thunders of hell. h Amerlearned itself is rism, its lipse. wn will le, with of prey, urhood be an he nase: the e heart of huirhood

t new nglish when precell the n ime for ity.

THE ANGLO-SAXON IMPULSE

THE Anglo-Saxon Impulse! The very name "Anglo-Saxon" carries us back through fifteen centuries of Europe's history; far back of the England we know, and beyond the North Sea, to the breeding-place of the first Englishmen and to the home-land of the Anglo-Saxon tradition; back to the fifth century, to Angli and the little home of the Angles or Engles, in the Province of Schleswig, on the shores of the Baltic, and to the land of the Saxons at the mouth of the Elbe.

There, in the dim twilight of Ter tonic history, far from the incoming currents **Doman** life and civilisation, the primitive ide Jf politica! self-government sprang up and organised itself in the tribal economy of the people. There was held the township meeting, and the larger representative assemblies, in which not the leaders alone, but the common people as well, held their rightful place of speech and vote. There among the Angles and Saxons, in the northern forests of Germany, were set up those first crude institutions of democratic self-government which became common to the Germanic peoples while as

17

yet the Celtic tribes in the England we know were bleeding from the Roman rods and carried the galling yoke of Rome's military despotism.

That original Teuton idea was the germ out of which grew the institutions of political freedom and self-government in Britain and in America. When the Roman Empire in the fifth century declined and fell into decay at home the Roman legions were withdrawn from Britain. Then, in 449, came the seafaring Engles and Saxons across the North Sea, bringing with them their worship of the Teuton gods of Woden and Thor, and their political ideas of democratic selfgovernment. The remnants of Roman absolutism were destroyed. The Celtic tribes were slaughtered as the Belgian people have been slaughtered to-day. A new Engla-land was founded. The Anglo-Saxon triumphed. Democracy in England had its beginning, and from that day to this has never been without a wit-The Witenagemot-the Meeting of the ness. Wise Men-or the Great Council, or the Parliament, even in the darkest days of the feudal despots, has always claimed to speak as representing the people.

The Roman Empire itself, enervated by war and luxury, declined before the assaults of the sturdy Germanic tribes, but in time, all over Europe, Roman ideas of government by military

THE ANGLO-SAXON IMPULSE

force prevailed over the simpler Teutonic democ-Ideas triumphed over physical strength. racy. History repeated itself. Roman power conquered Greece, but Greek ideas in turn impregnated Roman literature and shaped Roman culture. Rome, having lost her virility, yielded to Germanic arms, but victorious Germany was Roman-Roman Christianity triumphed over Teuised. ton paganism. The Roman idea of government by military autocracy crowded the old Teutonic ideal of self-government out of its own German homeland. Through the centuries the light of democracy was kept burning in the lowlands of Holland and in the highlands of Switzerland, but elsewhere Europe was given over to feudal tyranny. And the tragedy of Europe to-day is that the birthplace of democratic institutions is under the heel of a Romanised autocracy, and the nation that started Britain and America on the high road to political liberty has given its own neck to the half-Slavonic yoke of Prussian despotism.

But in Britain the Anglo-Saxon idea, brought over by Hengist and his hordes before the end of the fifth century, had a free chance. It took firm root. Generation after generation and age after age it grew and strengthened. Sometimes in the centuries of feudalism that followed the Norman conquest it seemed to have been over-

now ried n. out reenercen-Roain. and ıem and elflutere een vas)eom /itthe iaesng ar he **u**-

ry

19

borne. But the idea of freedom never died. It survived the despotism of the Plantagenets, the autocracy of the Stuarts, and the dull reaction of the Hanoverians. Like the grain of mustard seed, it has grown into the tree of world-democracy, and under its spreading branches the free Parliament of Britain, the Congress of the United States of America, and the Parliaments of the self-governing British Dominions on all the Seven Seas stand together the exponents and the defenders of the world's political democracy. Through these fifteen hundred years of conflict and achievement that Anglo-Saxon idea has been dominant in English-speaking civilisation, and its unspent impulse is to-day the organising power in the English-speaking world, the secret and the strength of the Anglo-American unity.

It was that Anglo-Saxon impulse for freedom that first sent Englishmen across the uncharted seas to America. The Royansts came to Virginia with the aristocratic blood of the Cavaliers of King Charles and their aristocratic ideals for Church and for State. For that aristocracy the land system of great estates and the social system of negro slavery were natural and easy. To New England came the Pilgrim Fathers, with the intellectual arrogance of Cromwell, and the Puritan's inextinguishable spark of political democracy. Through the colonial days Massachu-

THE ANGLO-SAXON IMPULSE

setts returned to the more democratic institutions of the Anglo-Saxons in England before the incoming of Norman feudalism, while Virginia had more in common with the English landed aristocracy that forced the Magna Charta from King John. But in both colonies stirred the blood of Anglo-Saxon freemen. The discontent of the colonies, that gave concern to statesmen and rulers in England, was at bottom the irrepressible impulse for self-government which Anglo-Norman Torjism in London could not understand. In the light of history even a blind man can now see that revolution and the Declaration of Independence were inevitable. The Anglo-Saxon impulse was astir. Neither King George and his reactionary advisers in England nor George Washington and his patriot supporters in America knew of any other alternative. It was colonial subjection, or it was national independence. Facing the risk, suffering the loss, paying the price, the Anglo-Saxon impulse drove on to revolution and ended in national self-government.

But the same blood was in Englishmen at home. And that blood told. The protest of the American colonies and the wider democratic freedom of the new American Constitution reacted on the British situation. Under Walpole, Pitt and Peel the achievement of responsible government and the British Cabinet system made

d. It s, the on of stard emocfree the nents n all s and racy. nflict been and powand

dom rted sinia s of for the sys-To vith the dethu-

"the bounds of freedom wider yet." Indeed, had it not been for the wild excesses of red republicanism in revolutionary France during the "Reign of Terror," which startled even liberal-minded leaders like Burke and Pitt and Wordsworth and Burns into reaction, the mother country might earlier have outstripped the daughter republic on the high road to the goal of Anglo-Saxon liberty.

In the nineteenth century the United States, under Lincoln, again yielded to the Anglo-Saxon impulse. Through the great social and political upheavals of the Civil War not only were the pledges of liberty and equality which Washington and the Declaration gave to the Republic justified, but a new impetus was given to democracy all over the English-speaking world.

In the opening years of the twentieth century Britain again took the lead. Against one of the most venerable and most strongly entrenched institutions of autocratic privilege in all the world the determined democracy of the British people went up—a stripling David with five smooth stones against an armor-plated giant Goliath with a spear-shaft like a weaver's beam—and democracy turned not back until the veto power of the House of Lords over the deliberately expressed will of the responsible House of Commons was destroyed, destroyed forever. That event, one of the most stupendous and most far-

THE ANGLO-SAXON IMPULSE

reaching the English-speaking world has witnessed in three hundred years, gave a new lead to democracy the world over. Neither of the English-speaking nations in America has yet gone so far. In the United States there is an appointed life-service Supreme Court and in Canada an appointed life-service Senate, with their checks and balances and constitutional vetoes on the people's representative will. But Britain has taken the risk, the supreme risk of democracy. The deliberate will of the people may for a time be delayed, but it cannot be defeated. And in the end of the day Britain's way of the larger Anglo-Saxon freedom will be justified to her children.

In the crisis-time of 1914 that Anglo-Saxon impulse did not fail the British peoples. When Prussian despotism, having destroyed the original Teuton Idea of self-government out of its ancestral Teuton home, laid its heavy hand on the liberties of democratic Belgium, and lifted its mailed fist against the democratic world, a united Britain, in the name of Celt and Saxon, and for the freedom of the little peoples, blocked the way. And not Britain alone, but every free commonwealth of the British faith—Canada, Australia, New Zealand, South Africa, and even that mighty Empire of the Oriental faith and the alien blood, India—all the Britannic forces of the world, because they are free to go or not to

d, had public-Reign inded h and night lic on berty. tates, axon itical e the ningjusracy

tury the inorld ople oth ath deof exmat ur23

go, took their stand at the battle's front, against the modern Teuton autocracy, in defence of the very idea of political freedom the Germanic people gave the world. That is indeed the supreme effort of the Anglo-Saxon impulse.

On the wide field of the centuries the struggles of democracy have been many, but under the Union Jack and the Stars and Stripes their impulse has been one. The struggle has been for government of all the people by all the people and for all the people, the struggle for equality of opportunity, the democratic struggle for social justice for all and special privilege for none. That strugg.e is the glory and the greatness of English-speaking civilisation. Its impulse is the agelong impulse of the Anglo-Saxon peoples. That impulse stirred the heart of George Washington, himself an English gentleman to his finger tips. That centripetal impulse of the twentieth century is bringing the great Republic of the United States of America, by a wide compass, around to form with the British Empire the equipoised democratic entente of the Anglo-American unity.

ainst f the peoeme

rugthe imfor and opushat nggelat on, ps. ry ed to ed y.

THE CELTIC STRAIN

THE impulse to self-government we commonly call Anglo-Saxon. The term is convenient, but not accurate. In American democracy that Anglo-Saxon impulse was reinforced, if not dominated, by a distinctive Celtic strain.

That Celtic strain came into ancient history through the annals of the Greek classics. The waves of Celtic life swelled up in the valleys of far eastern Europe, and moved westward long before Rome emerged, leaving landmarks here and there, in south and north, until in Gaul it founded a civilisation which the power of Imperial Rome could not utterly destroy. In Britain it established a type of character and temperament unconquered and potent until this day. The Gallic tribes of ancient Gaul and the Picts and Scots of ancient Britain, against whom Cæsar carried on his great campaigns two thousand years ago, were the Celtic blood-forbears of the nodern "sea-divided Gael."

During the four centuries of Roman occupation of Britain the native Celtic population was not exterminated. North of the Clyde and the Forth the Picts remained defiant in their High-

land strongholds. In Ireland the Scots were beyond the reach of the Romans and their Teutonic mercenaries. After the legions were withdrawn the Jutes and Angles and Saxons took possession of the conquered country and called it England, but Ireland they did not touch. The Saxon invaders from the great country between the Rhine and the Elbe slaughtered most of the native Britons and then married their wives and daughters, so that even into the blood of the English-born "Sassenach" there came the disturbing Celtic strain.

But in Wales, in Ireland and in Scotland the Celtic strain kept its colour and its strength through the stress and storm of all the centuries. No matter what happened the speech of Cymric or of Erse or of Gaelic would not die out from the mountains and glens. And that which is deeper than speech, stronger than law, more persistent than custom, that mysterious life-strain which dominates accidents of birth and admixtures of blood, and gives to the man or the nation a personality that never dies-that Celtic strain binds to-day the many-blooded life of those British Islands into one United Kingdom, and in America, through three hundred years, from the Rio Grande to Hudson's Bay, it has been weaving the mystic but prevailing pattern in the Anglo-American unity.

THE CELTIC STRAIN

27

In the seventeenth century tens upon tens of thousands of hot-blooded Celts came from the Highlands and Islands of Scotland and from the Scottish settlements in Ireland to make the adventure of life in the wilds of America. Even before the Cromwellian wars the forerunners came, guided only by that restless instinct that strains at the leash and yearns beyond the horizon-line of settled and conventional life. In the years of the civil wars in England and during the Commonwealth period many of the Celtic peoples, who, from the Saxon days on, never gladly suffered the language or religion of the alien, were made prisoners of war, some of them branded on the shoulder with the badge of e.iforced servitude, and transported across the seas to America. Scottish names have been carried in honour to the White House by sons whose forefathers were deported from England in the revolutionary times of Cromwell and the Stuart Kings. When the American colonies, a century later, engendered feelings of their own against England and the House of Hanover, the scars of those earlier indignities flamed red in the Celtic-American memory, and into the Revolution a spirit was infused which the Anglo-Saxon blood of Washington and Franklin could not explain. It was the Celtic strain in American democracy.

The British Celt who came to North America

beonic awn sion and, inine riters, orn tic the

sth es. ric is ris ric se n

e

-

-

had an inherited democracy of his own. That Celtic democracy was not derived from Teutonic sources in Europe. Neither was it imposed by the Anglo-Saxons of England. It was of the very life and essence of the historic clan system of the Celtic peoples. It was worlds away from the feudal system fastened on Anglo-Norman England. In the feudal system the liege lord was supreme, the source of authority, of power, and of reward; its government was from above, a graded and organised form of absolutism, and in the selection or appointment of their feudal superior the English yeomen had no say. Feudalism, in spirit and motive and power, was a despotism. The clan system was at bottom a democracy. The power of the clan resided in the clan itself. It was exercised by the chief, not at all as a feudal despot, but solely as the approved representative of the clan. The heir-apparent to the chieftainship was required to make full proof of his qualities, both physical and moral, and only at his peril did he cherish personal ambitions at variance with the interests of his clansmen. The supreme devotion of the Highland clansmen to their Chief had in it the sense of blood-affinity and of democratic freedom which the feudal despot could not command. Even the Stuart Kings, who, to their own undoing, affected the pedantic pretensions of Divine Right, never quite lost the

THE CELTIC STRAIN

at ic

)y

le

n n

n

s

a 1 democratic touch of kinship with the least among the men of the clans. And in the loyalty of the clansmen, often a loyalty of blood-sacrifice for a lost cause, there was all the pride and independence of men who were conscious of their personal freedom. No people in America in the days of George Washington held a clearer title to historic democracy, or had behind them so long and so unbroken a record of civil freedom, as had the men of the Celtic strain who penetrated the Atlantic seaboard at wide intervals all the way from Nova Scotia to the Carolinas.

The Celtic strain was distinct in each of the New England colonies except perhaps Connecticut. In New York, especially along the Hudson and in the Mohawk valleys, Celtic influence was still more marked. New Jersey, with Princeton a centre, was in the front rank. In Pennsylvania, covering great groups of counties extending from Philadelphia, round about Harrisburg and Pittsburg, and running through the wide intervales of Western Virginia into Tennessee, and over the great plantations of North Carolina and South Carolina into Georgia-here the Scottish colonists from Scotland and the Scottish counties in Ireland established almost continuous settlements whose Celtic life-strain has prevailed alike in State and in Church.

Very many of those settlers came to America

under the stress of political and ecclesiastical persecutions for which feudal and prelatic influences from England were responsible. The ports of Scotland and Ireland witnessed such sacrifices for the sake of civil and religious liberty as enriched American life, but left Britain poor indeed.

Through colonial days there were developed institutions of life and government partly modelled on those in the home lands, but more largely expressive of the political genuis and instincts of the people. Virginia, with its Royalist blood, favoured Episcopacy and the institutions becoming monarchy. New England, with its Puritan independency, was individualist and democratic. In Pennsylvania the Quakers and the Dutch gave a soberness to life that went to no extreme. But through all the colonies there ran the Celtic strain —the fervent spirit of Scottish democracy and the organising power of the Scottish Church.

It has been a question for dispute among American partisans as to who started the movement that led to Independence. John Adams was protagonist for James Otis of Boston. Thomas Jefferson gave the honour to Patrick Henry, the fiery young Scottish Celt who led Virginia, even with its English Cavaliers, into independence, and as war Governor held them there. Certain it is the declaration of Patrick Henry: "As for me, give me liberty or give me death," quivered with true Celtic passion and became the watchword of young America for generations.

S

f

5

The fact is that the instinct for self-government was in the blood of most of the colonists, Saxon and Celt, and when the occasion arose the spirit needed only the voice. A dozen currents and cross-currents confused the people. Those who counted the cost hung back, for revolution meant sacrifice and inevitable loss. Families were divided. Class stood against class. Blood spoke against blood. Hierarchical Episcopacy instinctively took one side and democratic Presbyterianism the other. In the main the Scottish people, remembering what they and their fathers in Scotland and Ireland had suffered from arrogant autocracy, took their stand for self-government. Indeed, in some communities the dividing lines in the war were ecclesiastical as well as political, and for the most part Tories in the colonies sympathised with Tories in the mother country, and Whigs with Whigs.

The histories on both sides make much, and rightly so, of the part played by the Scottish Highlanders in New York State, who fought so gallantly on the Loyalist side under Sir John Johnson, and the still larger numbers in North Carolina who also answered to the King's command. The settlers on the great estate of Sir

William Johnson in the Mohawk Valley were from the Highland glens running down from Loch Ness to the western seacoast of Argyll, the ancestral home of Sir William. Many of them, like the Chisholms of Strathglass and the Macdonells of Glengarry, had fought on the Stuart side at Culloden and were harried out of their homeland by the officers of the Duke of Cumberland. The loyal devotion they had given to their chiefs among the Scottish hills they transferred to their new chieftain, under whose protection they came to America. In the histories Johnson is called "an Irishman." True, he came to America a young man from Ireland, but in blood and temperament, if not indeed also in speech, he was a Scottish Gael from Ardnamurchan, on the Argyllshire coast: a true Macdonald clansman of the Lord of the Isles, whose patronymic, Mac Ian-"son of John"-in its English form became famous in the colony and afterwards in Canada

The most instructive and illuminating story of the Celtic strain in American life is told in the history of the great Scottish colonies in the South. Hill men in Scotland, thousands of them, found congenial homes in the great mountain regions of Virginia, the Carolinas, Tennessee and Kentucky. North Carolina itself has a dozen counties as Celtic in their blood and background

THE CELTIC STRAIN

as any district in Canada. It is said that more than forty thousand Highlanders, with the language and traditions of the ancient Scottish Church, settled on the great plantations and in the matchless pine for sts of the Cape Fear River district of North Carolina before the days of the Revolution. When the crisis came their settlements were divided. Even family ties were broken. Nearly all the earlier settlers sided with the Whigs and fought for self-government, while many of those who came after Culloden and the dark days of the 'Forty-five took up arms with the Tories for the King. To-day their descendants declare their independence in matters of patriotism over Boston and New England, and claim precedence over Philadelphia in their stand for liberty. Certain it is their "Liberty Point," in Fayetteville, in the very centre of that Highland Scottish colony, commemorates their public protest and declaration on June 4, 1775. But it is also true that on the very same spot, on February 18, 1776, three thousand Highland soldiers were mustered for King George, some of them wearing the kilts and carrying the broadswords for the House of Hanover that had been hidden since their last struggle for the House of Stuart at fateful Culloden thirty years before.

Students of Washington's times have been perplexed as to the causes that divided those Scot-

tish Highlanders in the American struggle. Many of those who fought on the Tory side were as stoutly opposed to Tory principles as were the most radical of the Whigs. Some of them, indeed, had been Anti-Burghers in Scotland, and, after fighting on the Tory side against Washington in America, were founders and pillars of the "Anti-Burgher" Church in Nova Scotia and in Upper Canada. Now the Anti-Burghers were those who, in Scottish political and religious struggles, stood against the interference of the civil officers of the Burgh in the administration of the affairs of the Church. They were the Radicals of their day. Why then did they side with the Tories in America, especially as in Scotland, as supporters of the Stuart cause, they had suffered persecution and banishment at the hands of the Hanoverian partisans? There is one explanation: it was "for the oath's sake."

Those clansmen did not love King George the Third in America any more than they loved him in Scotland, but after Culloden they had been compelled to take the hated Cumberland oath of allegiance, and that oath held:

"I, A— B—, do swear, and as I shall answer to God at the great day of judgment, I have not, nor shall have, in my possession any gun, pistol or arm whatsoever, and never use tartan plaid, or any part of the Highland garb, and if I do so may I be cursed in my undertakings, family and property; may I never see my wife and children, father, mother or relation; may I be killed in battle as a coward, and lie, without Christian burial, in a strange land, far from the graves of my forefathers and kindred—may all this come across me if I break my oath."

That oath was a root of bitterness in the hearts of the clansmen in Scotland and in America. Their descendants to this day remember it. But the idealism of the Celtic nature saved them. And that same quality of mind long ago healed the Celtic wounds of the Revolutionary strife in America. The names of the Celtic Loyalists who kept their oath in the colonies, even though theirs was a lost cause, are honoured to-day by the descendants of the Celtic Patriots, who were not bound by the oath's outlawed obligations. Indeed in the very centre of those Scottish counties in North Carolina the name of the chief inspirer of the Loyalists, the world-famed Scottish heroine, Flora Macdonald, who lived there through five troublous years, will be honoured and perpetuated in the "Flora Macdonald College." The American Celts whose forefathers fought for Independence under George Washington are proud to count themselves of the same blood as those who in Scotland swore to their own hurt and in

America changed not. It was "just for a scrap of paper," but it witnessed the Celts' deathless devotion to a cause and loyalty to a trust. That, tco, is an element in the Anglo-American unity.

And those Loyalists of the Celtic strain who afterwards settled in Canada, even though they lost everything and suffered cruel injustice at the hands of the American authorities, were not in their day, nor are their descendants to-day, elements of international discord. What Matthew Arnold says about the part played by the Celtic blood in British life has been justified in American history. In both nations through these generations the embitterment of petty jealousies and local strifes has been absorbed in the sense of the wider possibilities of national life and the worldwide significance of America's international achievement. The prophets and seers saved the nations from the leadership of the men with the muck-rake eyes. Neither the State nor the Church in either country has ever been without its succession of men who see visions and dream The cherished divination of the Celtic dreams. races of history, their "second sight," is in part but shrewd foresight allied to a wide-horizoned, practical imagination.

It is that idealism, that imaginativeness, that pioneering spirit which the skyline always beckons forward, that readiness to risk seeming de-

THE CELTIC STRAIN

feat to-day in the hope of larger achievement tomorrow—it is that Celtic strain, allied with the steadier and less romantic impulse of the Anglo-Saxon, which give spiritual vitality as well as practical power to the Anglo-American unity.

SELF-GOVERNMENT: NOT SEPARA-TION

THE Anglo-Saxon impulse and the Celtic strain, blended in the blood of the Thirteen colonies, made inevitable one issue. That inevitable and supreme issue was self-government. In raising that issue the colonies proved their British birthright. They did more. They prepared the way for the greatest contribution of the United States to the democracy of the world. Among themselves the colonies were excessively colonial, jealous each of all the others, and in the end all of them jealous of even the appearance of dictation or direction from without. But through all that jargon one note was struck, ringing and sustained. That dominant note made for colonial harmony in Washington's day: it has made for Anglo-American unity to-day: it will make for world concord to-morrow.

What is that greatest contribution of the United States to the democracy of the world? It is the declaration of the right of a free people to govern themselves; the declaration before all the world that any people, anywhere and at any time, who desire self-government, and a e fit

SELF-GOVERNMENT: NOT SEPARATION 39

for self-government, must be given the chance and the responsibility of governing themselves: the supreme declaration of democracy that the authority of all human government among a free people is based on the consent of the governed. And that declaration, made good in the history of the nation, and illustrated in the nation's dealings with little peoples and backward races, is the greatest achievement of the United States of America.

That declaration was not altogether new in the political thinking of the world. Freedom has always been a disturbing spark in the human mind. The instinct for self-government in the history of every people marred the plans of autocrats and despots. The declaration of the American colonies was not a denial of their heritage from the British Isles and from Holland; it was an acknowledgment and confirmation. What they did was not a new thing: it was a large thing, a thing on a new scale, a thing of world proportions and of world significance. America's protest shook to their foundations the autocracies of Europe. Its full meaning will be made plain when the last autocracy falls.

It was not indeed for independence the leaders among the Patriots in the colonies strove. Independence may be only the noisy clamour of the law-breaker and the libertine. But self-govern-

40

ment any free-minded people must have or be slaves. National autonomy is of the very essence of national freedom. George Washington and Thomas Jefferson and Alexander Hamilton and Benjamin Franklin proved themselves heirs of the Teuton idea and sons of the British blood when, in the supreme hour of crisis, they stood against an arrogant monarch and an aristocratic government for the rights of British freemen in the colonies of America.

And it was not against monarchy Washington and his compatriots set out. It is quite probable that many of them, in their serious political thinking, were monarchists. Washington himself was never greatly concerned with political theories except in their relations to some practical issue. In the perilous days of the new Union, after the decisive victory at Yorktown and before government was established on any secure basis, he might have become King. The proposal was made. "Let me conjure you," he replied, "if you have any regard for your country, concern for yourself or posterity, or respect for me, to banish these thoughts from your mind." And they banished them.

The idea of an American monarchy was suggested not alone by the exigencies of the army after the war was over, and the utter incapacity of the Congress, ten years after the Declaration

SELF-GOVERNMENT: NOT SEPARATION 41

of Independence, either to secure decent respect for law in the various States or to command respect for the nation abroad, but also by the love for Royalty and the things that pertain to Court, which not even yet has died out of the people of the great American democracy. The tradition still survives in Jacobite circles, and not without probability, that in the early days of the conflict with the British Ministry, when change was certain, but before resentment broke into revolution, a delegation from the colonies visited Rome to present to the exiled Prince Charles Edward Stuart the offer of a crown and throne in a new Kingdom of America. One may speculate as to what might have been in the twentieth century for America and for the world had "Bonnie Charlie" been worthy of a tithe of the love and devotion lavished on him by the Highland clans in Scotland, or deserved the confidence of men of his own Celtic strain in the American colonies of the eighteenth century. But it could not be. The House of Stuart had sinned away its last chance. America's future might not be with Hanover, but it could not be with Stuart.

A new monarchy was not a solution. Independence was not seriously talked among the leaders of colonial thought because the idea of political independence was not seriously in their minds. With the utmost frankness and the strongest em-

phasis Washington repudiated the suggestion that separation was a solution of the difficulties. Armed resistance to the objectionable legislation in London he thought quite probable, but beyond such clear expression of the strong convictions of the people he was confident it would not be needful to go. In October, 1774, he wrote of the angry situation in Boston, as he says, "with a degree of confidence and boldness," and out of his own personal knowledge: "I think I can announce it as a fact that it is not the wish or interest of that Government (of Massachusetts), or any other upon this continent, separately or collectively, to set up for independence." The Congress, in its address to the people of Britain, gave unreserved assurance that the suggestions that the colonies were "desicous of independency" were "not facts, but calumnies." It was not until the choice had to be made between unconditional submission to what they believed to be arbitrary measures, or united resistance in vindication of what to them were ancient rights, that the word "independence" was spoken aloud in the hearing of all the people.

Self-government was indeed the end in view. Franklin believed in a closer Imperial union. "The British Empire," he said, "is not a single State; it comprehends many; and though the Parliament of Great Britain has arrogated to itself

SELF-GOVERNMENT: NOT SEPARATION 43

the power of taxing the colonies, it has no more right to do so than it has to tax Hanover. We have the same King, but not the same Legislatures." Freedom from government by a Legislature they did not elect was the essence of the colonial grievance. Franklin believed in colonial representation in the British Parliament.

Franklin's scheme was impossible. The Atlantic Ocean at that time was against it. And the other alternative of national status and national self-government within the Imperial circle, which in the nineteenth century created the British overseas Dominions, the world of Washington's day did not know. The world knew of no way by which any colony of any empire could come from colonial dependence to national autonomy except the old way of separation. There seemed nothing for it but to cut the painter and to strike for complete political independence. The colonies took the risk. A thousand false cries may have been raised, raised on both sides, but the one supreme thing that emerged and endured was the declaration of fundamental rights: the declaration of the right of a free people to govern themselves, and the winning, in the experience of the nation, of that larger liberty of thought and of life which gives to each man a free man's chance.

Despite the losses and wrongs which revolution

44 DEMGLILACY AND THE NATIONS

always brings, that contribution to world democracy marked in itself a new epoch in the history of human government, and is the greatest achievement of the United States of America.

DEMOCRACY AND UNITY

D EMOCRACY and Liberty are of the very essence of the Anglo-American unity. That fundamental fact has been revealed in the fierce and sometimes lurid light of Europe's great war.

In things on the surface, the things of commerce and of industrial aspiration, Britain and the United States may sometimes be far apart. Indeed for ten years past 'here was growing up in the American Republic a body of opinion sympathetic with ideas and institutions in the German Empire rather than in Britain. What American scholars called "German Method" had gained considerable influence over the American mind. For this reason it was difficult for the people of the United States to appreciate the real significance of Europe's war outbreak. The horror of it, the waste of it, the moral wickedness of it, the typical American grasped at first blush. But its deeper meaning, its meaning not for Belgium alone or for Britain, but for democracies everywhere, and therefore its supreme meaning for America-this did not come home to the American mind in the first week of August, 1914.

But when the thoughtful American caught his breath he asked this question: What is the German army doing in Belgium? And when he answered that question, answered it in the uncovered light of Germany's long-prepared and deliberately carried out program of European mastership, the thoughtful American took his stand. That stand was not pro-British; it was anti-German. It was anti-German because Germany, in the boldest and most flagrant way, had sinned against all that is worth while in democracy, as democracy is understood and exemplified in the United States of America. And that stand is anti-German to stay.

Nothing could be more instructive, nothing more suggestive of the reflex influence of democratic freedom on the psychology of a whole people than is a study of the instinctive rebound of the American mind from the despot-spirit of Prussian militarism as it touches Belgium and the rights of all the small nationalities. The spirit of the American people, more impulsive, more outspoken, more direct than the restrained and entirely proper words of their responsible leaders may suggest, went straight to its mark. It spoke instant condemnation. It would have supported immediate demand for restitution and expiation. And not even sober second thought, or the prudent considerations of self-interest, or

DEMOCRACY AND UNITY

47

all the arguments and inducements of the apologists from Germany and the pro-German professors and editors in the United States, could or ever can move American democracy from its first instinctive stand against the military despotism that, in defiance of law and in the name of "culture," violated the guaranteed neutrality of Belgium and desecrated the sanctuaries of Belgian life. That fact proves that in a democracy the moral instincts of the people may be trusted.

That anti-German stand, taken without hesitation when once the situation was grasped, and held with growing tenacity and determination when what lay behind the Belgian situation was more clearly exposed-that stand did not at all mean partiality in favour of Britain on the part of the great body of the American people. The untravelled American millions do not love the British, or, as they say, "the English." They have not wholly emerged from the thraldom of old-time school histories and popular fiction, in which "allegiance to England" was represented as an intolerable bondage, and the typical Englishman as either a bully or a fool. Before the war broke out, in 1914, Britain, as compared with Germany, was heavily handicapped in the contest for American applause. The few who were students of history of both sides, and all who let old prejudices die and be forgotten, even though

they may have traced their lineage to the heroes of the Revolution, recognised the community of interests of all peoples who speak the English tongue and are loyal to the institutions democratic of self-government. Americans who had learned to think internationally knew that between the United States and Britain there was a tie that was deeper than speech and stronger than blood. But the million gods of the gallery knew nothing about Prussian political ideals, and somewhere in the back of their minds still lingered echoes of England and 1776. Those echoes, a snatch of song, or a phrase from a Fourth of July oration, were Britain's handicap in 1914.

But a change came. Steadily, inevitably, as the breach widened between feeling in the United States and Germany's behaviour in Belgium, there was disclosed to the average American not only the fact of Anglo-American fraternity, but, what is much more important, the real character of that fact's enduring foundations.

The basis of Anglo-American unity to-day is not in any Anglo-Saxon blood affinity. The blood that came to America from Britain, whether Saxon or Celt, has been blended with bloods from every race of Europe, and to-day is undistinguished either for its colour or for its strength. Besides, while blood is thicker than water, the S

Teutonic blood-bond across the Channel, which gave Englishmen and Germans a common race heritage, snapped in 1914, just as the blood-bond across the Atlantic snapped in 1776. Not blood, but democracy, is the bond of the Anglo-American international unity.

Not common blood, but a common idea, a common principle, a common purpose, holds together as in a common life the peoples of the English speech, the nations of the democratic tradition. And not democracy as an external form of government, but democracy as a living spirit, .s an instinctive attitude of mind, as a germinating idea incarnated in the political and social institutions of free peoples-the true democracy of life astir in the public opinion of the two peoples is bringing Britain and the United States into closer fellowship to-day than, as nations, they have been at any time since the Declaration of Independ-

And this Anglo-American unity, which was indeed the original and dominant desire of George Washington, and which will be a factor in world affairs after this world-war is over, is not a coming back home of the colonies that seceded in the eighteenth century. That pleasant conceit of some Englishmen is not at all what is taking place. The sons of the American Patriots are not denying the faith of their fathers. Rather

are they magnifying that faith, following its gleam, fulfilling its trust. Through the past century democracy has become the compelling centripetal force in the life of Britain and in the life of the United States. Each has been moving towards the common democratic ideal. To-day they both lift up their eyes, sometimes in glad surprise, to find that as they have been loyal to that ideal and obedient to its call so have they approached near and still nearer to each other in all the things that make for peace and justice and the common weal. Democracy was the highway to unity for the English-speaking peoples.

That way, and that way alone, lies unity for all the peoples of earth. Despotism means division and warfare. Democracy is the prelude to peace. World democracy based on personal liberty will make natural and sure the world commonwealth of nations. ABRAHAM LINCOLN AND THE ENDUR-ING DEMOCRACY



LINCOLN

F George Washington was a flower of the English aristocracy growing in the rich new soil of American life, Abraham Lincoln was America's incarnation of the soul and spirit of the world's democracy. He was a true democrat: he believed the power of government should be in the hands of the people. His democracy was not in name and outward appearance, or even in political forms and pledges. His was a democracy of the mind. In the thought and motive and purpose of his life he counted himself one of the people, of "the plain people." He neither looked down from the pinnacle of class superiority, nor up from the abasement of class subservience. His eyes were level with the point of view of the people. The very fibre of his own political thinking was expressed in the historic quotation at Gettysburg, which he made current in American thought: "the government of the people by the people and for the people." In the searching light, in the lurid light, these days cast, not alone on the warring nations of Europe, but in America as well, the name of Lincoln stands out more strikingly, more impressively, than even when in

1909 the whole civilised world celebrated with high acclaim the centennial of his birth. For among the men born of American women there has not arisen a greater than Abraham Lincoln.

George Washington was the natural product of English heredity and American environment. As the Stars and Stripes was the development of the Washington family crest in England, so the Father of his Country was himself the lawful son of his English sires. But no study of heredity explains Lincoln. His environmentwhether in birth in the rude Kentucky cabin, or in the sordid poverty of after years in Indiana and Illinois, or in the fierce lights and shadows of his four tragic years as President of the Republic-his environment offers no clue to the mystery of his life. The ordinary processes of analysis and appreciation do not reveal his secret. Blood may tell, and t, pes may persist, but not with him. No one went before. No one followed after. He flourished alone, as a root out of a dry ground. In the mysterious laboratory of Nature he was touched with the magic wand. That touch gave him of "the fire of fires." In the murky night there glowed for him the invisible flame within. Through the silence that is in the starry sky there came to him that long, far call. was not disobedient. He went out not knowing He whither he went.

LINCOLN

th

or

те 1.

t

t

)

"A Hand is stretched to him from out the dark, Which grasping without question, he is led Where there is work that he must do for God."

Lincoln went through life as one impelled, haunted by a sense of Destiny, shadowed by a Presence that would not be put by. Men did not know him who knew only his ready story and his ringing laugh. What they saw was but the phosphorescence playing on the surface: the depths beneath were dark and touched with gloom. He was called to go by the sorrowful way, bearing the awful burden of his people's sin, the cry of the defenceless in his ears, the bitterness of their passion in his heart. Misunderstood, misjudged, he was the most solitary man of his time. He had to tread the winepress alone, and of the people none went with him. And he turned not back. He never faltered. As one upheld, sustained by the unseen Hand, he set his face steadfastly, undaunted, unafraid, until in Death's black minute he paid glad Life's arrears: the slaves free! the Union saved! himself immortal!

Lincoln swept the whole gamut of life. Born in squalid obscurity, nurtured in neglected ignorance, he grew to the full stature of national heroism, and stands out to-day a distinct figure on the wide sky-line of the world's history. He

wrote the decree of Emancipation for his own Republic—the emancipation of the black man from enslavement to the white, the emancipation of the white man from the blacker bondage of the mind to the guilty error that man can hold property in man. He changed from war to peace the royal message of the mightiest Empire of the world: in one dread hour of international peril he took his place alone in matters of high diplomacy not beside Palmerston, the British Prime Minister, whose word might have meant Anglo-American war, but beside Victoria, the gracious but Imperial Queen, whose word did mean Anglo-American peace.

Tennyson's lines in "In Memoriam" describing the master-statesman, written years before the name of Lincoln was known outside the confines of pioneer obscurity, read to-day like a prophetic vision of Abraham Lincoln. His life alone seems to answer as that great original:

Dost thou look back on what has been, As some divinely gifted man, Whose life on low estate began, And on a simple village green;

Who breaks his birth's invidious bar, And grasps the skirts of happy chance, And breasts the blows of circumstance, And grapples with his evil star;

LINCOLN

Who makes by force his merit known, And lives to clutch the golden keys, To mould a mighty State's decrees, And shape the whisper of the throne;

And, moving up from high to higher, Becomes on Fortune's crowning slope The pillar of a people's hope, The centre of a world's desire.

THE LINCOLN POINT OF VIEW

L INCOLN got his point of view when, a raw youth in his teens, he chanced to stand in the slave market at New Orleans. Penniless, unknown, unfriended, a deck-hand from a river boat on the Mississippi, he looked upon the hard and ugly fact of slavery, as human flesh and blood was sold at the auction-block. He knew nothing of the teaching of the schools on political economy, or on the social problem, or on the ethical standard; but by unerring instinct, thirty years before he saw the White House, he made his choice: "If ever I get a chance to hit that thing, I'll hit it hard, by the Eternal God!"

It was the voice of the new democracy. The same incurable sense of the human rights impelled him, in early manhood, to declare himself the champion of the common man's right to a man's chance, "until," as he foretold, "everywhere in this broad land the sun shall shine, and the rain shall fall, and the wind shall blow upon no man that goes forth to unrequited toil." That protest against "unrequited toil" was the voice of the coming democracy raised in defence, not of negro labour alone, but also of the unprivi-

THE LINCOLN POINT OF VIEW

leged and the voiceless of every race and in every clime.

Lincoln wa' not learned in the language of modern socialism, and he knew nothing of the theories of the industrial parasite, or of the academic arguments for industrial justice; but, as the sinewy arrow goes straight to its mark, so his mind struck home to the heart of the age-long problem of capital and labor when he protested that "no man shall eat bread by the sweat of another man's brow."

No university taught Lincoln the fundamentals of constitutional law, or traced for him the rise and fall of world kingdoms and commonwealths, but he put the essential wisdom of all the centuries of human government into one memorable saying in the senatorial campaign in Chicago in 1858: "A house divided against itself cannot stand. This government cannot permanently endure half slave and half free." In that dictum is set forth the eternal principle of democracy in all nations and for all the world. By such teaching Lincoln gave full proof of the spirit of democratic leadership long before the dream of the White House began to shape his way.

Lincoln prepared the way for enduring democracy in the United States by his steadfas cess in the cause of Union against the fallacies of Seces-

sion in the South and against the impatience of Abolition in the North.

No man ever faced a task more tremendous at a time more critical than did Abraham Lincoln when he was nominated for the Presidency of the United States in Chicago in 1860. No man ever put his hand to an undertaking more fraught with peril so great to interests so vast than did Lincoln on the day of his inauguration at Washington in 1861. No man ever found the way of duty more beset with disappointment and seeming defeat than did Lincoln during those four awful years of power, with their cabal and conflict and unspeakable carnage. With the ruler of a nation it is not a question of monarchy or of democracy. Coronation by the Crowd secures no immunity from the sorrows of the King. Lincoln, as surely and as sadly as any throned monarch, had to pay the price and drink the cup.

He was called to be the chief executive of the nation, only to find the nation divided; to be President of the United States, only to find those States no longer united. Secession had already sown the seeds of disunion far and wide. State after State had broken away. Long before the first gun was fired on Fort Sumter, Lincoln saw the foreshadow of coming events. Other men might deceive themselves and might deceive the people with cries of Peace! Peace! when there

THE LINCOLN POINT OF VIEW

could be no peace. Other men, in the North as well as in the South, among the Abolitionists as well as among the planters, might be ready and even eager to let secession have its way, and to give to the slave States confederate autonomy as a new Republic. But with Lincoln it could not be so. He saw too deeply into the current of events to dream of peace for a nation half slave and half free. He took too seriously his own responsibilities as the constitutional President of the American Republic to stand idly by while disunion and disintegration were destroying that Republic, and frustrating every pledge of freedom that Washington and Jufferson and Hamilton and Franklin had given to the world. In the midst of all those cross-currents of opinion, and that confusion of tongues, and that panic of public feeling, Lincoln alone stood erect, master of the situation, his nerve steady, his head clear, his heart unmoved.

Lincoln did for democracy in the United States what needed to be done, what had not been done at the beginning, and what sooner or later had to be done, when he stood for that ideal of the Republic which involved federal sovereignty over the uniting States and made secession mean treason and civil war. The limitation of State sovereignty was not settled by the Constitution. The question was obscured: it was evaded. Had

it been pressed to the forefront, some of the States might not have come in had they known they could not go out. There was, at least, an arguable case for secession in the equivocal language of the Constitution, as well as in the fact and the fortunes of the Revolution. Time might have solved the problem had the aggressions of slavery not raised the issue. But once raised, it had to be faced. Lincoln faced it. And in facing it and settling it, he established the fabric of democracy in the United States on constitutional foundations that cannot be moved.

And the statesmanship of Lincoln saved democracy when he stood first of all for the Union, for its honour, for its integrity, for its supreme claim upon the loyalty of every citizen in every State. He refused, as surely as the Secessionists refused, to make slavery the issue of the war. Lincoln and his Cabinet and the leaders of the North said they fought to save the Union. Jefferson Davis and the leaders of the South said they fought for State rights. They all said it was not slavery. Both sides gave assurances to Britain that it was not slavery. Lincoln knew too well that, notwithstanding the fiery propagrandism of the apostles of abolition, the time had not yet come when even the North would pay the awful and inescapable price that the slaves might be free. The shame and sin of the

THE LINCOLN POINT OF VIEW

slave traffic had indeed entered as an iron into many a soul. The cup of its iniquity was indeed full. But there was a pause before the blow fell. There had to come a crisis and a challenge. Before the war cloud had spent itself, the ultimatum of the South, making the rights of slavery the supreme and irreversible issue, flashed a revealing light into the faces of the North. In that light the slave power showed its true visage, stripped, unmistakable, the relentless enemy not of the negro alone but of the nation as well.

But Lincoln did more for democracy in the United States than to save the Union. Union was not enough. There must be freedom as well. And to be born free must mean more than the Declaration of Independence had as yet made it mean. It must mean freedom not for some of the people, not even for a majority of the people, but for all the people. Democracy and slavery cannot join hands. Between them there must be an "irrepressible conflict."

It was the old story. That conflict belongs to all the ages of human progress. The struggle between South and North in the American Republic was not an accident. Lincoln was not responsible for it. Southern slavery was the occasion of it, not the cause. Its roots ran far back into that old-world civilisation from which North and South alike drew their ideals and their life.

It was the struggle of the seventeenth century in England over again. It was the Cavalier against the Roundhead, as of old. The high-born Royalists of King Charles when they came to America left behind them the forms of monarchy, but they brought with them to Virginia the old aristocratic spirit and the social ideal that made negro servitude in the South seem not only a privilege, but a The men of the Mayflower brought to right. New England the Puritan impulse, and that inextinguishable spark of democracy disturbed the soul of the North. Between these two, sooner or later, conflict had to come in America, as it came two centuries before in England. Slavery was the occasion: human rights against class privilege was the issue.

When the time was ripe, Lincoln struck the blow. The men who signed the Declaration and who framed the Constitution blinked the slave question. Had it been possible to save the Union and to retain slavery, Lincoln might have blinked it too. But it could not be. The nature of things was against it. The democracy that declared all men to be "born free and equal" gave the lie to the defiant fallacy of the slave-holding aristocracy that one man can hold chattel rights on his fellow-man. The Puritan conscience of New England saved the ideals of the Republic until the rail-splitter from Illinois drove the wedge of

THE LINCOLN POINT OF VIEW

truth into the heart of the problem and split off the planter oligarchy from the life-trunk of American democracy.

The time had surely come when democracy in the United States must needs justify itself alike to its own children and to the world. It was not enough to point to an academic and speculative declaration that "all men are born free and equal," when, under the Stars and Stripes, three millions of human beings, as Lincoln said, "went out to unrequited toil." It was not enough to talk loftily of "the land of the free," and to echo Jefferson's tirades against monarchy, when, nearly a century after the signing of the Declaration of Independence, the only land on all this continent of North America in which in very truth all men were born free was under monarchial government; and the only flag that gave protection to all classes, without respect to race or colour, was the Union Jack. It cost treasure and it cost blood to wipe out that stain, but in wiping it out, Lincoln justified American democracy before the nations of the world.

But Lincoln was more than a leader of his people. He was their diplomat as well. One of his greatest services to democracy in the United States was in the strength and steadiness with which he withstood the clamant pressure of the crowd, even of the crowd that made him Presi-

dent. In matters of diplomacy he gave democracy worthy grounds for enduring self-respect at home, and he added permanently to its prestige abroad. In his relations with other nations he so conducted himself that the Crowd, almost in spite of itself, was given dignity in the presence of the Crown.

This meant much for the credit of democracy; for it was in matters of diplomacy that its enemies said democracy would be disproved. It would not have been strange had Lincoln failed. He was himself a man of the crowd. The crowd is notoriously the victim of impulse and emotion: the crowd spirit knows no law and brooks no check. Again and again the tumult of the people surged about Lincoln on the slavery question, on the management of the war, on problems of polity, and on the delicate and critical affairs of foreign relations. It would not have been strange had he been stampeded; others have been, before his day and since. That he, a man of the people, the incarnation of the powers and instincts and genius of the plain people-that he stood erect, worthy of the nation's honour, commanding respect from foreign peoples and recognition from their monarchs-that he had done this thing was a service to Government by the People which the people themselves at first resented in anger, and even yet are slow to appreciate and understand.

THE LINCOLN POINT OF VIEW

In the crisis-hour of Anglo-American diplomacy because of Lincoln and the Lincoln point of view, the Republicanism of Abraham Lincoln and the Royalty of Queen Victoria, at their summits, joined hands. Then indeed it was that democracy was justified of her children.

e

e

1

2

THE NEIGHBOURHOOD IDEA

THIS government cannot permanently endure half slave and half free." So declared Lincoln in Chicago in 1856. And why? Why could not democracy in the American Republic endure, as it had endured from the time of independence, half slave and half free? It was because of the change in the American situation. The separate colonies had become one great commonwealth. New England and the South were bound together in one self-governing community. Massachusetts and Virginia rubbed shoulders. Free States and slave States joined hands in common trade, and felt the ebb and flow of a common life. Settlements from the east moved into the expanding territories of the west. Over the mountains and across the wilderness the caravans rolled like argosies on the high seas, and on neutral ground the conflict began. The Missouri compromise of 1854, like the temporising expedient of Armed Peace between the nations, only delayed the hour: it could not avert it. It was the struggle of two antagonistic principles of government: the struggle of privilege against justice, of autocracy against democracy, of despotism

THE NEIGHBOURHOOD IDEA

against freedom. When the real meaning of that struggle became plain in the heart of the American Commonwealth Abraham Lincoln spoke the everlasting judgment of the very Nature of Things for democracy everywhere, when he declared: "A house divided against itself cannot stand: this government cannot permanently endure half slave and half free."

It was the fact of national neighbourhood that made the difference. The nation had become a house, a home for a vast family of peoples: unless it stand together the pillars of its strength must fall. The nation had become a neighbourhood: unless its whole community life were just and free its democracy was doomed, its government could not endure. That is the law of the neighbourhood. The dog-eat-dog maxim of the jungle might serve in the isolation of jungle life, but life in the national neighbourhood is possible only in obedience to social law.

That law is law to-day for all nations throughout the expanding neighbourhood of international society. Life is either a neighbourhood or a jungle, or is the confused and half-civilised middle-ground between. The rule of the jungle is the maxim of the brigand Rob Roy:

"They should take who have the power And they should keep who can."

The law of the neighbourhood is the saying of Jesus: "Thou shalt love thy neighbor as thyself." The neighbourhood and the jungle through the ages are locked in struggle. The whole history of civilisation might be written in terms of that struggle. The international area is as yet half jungle. America alone of all the continents can show the world an international boundary between two proud and high-strung peoples that, over its four thousand miles, is a civilised neighbourhood, swept clear of the jungle marks of forts and guns and warships and war. Other nations on other continents must learn America's more excellent way or it will mean hell for all the world.

Many things have happened in America, in Europe, in Asia, in Africa, in the past twelvemonth, but those happenings only add meaning and intensity to the struggle, the age-long struggle, between the neighbourhood and the jungle which marks the course of human history. If we never thought seriously of it before, the experiences of this war year have taught us that no man can live to himself, that no nation can stand alone, that no continent is big enough or self-sufficient enough to isolate itself from the life-and-death struggles and tragedies of the rest of the world.

The most striking fact in life to-day is the sud-

THE NEIGHBOURHOOD IDEA

of

y-

rh

s-

of

et

ts

y

t,

-

f

r

S

1

den crowding together of all nations and races into one world community. They may still cherish the passions of the jungle, but the ends of the earth now stand face to face in the world's front No nation ever again can either sorrow or rejoice alone. The continents and islands together comprise the world-neighbourhood.

Here stands America. The Fathers of Independence conceived their Republic untrammelled by the handicaps of Europe and untangled in its life. Canada on its half-continent thought itself separate from the dread vortex of European militarism by the safe leagues of the estranging sea. But what has happened? An old race feud between Teuton and Slav, with which America had nothing to do, swept eastern Europe: Canada is caught in the deathful swirl of Europe's war: the United States holds formal neutrality, but most of its financial interests and all of its institutions of political freedom are involved and at stake. There can be no real neutrality when war enters the world-neighbourhood.

The world is too small, civilisation has gone too wide, life is too complex for the United States or Canada or any other civilised democracy to live apart and untouched by the barbaric remnants of the old world. The wheat-fields of Saskatchewan, the corn-fields of Nebraska, the sheep-fields of New Zealand, the rice-fields of

China, the silver-fields of Peru, the diamondfields of South Africa, all the fields of human industry and human interest, every island in the lone Pacific, every shore in the Southern Seas, every whaling fleet in the frozen North-they must all pay the toll of fear and pain and loss taken this year by the war-lords of Europe. There can never again be East nor West nor black nor white, nor bond nor free. The middle walls of nations and races are broken down. No man's citizenship is now in the United States alone or under the Stars and Stripes. No man lives in Canada alone or under the Union Jack. By the world-tragedy we are made citizens of all the world, brothers to the men of Nippon and Bengal, next-of-kin to the very men, to the twenty-five millions of men, of all the great nations of Europe, who have marched down to the world's Armageddon to die. Our citizenship is in the world-neighbourhood. The neighbourhood problem is our problem, yours, mine, every man's.

What is the neighbourhood problem? At bottom it is the individual problem of living, and the social problem of living together.

The problem of living is the problem of a man's right to life, liberty, and the pursuit of happiness. It claims the right of a man to enjoy the fruit of his labours. It affirms that no able-bodied man shall be allowed, as Lincoln said, to eat

THE NEIGHBOURHOOD IDEA

bread by the sweat of another man's brow. It declares that difference in capacity, which yields difference in achievements and in rewards, must not interfere with democracy's equality of opportunity for all and special privileges for none. It requires that as slavery is a dishonour and a degradation to humanity, every man shall be allowed to be master of his own life and be 'helped to make that self-mastership intelligent, just, and iree.

And the individual problem of living is involved in the social problem of living together. The social problem may be simple enough when the neighbourhood is small, the individuar few, their interests plain and their rights unassailed. But that problem becomes infinitely complex as life widens its horizons, deepens its needs, heightens its aspirations and becomes more keenly sensitive to its own destiny and worth. That problem is vast and staggering when all the world becomes a world-community, when all nations are next-door neighbours one to another, and when the lawless individualism of the world-jungle must give place to the ordered socialism of the world-neighbourhood.

And this is the world-neighbourhood problem to-day: the problem of the individual nation maintaining the strength and fulness and freedom of its own life in just relations with the rights of other nations in the same world-community:

the problem of one race preserving its identity and its ideals in the same world order with other races and their distinctions and ideals: the problem of one people, strong and masterful, securing and enlarging their place in the sun without shutting the needed sunshine out of the life and history of other peoples who also have aspirations and obligations in the same world-neighbourhood. That is to-day the problem of the world.

And to the solving of that problem the call comes to every student, to every teacher, and to every true university mind. By that problem every political theory is tested and every social program. Philosophy is foolishness if it does not understand. Culture is dead dogma if it does not care. The churches have killed their Christ if their Christianity breaks down when the field is the world. A house divided against itself cannot stand. World government cannot endure half slave and half free, half barbaric and half civilised, half autocracy and half democracy, half war and half peace, half Cæsar and half Christ.

CANADA'S PART IN THE AMERICAN CONFLICT

INCOLN'S life and Lincoln's achievement were factors in the democracy of Canada. It is quite true Lincoln himself knew almost nothing about Canadian affairs. He never set foot on Canadian soil. He had no direct interest in Canadian problems. But a life so vital as his could not be lived to itself or to the people of his own country alone. Sovereignty stops at the Great Lakes and the international boundary line, but the masterful life overleaps all such limita-The man is greater than the ruler. tions. In Abraham Lincoln, Canada has had an inheritance that through a half-century has made for the enrichment of public life and the redemption of public service.

The Canadian situation cannot be understood, and the meaning of Lincoln for Canadian democracy cannot be appreciated, unless there is kept in mind the Canadian struggle for government of the people by the people and for the people. That struggle, in Canada, was not an isolated case in history. It was only one of a long series of conflicts characteristic of Anglo-Saxon civi-

lisation. It bore the unmistakable marks of the Revolution in England under Cromwell, and of the Revolution in America under Washington. The conflict in the American Civil War between the oligarchy of the South and the democratic ideals of the North had its counterpart in Canada. Canada had the seed of the Cavalier of King Charles, and from the South, as well as from England, Canada received her share of the high-bred aristocracy. That seed grew into class privilege, and ripened into an autocracy as exclusive and as insolent as anything Southern aristocracy or old-world Toryism could show. And over against it in both countries there was set the restless, new-born democracy of the Puritan, and of the Nonconformist, and of the rugged Cameronian. Conflict was inevitable.

In Canada, the conflict came a generation earlier than in the United States because the neighbourhood was smaller. It was in 1837, the first year of the reign of Queen Victoria, that the seething discontent of the people against injustice and tyranny found expression in the rebellion led by Louis Papineau in Lower Canada and by William Lyon Mackenzie in Upper Canada. That rebellion was suppressed with little bloodshed, but the power of the oligarchy began to be broken. The rights for which the people fought were abundantly granted in 1840, when

CANADA'S PART IN AMERICAN CONFLICT. 77

Canada was given, not merely representative government, but what Canadians prize far more, government directly and immediately responsible to the people's Parliament. What was won for, democracy in the United States on the battlefields of the Revolution, and more truly in the Civil War, was secured for democracy in Canada in the Parliament of the nation. But at bottom the struggle was the same.

Now, the fact of that Canadian struggle, the elements represented in it, and the issues of it, must be kept in mind by those who would understand the attitude of Canadians to Lincoln and the Civil War. Of course, Canada was not a unit on that question, even as England was not a unit, and the North itself not a unit. In all three countries there was, and still is, the contending of opposite types and tendencies. There were in Canada and among Canadians those who sympathised with the South, whose affinities were with the South, and who wished the South to There were those, too, who believed then, win. and still believe, that the logic of the Constitution was with the Secessionists of the South, but who for humanity's sake, desired, unreservedly and passionately desired, that the logic of war should make good the cause of the North. For the people of Canada, from the very beginning of the century, longed and pravil, and when the

time came not a few of them fought and died, that the accursed mountain of human slavery might be dug away forever from the face of this American continent.

Canada once had a taste of negro slavery. When the Loyalists of the Revolution chose the old flag rather than the new, hey were permitted to bring their "property" with them to Canada. That was before the days of Parliamentary institutions in the Canadian colonies. By a special Act of the British Parliament slaves as slaves were brought to Canada from the slave States. But the "peculiar institution" of the South was short-lived in Canada. The first Parliament of Upper Canada was established in 1792, and in 1793, in the Navy Hall, Niagara, the first act of that first Parliament made for the total abolition of slavery. That act was drawn by the newly appointed Chief Justice Osgoode, and was signed by Governor Simcoe, "with a grateful heart." It forbade the importation of slaves, and their sale under process of law. The relation between master and slave, a mild patriarchal relationship, was allowed to continue, to the slave's very great advantage But the children of the slave were free.

From the passing of that Act in 1793 until Lincoln's Emancipation Proclamation in 1863, Canada was the sanctuary for the hunted runa-

CANADA'S PART IN AMERICAN CONFLICT 79

ways from the slave States. It is a story full of pathos, of infinite tragedy, and of heroism forever honouring to human nature.

At first Canada was far away from the planter's reach, and there was safety in the free States of the North. But in 1851, the slave power was enthroned at Washington, and enforced the Fugitive Slave Act. From that time on there was no safe place, not in Chicago, not even in Boston itself, for the fugitive from slavery. It was on to Canada, in it was back to Legree and the lash. Between the Ohio River and the shores of Lake Erie there stretched a vast and trackless forest, but the thought of freedom was sweet even to the ignorant negro slave, and many a hunted refugee took the blazed trail that led to liberty. It is an American writer of the slave history who says: "Early in the century the rumour gradually spread among the negroes of the Southern States that there was, far away under the North Star, a land where the flag of the Union did not float; where the law declared all men free and equal; where the people respected the law, and the government, if need be, enforced it "

It is estimated that more than sixty thousand negro slaves found freedom when they touched Canadian soil. The celebrated "Underground Railroad" traversed the northern States with its

network of secret trails, its southern terminals far-flung from Kansas to the Atlantic along the Missouri, the Ohio, and the Chesapeake, its couriers in the cottonfields and the plantations of the South, and its northern terminals at Collingwood and Sarnia and Windsor and Amherstburg and Pelee and Port Stanley and Port Burwell and Niagara and Hamilton and Toronto and Kingston and Montreal and Halifax. None of our modern railroad kings have) gridironed the land or shown greater enterprise or downright courage. John Brown, of immortal memory, constructed his own branch line of that "Underground Railroad," from Missouri through Iowa and Illinois and Michigan to the Canadian border, and he made many a trip to Canada before "he died at Harper's Ferry on the fourteenth day of June"; and though his body was left "mouldering in the grave," over those mysterious lines, by which the slave might be free, "his soul went marching on."

To the slaves Canada was Goshen, not Canaan. Many of them grew to comfort and prospered. But Emancipation Day was the day of their deliverance. From that day on they began to set their faces again to the warm southland. Canada never would have had the negro or a negro problem had it not been for slavery. It is not a matter of law, but of latitude. In the northern zone

CANADA'S PART IN AMERICAN CONFLICT 81

the thermometer is on the side of the white man.

Until Lincoln broke the slave power in the United States slavery was a disturbing factor in Canadian life. The solid body of Canadian opinion was opposed to slavery. With the repeal of the Missouri Compromise, and the passing of the Fugitive Slave Act in 1851, abolitionist feeling in Canada became intensely strong. This was due to one man and his work more than to all other influences-excluding, perhaps, "Uncle Tom's Cabin." That man was the Hon. George Brown. No man knows anything of Canadian life and history who does not know of George Brown, the founder and first editor of The Globe. A giant Scot of the sturdiest type, from the day he arrived in Toronto in 1843 until the day in 1880 when in the Globe office he fell by the bullet of a frenzied assassin, George Brown, like Abraham Lincoln, was the great tribune of the people. He was the strong voice and the right arm of the common people. More than any other man, he left his impress on Canadian democracy, and made immovable the foundations of responsible government.

George Brown in politics was a Liberal of the genuine Scottish type. He could not but abhor slavery. He saw it at close range in the Slave States. He spoke against it, and he made *The Globe* ring out against it long before Lincoln's

voice was heard. He felt American slavery to be an international wrong, a Canadian burden. Here are some words of his from a speech against the Fugitive Slave Act, delivered in Toronto in March, 1852:

"The question is asked: What have we in Canada to do with American slavery? We have everything to do with it. It is a question of humanity. It is a question of Christianity. We have to do with it on the score of self-protection. The leprosy of the atrocious system affects all around it; it leavens the thoughts, the feelings, the institutions of the people who touch it. It is a barrier to liberal principles. We are alongside this great evil; our people mingle with it; we are affected by it now. In self-protection we are bound to use every effort for its abolition. And there is another reason. We are in the habit of calling the people of the United States 'the Americans'; but we, too, are Americans. On us, as well as on them, lies the duty of preserving the honour of the continent. On us, as on them, rests the noble trust of shielding free institutions from the reproach of modern tyrants. Who that looks at Europe given over to the despots, and with but one little island yet left to uphold the flag of freedom, can reflect without emotion that the great Republic of this continent nurtures a despotism more debasing than them all? How crushingly the

CANADA'S PART IN AMERICAN CONFLICT 85

upholders of tyranny in other lands must turn on the friends of liberty. 'Behold your free institutions,' they must say. 'Look at the American Republic,' they must sneer, 'proclaiming all men to be born free and equal, and keeping nearly four millions of slaves in the most cruel bondage.'"

The man who spoke those words in 1852 was the dominant force in Canadian public opinion, the potent voice in the Canadian Parliament. His sentiments on slavery became the strong convictions of the Canadian people. With what eagerness, therefore, was the rise of Lincoln, the new star on the western horizon, watched by the people of Canada. From the day of his nomination in 1860 until his tragic death, the name of Abraham Lincoln was as highly honoured, and his course was as intelligently and as anxiously followed, by the people of the Dominion as by those of his own Republic. His success was not only American; it was Canadian as well.

When the war broke out feeling in Canada became acute. The original elements of strife were augmented by the inrush of Southerners. Many of the best families in Virginia and Kentucky came for safety to Toronto, while their men marched with Robert E. Lee and Stonewall Jackson. The planter and the preacher came. Their runaway slaves had been there already.

Then came the "skedaddler" from the South and the "bounty jumper" from the North. The agent of the Confederate Government at Richmond had his headquarters in Toronto, and many an escapade is told of how despatches and orders were carried to and fro through the Northern lines. There were also the recruiting sergeants of the North and the conspirators from the South. John Wilkes Booth, the assassin of Lincoln, J his allies developed their schemes in Montreal. Bennett Burleigh, afterwards famous as a British war correspondent, was then a daredevil young filibuster, operating between Montreal and Detroit in the Southern service, and was ringleader in an attempt to release twenty-five thousand prisoners from under the Northern guns on an island in Lake Erie. His trial for extradition in Toronto was equalled in public interest only by the great trial of William Anderson, the negro runaway, in 1860.

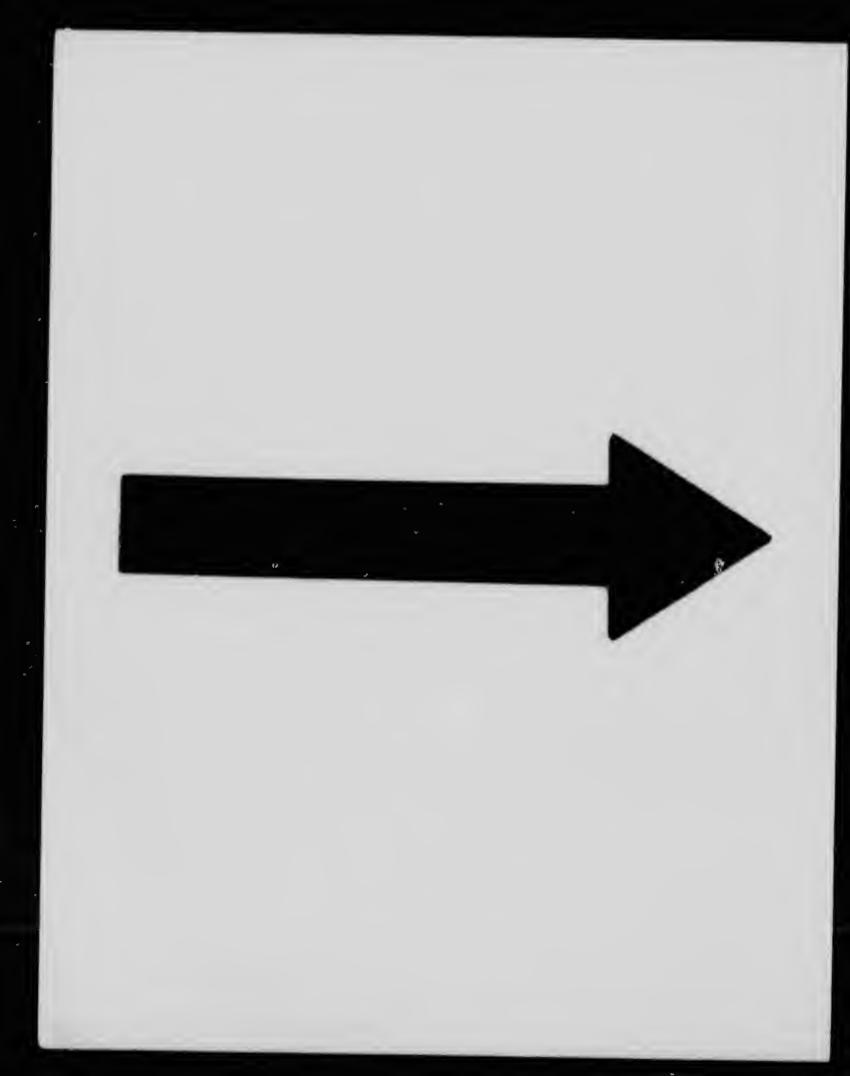
At the close of the war many of the Southern leaders found in Toronto and about Niagara their temporary homes, and their dignity, courtesy, and fine culture made them welcome citizens. Mr. Jefferson Davis himself visited Toronto immediately after his release from prison, and his wife made her home or. the Canadian shore of Lake Erie, and there she died in the new day of peace.

CANADA'S PART IN AMERICAN CONFLICT 85

All these conflicting forces, social as well as commercial, were at work in Canadian public opinion during the four years of the war. A small group remained stout supporters of the Southern cause, but the great body of Canadian sentiment was with the North. While the Southern sympathisers were welcoming with cheers the poor old President of the overthrown Confederacy at the wharf in Toronto in 1867, the children in the schools throughout the country were singing on their playgrounds:

"We'll hang Jeff Davis on a sour apple tree, As we go marching on."

In a book by a professor of Harvard University, published at the time of the Lincoln centennial, this statement is made: "Feeling in the United States was greatly incensed because of the sympathy of Canada with the South in the Civil War." The answer to that statement is that there were more than forty-eight thousand Canadian enlistments in the armies of the North, and eighteen thousand Canadian soldiers died for the Union cause. They were in the army of the Potomac, in the Army of the James, in the Army of the Cumberland, in the Army of the Tennessee, and in the Army of the Rio Grande. They were with Grant at Vicksburg. They were with Thomas at Chickamauga. They were with



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART (ANSI and ISO TEST CHART No. 2) 45 2.8 50 36 36 40 40 40 40 40 40 2.5 1.0 2.2 2.0 1.8 1.25 .6 APPLIED IMAGE Inc 1653 East Main Street Rochester, New York 14609 USA (716) 482 - 0300 - Phone (716) 288 - 5989 - Fax

Custer in the West. They were with Meade at Gettysburg. They burned through the Shenandoah with Sheridan. They marched with Sherman to the sea. On every great battlefield between the Mississippi and the Potomac the sons of Canada stood shoulder to shoulder with the men of the Union. They languished in Libbey Prison. They rotted in the Andersonville Camp. They answered great Lincoln's call; they fought under the Stars and Stripes; they died for America's honour, but in life and in death the flag of their hearts was the Union Jack.

But Lincoln's life was significant for Canada in directions other than those suggested by slavery and the Civil War. His stand for Federal authority as against State sovereignty had its effect on political opinion in Canada. During the years of Lincoln's regime the question of the union of the Provinces of British North America was under discussion, and the Act of Confederation was passed in 1867. The experience in the United States was influential in Canada. The uncertainty in the Constitution of the Republic, of which the Secessionists took advantage, was avowedly and deliberately guarded against by the Fathers of the Canadian Confederation. They left not a shadow of a doubt as to Federal sovereignty.

And Lincoln's work in preserving the Union

CANADA'S PART IN AMERICAN CONFLICT 87

and determining that there should be but one Republic, even though he may have strained the terms of the Constitution, was approved by the best Canadian opinion. I quote again from the Hon. George Brown. In a speech of unreserved congratulations on Lincoln's Emancipation Proclamation, in Toronto in February, 1863, Mr. Brown said:

"No man who loves human freedom and desires the elevation of mankind could contemplate without the deepest regret a failure of that great experiment of self-government in the United States. Had Mr. Lincoln consented to the secession of the Southern States, had he admitted that each State could at any moment, and on any plea, take its departure from the Union, he would simply have given his consent to the complete rupture of the federation. The Southern States and the border States would have gone. The Western States might soon have followed. The States on the Pacific would not have been long behind. Where the practice of secession, once commenced, would have ended, would be difficult to say. Petty Republics would have covered the continent; each would have had its standing army and its standing feuds; and we, too, in Canada, were it only in self-defence, must have been compelled to arm. I for one cannot look back on the history of the American Re-

public without feeling that all this would have been a world-wide misfortune. How can we ever forget that the United States territory has, for nearly a century, been an ever-open asylum for the poor and persecuted from every land? Millions have fled from suffering and destitution in every corner of Europe to find happy homes and overflowing prosperity in the Republic. Is there a human being could rejoice that all this should be ended?

That was the view of the soundest and bestinformed Canadian public opinion in Lincoln's own day. The years that have intervened have confirmed that opinion. Canadians of to-day rise up and bless the name of Abraham Lincoln, because by him it was determined that the Canadian Dominion, now stretching from ocean to ocean, would have to do on this continent not with two Republics, as seemed inevitable, not with four as seemed possible, but with one great Nation, along the four thousand miles of international boundary, and holding sovereign sway from the Great Lakes to the Gulf.

For that great fact in international relationships Canada gives thanks at the mention of Lincoln's name. All that Lincoln did in the cause of human freedom and guarding the sacredness of human rights he did for every people. His

CANADA'S PART IN AMERICAN CONVLICT 89

own great life is the inheritance of all the world. Under his strong hand democracy in the United States survived the utmost strain, and because of that triumph Canada has been heartened in its great task of laying the foundations and erecting the structure of another American democracy in which all men shall be born free and equal, and where government of the people by the people and for the people shall have another chance.



CANADA AND THE WORLD PROBLEM

1.43



AN ADVENTURE IN WORLD POLITICS

III

WHY mention Canada as a factor in World Politics?

When the history of the world's great war comes to be written Canada will not be unnamed. Again and again, and for weeks together, in the United States as well as in Britain and in France, the courage, the heroism, the deeds of dauntless daring done by Canadian troops at the battlefront have been told with acclaim that went round the world. Names like Ypres and St. Julien and Festubert will have associated with them, in the war historian's record, the name of Canada. But that was world War, not world Politics.

And yet the most notable thing in Canada's half-century of national history, the thing that will tell most enduringly in the life of the world, will not be any incident in any military campaign, be it never so splendid. For a thousand years and more the races whose bloods are mingled in Canadian veins have played the courageous, the chivalric, the invincible in the fierce hour of destiny on the field of battle. Many of the shining pages of the world's black history of war were filled by the race-forbears of the men who made

the name of Ypres immortal, and saved the day for Britain at St. Julien.

But what will tell most widely and most permanently in history, not for Canada alone, but for Britain and for the world, will be the thing done in Canadian politics which made Canada a self-governing nation, which opened the way to nationhood for other colonies of the British Empire, and which ever since has been working the transformation of the spirit, the constitution and the world relations of the Empire itself. Canada's greatest achievement, like the greatest achievement of the United States, is in the realm of world politics. It had to do with democracy, not war. It helps to-day to a solving of the World Problem.

Canada was a colony of Britain, subject in all things to British legislation and British administration. Canada is now a nation exercising the full powers of national self-government through the institutions of a free Parliament elected by Canadians from among Canadian citizens and responsible only to Canadian approval or censure. That change in political status and responsibility from colonial dependence to national autonomy was made without secession, without revolution, without alienation from the mother country, and without any rupture in Canada's political development or any sacrifice of

AN ADVENTURE IN WORLD POLITICS 95

Canada's national background in the thousand years of British history. A nation was born without the travail pangs of war.

That achievement is without a precedent in all the world. Never before in the world's 1.3 tory did any colony of any empire come from colonial subjection to national self-government except by cutting the painter and striking for independence. Canada released a new idea in internationalism, and by its achievement made possible the world commonwealth of British nations.

This change in Canada's standing, the change from a subject colony to a self-governing nation, was not done in a day, or even in a generation. It was a thing of evolution, of vital growth, and so gradual was it, so natural, so inevitable, that common opinion in other nations, even among the people and the public journals of Britain and of the United States. has not yet taken note either of the fact of that change or of its stupendous significance. It is still the habit to speak of Canada as a "colony" of Britain. Not in Germany alone, but in the United States also, and since the present war began, it has been common enough to have Canada's action in sending an army from North America to the war-front in Europe explained by the Imperial compulsion exercised by Britain over her colonial possessions. In the eyes of Germany that compulsion by Brit-

ain extenuated Canada's crime, and to many otherwise intelligent Americans it minimised whatever of credit that action may have brought to Canada. If Canada's military service is compelled by any power outside of Canada the blame and the praise alike are lessened. Until the unprecedent of fact in its full significance is brought home to the consciousness of outside peoples by the happenings of these frightful war months the world will not understand the range and the content of that new thing in world politics, the democracy of free peoples, the commonwealth of free nations, the world partnership of sovereign States, which is still named, or misnamed, the British Empire.

But Canadians themselves have been slow to understand, slow to believe. Indeed the thing done in Canada's history was not a thing of measured purpose and deliberate choice. The end was not seen from the beginning. The pioneers of Canadian nationhood went out not knowing whither they went. Their goal was not in sight. A Divinity shaped their ends, while they themselves saw but one step at a time, and were rough hewers of the way. The men of the farther vision were to their own generation rebels and traitors. From the days of William Lyon Mackenzie and Louis Papineau until now the prophets of the larger liberty were stoned

AN ADVENTURE 'N WORLD POLITICS 97

f - disloyalty by their own generation, and the next generation of loyalists builded monuments to their memory.

From the very beginning Canada's national interests suffered through the exigencies of political parties and the prejudice and perversion which inflamed party passion always breeds. The unreasoning antipathy to Britain cultivated and organised in the United States, long after the Revolution, to serve the ends of ambitious American politicians, has had its counterpart in Canada, in the periodical outbreaks of animosity towards the United States. The growth of Canadian national feeling was often checked and sometimes perverted by appeals to loyalty and to Canada's debt to Britain, made in Parliament and on the hustings, to serve some party advantage which seemed for the moment to be important. Every great Canadian Patriot, from the leaders of what was called the "Rebellion of 1837" on to the leaders of Reciprocity in 1911, and including Robert Baldwin and Louis Lafontaine, Sir John Macdonald, the Tory statesman, as well as Hon. George Brown, the tribune of Canadian Liberalism, and Sir Charles Tupper, as well as Sir Wilfrid Laurier-every genuine leader of Canadian thought toward the goal of true Canadian national sentiment has been, at some time, either suspected within his own party

or denounced by his political opponents as disloyal to British connection or an enemy of British Imperialism. History has justified, and will justify still more, the men whose clearer vision led them forward into untried paths when their fellows doubted and fell back. But history cannot recover to Canada the loss to national interests which the nation always must suffer when reaction defeats reform, or when the lowest good to the party triumphs over the highest and the best for the State.

But through all the ebbs and the eddies of political controversy the true Canadian nationalism moved forward. More than seventy years ago the British Secretary of State for the Colonies exercised the right of dictation in matters affecting the trade and tariff policy of Canada, but exercised it for the last time. To-day the Government of Britain would no more think of interfering in any way whatsoever in any matter of Canadian policy, considered or adopted by any responsible Canadian Government and approved by a Canadian Parliament, even though that matter was one of direct treaty agreement with a foreign nation or one that prejudiced the trade interests of the British people--no more think of that than of interfering with proposals and decisions of the Government of Sweden or Brazil. Canada has come to national autonomy.

AN ADVENTURE IN WORLD POLITICS 99

And this affirmation of Canada's trade and tariff independence in no way infringes on the prerogatives of what even acknowledged Imperialists call British Imperialism, as witness the applauded declaration of the Right. Hon. Arthur J. Balfour as leader of his Majesty's loyal Opposition in the British House of Commons in 1910. The Laurier Administration in Canada effected a trade agreement between Canada and France directly, and not through the British Colonial Office or by British Commissioners. On that point Mr. Balfour spoke these deliberate and very meaningful words:

"The Dominion of Canada, technically, I suppose, it may be said, carried on their negotiations with the knowledge of his Majesty's representative, but it was a purely technical knowledge. I do not believe that his Majesty's Government was ever consulted at a single stage of those negotiations. I do not believe they ever informed themselves, or offered any opinion, as to what was the best policy for Canada under the circumstances. I think they were well advised. But how great is the change and how inevitable. It is a matter of common knowledge-and, may I add, not a matter of regret, but a matter of pride and rejoicing-that the great Dominions beyond the seas are becoming great nations in themselves."

Two years later, after negotiations had been carried on by the Canadian Government directly with Washington for larger reciprocity in trade between Canada and the United States, and after the Laurier Government had been succeeded in 1911 by the Government of Sir Robert Borden, the position taken up by Mr. Balfour in 1910 touching the national self-government of Canada was made even more unmistakable by Premier Asquith. Some criticism had been made of the British Ambassador at Washington, at that time the Right Hon. James Bryce, and speaking in reply in the British House of Commons in May, 1912, the Prime Minister said:

"The question of what is most to the advantage of Canada is primarily one for the Canadian Government. Mr. Bryce had nothing to do with the views or policy of the Canadian Government. The negotiations were initiated and carried on by Canada. The British Ambassador in pursuance of his plain duty did not interfere with the conference, but if asked for advice gave it. For Mr. Bryce to have interfered with the negotiations going on at Washington upon matters which were within Canada's own competence would have been naturally resented by Canada. Generally there had been no difference of opinion in the Dominion about that, whatever may be the differences between Canadians themselves regarding

AN ADVENTURE IN WORLD POLITICS 101

reciprocity. The manner in which Mr. Bryce has performed his duties has been of great advantage, inspiring Canada with confidence in the British Ambassador at Washington, who will always be prepared to support the present Canadian Government no less than its predecessors in any negotiations it may be engaged in with the United States."

To be sure, such views as those expressed by Mr. Balfour and Mr. Asquith were not always the views either of Conservative leaders or of Liberal leaders in Britain. Gladstone, as well as Beaconsfield, while assenting to so much of self-government for Canada as was involved in the British North America Act of 1867, feared that the issue of the Confederation of Canada would be complete separation from Britain. They saw nothing for it-the logic of events in the history of the American colonies the century earlier being their guide-British leaders saw nothing for it in the event of the growth of national sentiment in Canada but a demand for Canadian independence. And at that time independence meant separation. But had that demand been made by a united Canada it would have been granted without war and without feelings of bitterness and alienation. How vast and complete the change has been is indicated, not only by the declarations of the great successors of

Beaconsfield and Gladstone a half-century later, but also by the events in Canada and in Britain in 1915. A far larger independence than the Fathers of Confederation ever dreamed has yielded a far more splendid loyalty than the bargainings of fear and the counsels of prudence ever could have secured.

Nor was Canadian public opinion always clear as to the larger results that would follow Canadian autonomy in matters of direct treaty negotiations with foreign nations. Even so late as 1882 Sir John Macdonald himself, in answer to IIon. Edward Blake, said:-"Disguise it as you will, this means separation and independence." Ten years later Sir George Foster, while less dogmatic than his a reat chief, offered this alternative and asked this question :--- "There is only one thing, only a single power left, which would show the difference between Canada as she is to-day and a complete and absolute sovereignty, and that is the power, the imperial and absolute power of making treaties with other countries, subject to no conditions and to no control except her own interests as shown through her own Parliament and her own Government. Are we prepared to take that other step with all the consequences which inevitably follow it?" Canada has taken that step, and the "inevitable" consequences did not follow. It did not mean

AN ADVENTURE IN WORLD POLITICS 103

"separation and independence." And no responsible Canadian statesman, Conservative or Liberal, would to-day argue that that step, or any later step towards full-grown Canadian nationhood, should be retraced. Our fears of yesterday have been disproved. The movement of to-morrow will be forward and not back, upward and not down, to that partnership of equal national rights and of full national responsibilities towards which, through the ages, British freedom moves.

And that consummation in a commonwealth of free nations was made possible through Canada's first adventure in world politics.

TRANSFORMING THE EMPIRE

THE transforming of the British Empire, by which in its long struggle democracy was seen to triumph over despotism, and even the very term "Empire," as applied to British sovereignty over self-governing British Dominions, was made to appear both unjust and misleading—that was the most far-reaching political achievement of the nineteenth century.

The eighteenth century closed for Britain with the record of a revolution and a war: a regrettable revolution of over-seas British-bred peoples against the blinded autocracy of their British Government: a disastrous war that not only cost Britain her American colonies, but wounded her own pride of freedom, and left a stain on her escutcheon, which her subsequent splendid leadership in world democracy indeed wiped out, but the bitter memories of which her estranged colonies did not soon forget. The twentieth century opened with a new Britain, her world prestige greater than ever before, her people at home happier in their steadily enlarging democratic freedom, and round the world her daughter na-

TRANSFORMING THE EMPIRE

105

tions rising up in their own freedom and strength to form with her a British partnership in which, as Sir Henry Campbell-Bannerman affirmed in 1907, "freedom and independence is the essence of the Imperial connection." The century between was the time of travail and transformation. In it there was a new birth of freedom among the British peoples.

The nineteenth century was the time of conflict-the conflict of ideas. There were indeed commotions among the nations, disturbances of the unstable balance of power in Europe, conflicts and convulsions over all the world, in which Britain and the British people were involved. But for Britain the real struggle was at home. The conflict of the nineteenth century was in the British mind. It was the agelong and irrepressible conflict of right against privilege-the common rights of the many against the special privileges of the few-the right of conscience, of private judgment, of social co-operation for the prosperity of each and the good of all-the right of every man to exercise moral mastership over his own life and to join with his fellows in the re sponsibility of a free people to govern themselves. At the back of all external manifestations of vitality and activity, throughout an era of which the nineteenth century was the centre, this deeper moral struggle for a free man's chance

in the whole realm of life, religious and political, social and industrial, disturbed the content of all grades of society and worked for the transformation of the British nation.

There was at work the primitive Anglo-Saxon idea of social democracy that kept the light burning through all the darkest ages since Roman domination had been withdrawn from Britain. There was also the democratic strain in the Celtic blood that, despite recurrent betrayal and arrogant despotism, was never quite lost out of the British heart. The ideas of democracy spread. The impulses of freedom gained in power. The antagonism between democratic rights and aristocratic privilege came to a head when Lord North, as Prime Minister, surrendered to the undemocratic George III., in the matter of taxing the American colonies that were without representation in the British Parliament, and impressing that taxation by force of arms. Democracy then found potent voi e in Chatham and Burke and Fox. From that colossal and arrogant blunder, the blunder of the Tory Junkers of that time, British political feeling reacted. Reaction from despotism carried the British people in the nineteenth century into a political democracy more undisguised and unhampered than the revolting American colonies themselves had, at that time or for mary a day, attained in their own Republic. Those political struggles reduced the authority and power of the Monarch within clearlydefined constitutional limits. The extension of the Parliamentary franchise lengthened the cords of democracy. The rise of responsible government gave Parliament control of the King's Ministers, as well as of the King. And now, in the Britain of to-day, democracy means, and more and more will be made to mean, that the power of government, not in home affairs alone, but in the affairs of foreign policy as well, is in the hands of the people. The people of Britain are and in the day after the war must prove themselves in very truth to be—the Government of Great Britain.

And this transformation, so far at least as it involves the outer Dominions of the Empire, belongs especially to the half-century distinguished at one end by the coming to nationhood of Canada and at the other by the coming to nationhood of South Africa. Those two events, in their world significance epoch-making events —the slow and hesitating acknowledgment of Canada's right to national self-government, and the ready, generous and unrestricted national constitution granted South Africa while as yet the war clouds of rebellion had scarcely vanished away—signalise not only the growth of nationalism in the British Dominions overseas, but also,

and this is significant for the world, the wide and virile growth of British democracy at home, and the emergence of the true idea of internationalism as displacing the old notion of imperialism in the British mind.

Canada's adventure into world politics is of capital importance, both politically and historically, because it was an experiment. It blazed a new trail. It might have failed, but, perchance, another following after might succeed. But in that it did succeed it gave assurance of success to every colony of free-minded people who had the instinct for self-government, who desired selfgovernment, and who, uniting in a common national sentiment, were ready to take the risks and to accept the responsibilities which nationhood involves. The case of South Africa is of no less importance. It illustrates how complete has been the abandonment of the old policy of imperialism, how justified the new policy of freedom and independence, and how inviting and ennobling the prospect for the still larger policy of partnership among the free nations of the British democracy.

There is indeed nowhere in all literature a lifedrama politically more inspiriting, or a nation's history more profoundly suggestive of how empire may be lost and empire may be won, than is the simple but romantic story of Louis Botha, the soldier, the patriot and the statesman, and the brief but thrilling record of the newest British nation, the Union of South Africa, of which he is the most honoured son and the first Prime Minister.

Fifteen years ago Mr. Botha, still a young man, was Commander-in-Chief of the Boer forces that, under President Paul Kruger's political leadership, took up arms against British' suzerainty, and for three years defied the military power and genius of the British Empire. He was personally opposed to Kruger's policy of war, but when the Boer leader declared for armed attack he gave his support and never faltered. In many of the battles most disastrous to the British troops the Boers were led by Botha. In 1901 the decree of perpetual banishment from South Africa was proclaimed against him and his followers by the British Government, the order being issued by Mr. Joseph Chamberlain as Colonial Secretary in the Unionist Administration. When the Unionists were defeated in 1905 and the Liberals came into power, the war being over, the policy of distrust and coercion was abandoned. Under Sir Henry Campbell-Bannerman patience and generosity took the place of restriction and force. A constitution was granted the Transvaal, uniting British and Boer populations under free Parliamentary institutions. In 1910

the several South African States were confederated in the Union of South Africa, and of this new national unit among the British Dominions the first Prime Minister is Louis Botha, who, fourteen years ago, was decreed an outlaw forever from the land in which to-day he is acclaimed the most honoured citizen and the most trusted statesman.

In London in 1911, on the great occasion of the coronation of King George, the two personages, next to Royalty, to whom was accorded, everywhere and always, by the courtiers and by the populace, the utmost measure of honour, were the two statesmen who represented the oldest and the youngest of the self-governing overseas Dominions of which George V. was crowned king: Sir Wilfrid Laurier, Prime Minister of the Dominion of Canada, and the Right Hon. Louis Botha, Prime Minister of the Union of South Africa. It touched the world's imagination to see in the front rank of British statesmen, two men of a blood that was not British blood, the one a French-Canadian, the other a South African Boer. And they both are loyal to British institutions of freedom and justice, made unabashedly and unswervingly loyal, they and their peoples with them, not by the force of British arms, but by the more compelling and constraining love of British freedom, which Britain's generosity en-

TRANSFORMING THE EMPIRE 111

kindled in the hearts of the French in Canada and of the Dutch in South Africa.

And when the day of testing came, the fiery testing of war, British generosity was rewarded by Dutch fidelity, as it had been rewarded more than a hundred years before in the war of 1812 by the fidelity of the French-Canadian. It was the confident expectation of the Kaiser and the war lords of Germany, that when they made war against Britain, Botha and all the Boers in South Africa would be their allies. By every influence known to Prussian diplomacy of intrigue and deceit, the Boers under the British flag were pressed into rebellion. That rebellion was shortlived. British interests in South Africa were then menaced by German power through German Southwest Africa. Botha took the field. He marshalled the loyalist forces and defended the Union by attacking the enemy on their own ground. One of the greatest victories in all British history was the result. Germany's oldest African possession surrendered, and, with but little bloodshed, through the leadership of General Botha there was added to the King's Dominion in South Africa an area of 320,000 square miles, in extent almost equal to the entire homeland of Germany and the entire homeland of Britain combined. And so it came about that on July 14, 1915, in the same House of Commons

where he was proclaimed a banished outlaw, at the word of Prime Minister Asquith and with the ringing huzzas of every member of every political party there was passed this remarkable resolution:

"That this House desires to place on record its grateful appreciation of the distinguished skill and ability with which General the Right Hon. Louis Botha planned and conducted the recent military operations in Southwest Africa, and of the eminent services rendered by him and by General Smuts, and by the officers and the forces of the Union of South Africa under their command."

The story of that romantic episode in Britain's history ought to be told in every part of Britain's world-dominions forever. It needs to be told in plainest terms whenever the arid Imperialism that sought the banishment of men like Louis Botha again asserts itself. The children's children of the British citizens of to-day ought to teach its deep and eternal truths to their children after them, lest the real source of Britain's enduring power should ever be forgotten, or the secret of her survival, when the proud empires of despotism have passed away, should ever be lost.

And this is the life-process that transforms the Empire. Canada's rise to nationhood marked the

first adventure. Australia and New Zealand made the bounds of national freedom wider yet. To-day South Africa plays a still more splendid part in the great world-drama. And the end is not yet.

AFTER THE WAR

WAR is the world's great crucible. Into it have been cast all the organising ideas of civilisation and all the established institutions of international politics. The world will never again be the same for any nation. The changes will be great for neutrals as for belligerents. Within the national boundaries and the imperial circles changes will be as radical as in the wider international relations. What those changes will be, how far they will reach in this direction or that, and what may be the war's far-off event, no one can foretell. The changes will be vital rather than mechanical. In the end a vital change is radical. It goes to the root.

War or no war, a change was coming in the political relations, both national and international, of that marvellous fact in history, that apparently accidental but really purposeful aggregation of nations and colonies and dependencies, which before the war began the world geographies called the British Empire. For it a change was long on the way. But the fierceness and the ferment of the crucible of war are producing

in a year what in the slow-moving evolutions of peace a generation or perhaps even a century might not have yielded.

it

f

f

For one thing, not only will the self-governing British Dominions, Canada, Australia, New Zealand and South Africa, accept each for itself the fact of full national status and cherish feelings and aspirations appropriate to nationhood, but also, as among themselves in the British commonwealth, and by the other nations over all the world, they will be recognised as nations. Already they each present the national requisites: a national territory, a national government, and a national spirit. In their self-government they do the things nations do: they exercise national rights, they accept national obligations, they discharge national duties. They are nations, not colonies; nations, not dependencies.

Years ago, while he was Prime Minister of Canada, Sir Wilfrid Laurier declared Canada's national status on many notable occasions, and in terms such as these:

"Canada is a nation. We feel that we are a nation. Our country is the finest under the sun. We have a population of over seven millions. We have practical control of our foreign relations. We have command of our own forces. We bow the heart and the knee to the King, God bless him. We

are his loyal subjects. He is our King, but he has no more rights over us than are allowed him by our own Canadian Parliament. If this does not mean nationhood, what, then, constitutes a nation? And if there is a nation under the sun that can say more than this, where is it to be found?"

The Canadian people even at that time had begun to think in terms of nationhood and to breathe the spirit of a nation's life. They refused the terms "colony" and "colonial." Sometimes they resented them. The thing represented by such terms had been outgrown and left behind.

But the fact of nationhood claimed for Canada by Sir Wilfrid Laurier, in accordance with the growing sentiment of the Canadian people, had been recognised, or at least it had begun to be recognised, by leaders and exponents of political thought in Britain long before the events of the war in 1914 made it plain to all the world. The following quotations from British political leaders made by Mr. John S. Ewart, K.C., of Ottawa, in an address on "Canadian Sovereignty," delivered before various Canadian Clubs in 1913, are not only pertinent to this discussion but extremely illuminating and significant. He quotes the great British jurist, Sir Frederick Pollock, as saying:

"Leave the conventions alone and look at the facts, and we find that the 'self-governing colonies' are, in fact, separate kingdoms having the same King as the parent group. . . . The House of Commons could no more venture to pass a bill altering the Australian marriage laws or the Canadian tariff than the Dominion Parliament could legislate on London tramways. The sovereignty is a figment. . . . Here, then, we have the first of our Imperial anomalies. It is difficult to define what the realm is. We call it an Empire, for convenience; but the imperium, we power of sovereignty, the right residing in some quarter to issue a command which should be obeyed, resides nowhere."

Almost quoting these authoritative words, in affirming the same ideas, the Standard of Empire, itself established in order to help all British peoples to "think Imperially," declared:

"Leaving theory and legal figments alone, an overseas State of the British Dominions is an autonomous nation. The King is King of the United Kingdom of Great Britian and Ireland, and of the Dominions beyond the sea. That is to say, in Australia he is King of Australia, and in Canada he is King of Canada."

Right Hon. Joseph Chamberlain, who is given credit for making "Think Imperially" a current phrase, is quoted as saying in 1906:

"The time has gone by when we could treat with indifference these States which have voluntarily accepted one Crown and one Flag, when we could speak of them as though they were subject to our dictation. They are self-governing nations. They are sister States. They are our equals in everything except population and wealth; and very quickly you will find that they will equal and surpass us in these respects."

And Mr. Chamberlain's successor as Secretary of State for the Colonies, the Right Hon. Alfred Lyttleton, expressed his vi w on the question in this language:

"Action should be organised in the clear appreciation of the fact that, as between the parent country and the Dominions, there is now a practical equality of status. Mr. Balfour in the House of Commons was understood to say that his Majesty's Government were well advised, in the changed relations, to recognise the legitimacy of the Canadian claim, and cordially expressed his pleasure at the growth of the Dominions to the stature of nationality. For a long time the political relations of this country to the Dominions were obscured in wise silence, but the period during which silence could be maintained has now ceased. The consciousness of the great Dominions has rapidly matured, and the recurring Imperial Conferences

have of necessity brought about a clearer definition of their national aspirations."

Declarations such as these are the more significant of modern British opinion because they are made, not by the exponents of political radicalism, but by statesmen of conservative mind and of conservative political affiliations and traditions. Mr. Balfour spoke as the foremost statesman in the Unionist party, and as chief among the leaders of conservative political thinking, when he affirmed that the United Kingdom "is simply first among equals, so far as the great selfgoverning parts of the Empire are concerned"; and that it is the business of the men of this new day "tc frame the British Empire upon the co-operation of absolutely independent Parliaments."

One more pronouncement may suffice. It is from the stoutest Imperialist of them all, the scholarly-minded Lord Milner. It is not only very pointed, very definite, very unmistakable in its language, but it has a far reach and a wide application:

"One thing is certain. It is only on these lines, on the lines of the greatest development of the several states and their coalescence, as fully developed units, into a greater union, that the Empire can continue to exist

at all. The failure of the past attempts at Imperial organisation is due to our imperfect grasp of the idea of the wider patriotism. In practice we are slipping back to the antiquated conception of the mother country as the centre of a political system, with the younger states revolving round it as satellites. Against that conception the growing pride and sense of independence of the younger states revolts."

Nothing could be more explicit. Nothing could give more emphatic denial to everything fundamental in the political theory and practice of the Toryism that held sway in the blundering and reactionary times of Lord North and George III. It sounds more like the progressive Liberalism of Campbell-Bannerman, whose dictum was that "freedom and independence are the essence of the Imperial connection," and whose active appreciation of that true secret of what made the British Empire strong and keeps it one, secured selfgovernment for Britons and Boers in South Africa, and that, too, in the very teeth of Lord Milner's own determined opposition. And one other statement by Lord Milner is deserving of repetition because of its still more emphatic rejection of the term "empire" and its strangely self-contradictory use of the correlated term "self-governing colonies":

"The word empire has, in some respects, an unfortunate effect. It no doubt fairly describes the position as between the United Kingdom and subject countries such as India or our Central African possessions. But for the relations existing between the United Kingdom and the self-governing colonies it is a misnomer, and, with the idea of ascendency, of domination, inevitably associated with it, a very unfortunate misnomer."

Were it not that Lord Milner is an Oxford man, one of the most scholarly among living British statesmen, one whose thinking and whose speech are most distinctly marked by the precision of what is called "German method," one would not boggle over his frank rejection of "empire" and his seeming acceptance of "colonies" in the same paragraph.

But, all petty criticism of mere phrases aside, it is plain that, whatever confusion in language may survive, the fact of "colony" as applied to Canada, Australia, New Zealand and South Africa has passed, and that the idea of "imperium," the idea of ascendency or of sovereignty, and even of "empire," as regards these sister nat: Ins in the British family, is fast passing. That is to say, Canada is not a part of the British "empire," inasmuch as it is a free self-governing nation with no "empire" sover-

eignty exercised over it by the United Kingdom. and itself exercising no "empire" sovereignty over any other subject state or inferior race.

And that is to say that, although King George is Emperor of India, he is not Emperor of Canada. He is King of Canada. God bless him! And his Kingship of Canada, of Australia, of New Zealand, and of South Africa is not a secondary sequence of any "empire" relationship, but is of the very essence of the authoritative proclamation made in Westminster Abbey on June 22, 1911. Canada is one of the King's Dominions. He is its King. It is to him a King-dom. And in that kingdom his kingly rights and prerogatives are such, and only such, as the people and Parliament and responsible Government of Canada approve and allow.

All this of "freedom and independence" was true, at least in theory, and was asserted before the war in Europe broke out in August, 1914. What shall be after the war?

For one thing: whatever new conditions may arise, whatever changes impend, it must not be overlooked or forgotten that the British Empire was not made: it grew. It is a thing not of logic. but of life. It is the result, not of German method, but of British experiment. Nothing the war may do can change the genius of the British peoples, or force a living organism within the dogmatic terms of a dead formula. The empirebuilder with a measuring rod and a drill-sergeant rule might, indeed, make an "empire" with its "imperium," its "imperator" and its shoddy "imperialism," but, if omnipotent and if given a chance, he would wreck the British Empire. Because it is British, not Roman and not German, "freedom and independence are the essence of the Imperial connection," its fundamental doctrine of personal liberty is the glory of its citizenship, and its social democracy is the corner-stone of its enduring fabric of free government. Freedom and Independence! Liberty and Democracy! These remain. All else may change and pass.



NORTH AMERICA'S WORLD IDEA



THE WORLD IDEA

I NDEPENDENCE was the great idea in the North America of Washington's day; Interdependence is coming to be the greater idea in the North America of our day. Nationalism was the note of the world of Yesterday; Inter-nationalism will be the keynote of the world of Tomorrow.

It is not that old ideas are repudiated: it is rather that they are being outgrown. It is not that national fe is decaying; it is rather that world life is beginning to emerge. When the world was a jungle, each tribe counted every other tribe its enemy, each race lived at the expense of other races, each nation thought to come to power by the overthrow of other nations: but as the world becomes a neighbourhood the fact of mutual dependence overcomes the impulses to tribal war, the law of social love casts out the bondage of racial fear, and the ideal of international service sets a new standard of national greatness in the neighbourhood life of world nations. Nationalism is not rebuked, rather it is justified, and comes to its own in the broader international life. The best seeds of national life

come to flower and fruit in the world achievements of international service.

These essential principles of world life and world progress are set forth and illustrated in the history of the two great English-speaking groups of nations, the British Empire and the Republic of the United States of America. The unmatched illustration is in North America. The great fraternity of the English-speaking world has made an experiment on the North America: continent which is at once the marvel and the inspiration of all the world. This international experiment is the embodiment of North America's World Idea.

North America is more than a continent of Geography. It is also a World Idea.

Four hundred and fifty years ago, with the fall of Constantinople, the nations of western Europe were turned back upon themselves. Their whole history, for more than two thousand years, had been bound up with the commerce, the ideas, and the life of the people of Asia Minor and the great nations of the Far East. The closing of the Dardanelles five hundred years ago shut off that eastward look of Europe. The fall of Constantinople and the rise of the Ottoman Empire compelled the right-about-face of western European nations. That change of front changed the outlook for Italy, for Spain, for Portugal, for e-

ıd

le

)s ic

d

t

.s

-

_

France, for Britain. The nations that had been in the rear were henceforth to stand in the world's front street. To break new pathways to the treasures of the fabled East the Portuguese went round the Cape, adventurers from Britain broke into the misty and frozen north, and far beyond the western seas Columbus and Cortez, the Cabots and Cartier, saw a new continent heave high above the horizon line.

That was Europe's first vision of America. America was a new world. To the old world, broken and defeated at the Dardanelles, America meant a new beginning. For the restless life of the Europe of the fifteenth century, shut in by the eastward blockade in the basin of the Ægean and eager to burst its bonds, the discovery of America meant a new opportunity.

To-day America looks back to Europe. After four centuries of stagnation along the one hundred and fifty miles of narrow waters that separate Europe from Asia, conditions again meet for another stupendous world change. It would seem as though thirty centuries were blotted out. The world is back again in the romance land of the Iliad. The shores where once anchored the long-oared boats of the Achæans, and that echoed to the tread of the hosts of Xerxes, now answer to the heaven-splitting boom of artillery shells, forged some of them in Pittsburgh and

some in Toronto, while soldiers of the Allies, not from Britain and France and Russia alone, but from Australia and New Zealand under the Southern Cross, press on, as did Ulysses thirty centuries ago, to win death and glory

> "Far on the ringing plains of windy Troy."

In these uncommon days in which we live, conditions now meet on that battleground of world history, that under our very eyes will issue in epoch-making events of world significance. The age-long horror of the Near East is about to lift, like a night-pall at dawn. Once again Constantinople is doomed to fall, and when it falls, no matter what happens in Brussels or Berlin, the map of the world must be re-drawn.

In the fifteenth century Constantinople fell, and in its fall the West was split off from the East, as though never again the twain would meet In the twentieth century, when Constantinople falls again, the middle wall of partition will be taken away, and in the new world of the new day there shall be neither East nor West. One more of the world's autocracies, the blackest and cruellest of them all, crumbles into ruin. The democratic life of the western world will break down the institutions of half-barbaric Turkish despotism, as the Dreadnoughts of Britain and ot

1t

le

y

1-

d

n

le

t,

İ-

t-

p

11,

le

d

1-

n

le

t.

st

le

k

h

d

France smash their way through the forts of the Dardanelles. History is about to take a fresh start. Civilisation is shot through with the birth-pangs of a new age. A new world throbs in the womb of time, struggling to be born. Into that new world of new beginnings and new ideals and new resolves North America, with its world idea, must make its way.

And America to-day means more, immeasurably more, than that first shadowy vision Europe caught of the western hemisphere. America means more than opportunity. Into the new world of a new time North America comes, meaning not opportunity alone, but achievement as well. North America represents an achievement, an international achievement in the politics of the nations, absolutely without precedent in any century, without parallel on any continent.

may be the things about which Americans themselves make their loudest boasts are but replicas of old-world creations. Other races and other nations laboured through the ages, and America entered into their labours. But in one thing North America blazed a new trail, staked a new claim. In one achievement North America stands alone. In the greatest achievement of the United States, in the greatest achievement of Canada, and in the joint international achievement of the United States and Canada, North America gives voice and accent to a world idea, an idea which will yet reconstruct Europe and touch to finer issues the civilisation of the world.

Recall the greatest thing done by the United States. It was not a railway system spanning the continent. It was not a canal uniting the oceans. It was not any of the big things done by the Republic in the great day of its pride and world power. It was rather the achievement of the day of small things. It was the idea set free in Colonial days, at Fayetteville and at Mecklenburg, in Massachusetts and in Virginia, the idea of freedom and self-government that at Philadelphia in 1776, issued in the Declaration of Independence and in the setting up of the new Republic. That thing, to be sure, was not all great. It had its taint of selfish ambition posing in the garb of patriotism. It had its spirit of lawlessness talk1-

LS

er

a h

1.

e.

s,

n d

e

et

e

d

e

з. е

d

y

n

--

a

d

f

-

ing the language of liberty. But the distinctive thing in that great adventure, the supreme thing of all American effort, the thing which makes the names of Washington and Jefferson immortal, was the declaration before all the world of the inalienable right of a free people to govern themselves, and the working out of democratic selfgovernment in the growing history of the nation. That is the organising idea of the United States and its greatest contribution to the democracy of the world.

Over against that thing done by the United States set the thing done by Canada, the unique achievement embodied in Canada's national history. Canada represents in North America the first successful effort of any colony of any Empire in the world's history to attain national selfgovernment without revolution and without the sacrifice of the historic background of the nation. The thing done by the American colonies through revolution and war in the eighteenth century might easily have been done by the remaining colonies of British North America in the nineteenth century. Canada could have had separation from Britain without striking a blow. Independence would have been hers for the asking. But between 1776 and 1867 the political thinking of the English-speaking world was broadened. The idea of independence in North America took

a wider sweep and a higher range. Canada came to nationhood, not by the old way of independence and separation, but by the new way of interdependence and the larger alliance. With its national roots struck far back in the thousand years of Britain's history, Canada stands to-day in the world's battle array of free Dominions-Canada, Australia, New Zealand, South Africa, with self-governing Newfoundland from the North Atlantic and mighty India holding the mystery of the Far East-and back of them all that mother of free nations, never greater than when, with her loyal children from the ends of the earth, and all of them free, she throws herself across the battle-front in Flanders, for the cause of the little people whose only crime was innocence. And that marvel of the world alliance of the British nations is the vital outcome of what was done in North America in the nineteenth century when the colonies of Canada achieved democratic nationhood without alienation from the motherland, and made possible the international commonwealth the world calls the British Empire.

But North America's world idea is greater than the achievement of either of the North American nations alone. It is the product and the expression of the combined and unified life of the United States and Canada through their

THE WORLD IDEA

me 1ce

er-

its

nd

ay

a.

he

he

all

n

of

r-

le

is

f

2-

а

e e

r 1 1 marvellous century of international history. That world idea v hich North America offers to all the continents is a boundary line between these two proud, high-strung, aggressive nations, four thousand miles from ocean to ocean, but across which in more than a hundred years neither nation ever once launched a menacing army or fired a hostile gun.

Grasp that idea. Measure that achievement. A thousand miles up the mighty St. Lawrence! A thousand miles along the Great Lakes! A thousand miles across the open prairie! A thousand miles over the world's mightiest mountain ranges! Four thousand miles where nation meets nation, where sovereignty greets sovereignty, where flag salutes flag, but never a fortress, never a battle-ship, never a gun, never a sentry on guard. Four thousand miles of civilised and Christianised internationalism! That is North America's supreme achievement. That is North America's world idea.

A YEAR OF CONTRASTS

THE year 1915 will be marked in history by two unique and meaningful features: One is the success of North America's international disarmament; the other is the failure of Europe's armed peace.

The failure of Europe! Civilisation stands stunned and aghast at the utter collapse of European internationalism. The world presents no spectacle so piteous as the unspeakable tragedy of Belgium and the age-long tragedy of Poland, unless it be the even more unthinkable tragedy of Germany. All the achievements of Europe, all the things that make for human progress and freedom and justice, the work of a thousand, years and the hopes of a thousand more-all have been crowded back into the melting pot of hideous and brutal war. No matter who is responsible for it, the lining up for mutual slaughter of millions upon millions of the best breeds in the greatest nations of Europe, the wanton destruction of the treasures of all the ages, the wholesale squandering of the wealth of half the nations of the world and the sowing of seeds of international hate for generations yet unborn-all this, for the

alleged purpose of settling some inter-racial feud or some international dispute, is a blank denial of civilisation, a crime against humanity, an apostasy from Christ.

y

le

al

s

S

f

S

y

y

1

1

1

e

S

e

-

-

f

2

Over against that colossal failure of Europe, as if to speak its condemnation, is presented at the very same time the celebration of a full century of unbroken peace between the greatest Empire the world has ever seen and the world's greatest Republic. This is indeed the sublimest wonder of all the world: this gigantic human spectacle of more than 400,000,000 of peoples of all races and colours and languages, covering nearly one-quarter of the land area of the globe, living at peace under one flag; under another flag 100,000,000 of as enterprising and progressive peoples as civilisation has produced, and these two flags of the "Red, White and Blue" for a hundred years entwined, fold in fold and from sea to sea, for a common purpose and in devotion to a common ideal, to promote the freedom and progress and peace of all humanity-earth sees nothing more marvellous or more splendid than that.

And in these days, these days of staggering and bitterness, when the war cloud of Europe looms blackest, the sad eyes of Europe may turn again to America, and, in the afterglow of an unparalleled century of Anglo-American civilisa-

tion, the heart of humanity can yet praise God and take courage for all the world.

And why America's achievement? Why North America's alone? Let there be no mistake. This achievement of international civilisation in America is not because these two nations are spent and wasted forces, degenerate sons of coward sires, weak to defend a national right, slow to resent a national insult. No redder, prouder, hotter blood ever beat in British veins than the Pilgrim blood of New England, the Cavalier blood of Virginia, the Celtic blood of North Carolina, or the blood of the Ulster Scot in Kentucky and Tennessee. That same blood, red, proud, hot, throbs through Canadian veins all the way from Cape Breton to Vancouver.

Not blood from Britain alone, but blood from France, blood from Germany, blood from Austria, blood from Italy, blood from Russia. All the greater war nations of Europe, the nations whose veins are now slit on the battle-fronts of the world, through the past century poured that same blood, their best war blood, into the heart of America. If blood tells, that blood should tell in us.

And that blood has told. The men of North America, in the United States and Canada, have never belied their breed. The blood of the lion, the blood of the eagle, the blood of the bear, the

A YEAR OF CONTRASTS

fiery bloods of all the beasts of Europe's war jungle have mingled in the veins of America. Sons of such bloods, the men of America's English-speaking nations, like their sires, have been little used to lie down at the bidding of any man. On the battlefields of the Revolution the young American Republic justified its breed; and in the deadlier Civil War, with more prodigal hand, South and North alike paid the full measure of devotion to causes they deemed to be great. Canada's half-century of national history has as yet no war page, and no Canadian battlefields consecrated by the blood of her sons, but not once or twice in Britain's blood-writ story soldiers from Canada, by their heroism and valour in the Empire's wars, proved to the world their British heritage.

And Canada proves it once again. Before the mother called the sons made answer. From the university and from the church they spoke; from the factory and from the forest, from the shop and from the mine, from the farm and from the foothills, veterans who fought on the South African veldt and recruits in the bloom of youth. With their Saxon blood and their Celtic blood, with their French blood and their Teuton blood, they came and are coming, and into a war that was not Canada's war, or even Britain's war, soldiers from all the Provinces, as many as are

God

۱

North This n in s are cowslow uder, n the valier Caroucky roud, way

from Aus-All tions ts of that teart l tell

orth have lion, the

called, will go, an army at a time, uncompelled and free, and under alien skies on the awful altar of the world's redemption the blood-sacrifice from Canada is being offered up for the war-sin of the nations.

The politics of the nations and the fortunes of war make the United States neutral in this struggle and Canada belligerent, but were the places changed Americans would do what Canadians are doing. They are two nations, but their breed is one. Their flags are different, but their impulses are the same. Their Governments are separate, but the same democratic faith and the same international hope and the same world purpose hold sway from the Arctic to the Gulf. And whatever else the war lords of Europe may say, it cannot be said that North America's civilised internationalism was wrought by nations of the lesser breeds or the craven heart.

Nor can it be said that North America has been without excuse for war. If excuse there was for war anywhere in the past hundred years, its duplicate might have been found here. If any nation accepts responsibility for the present war in Europe, causes as important and reasons as valid might have been presented by the United States or by Canada for more than one war since the century of peace began. Again and again questions arose, situations were created, tempers

A YEAR OF CONTRASTS

were aroused, which in any other century and between any other nations would have involved the excuse of national monour and the pretext of vital interest, the gauntlet would have been thrown down and war would have been on.

Neither can the war lords argue that the United States and Canada have kept the peace because of the power of each to withstand attack from the other. These two nations divide almost equally the continent from the Gulf of Mexico to the North Pole; but in numbers, in developed resources and in war equipment there is no equality. On the one side are one hundred millions of people; on the other side are eight millions. One has for long maintained a seasoned standing army; the other, until the war in Europe broke out, had only a volunteer militia. One has built up a navy which claimed to be third, if not second, on the high seas; the other, even with open coastlines on both oceans, has not so much as a naval program accepted by Parliament. To all the declared defence policies of the war nations of Europe the disarmed internationalism of North America offers straight contradiction, and through a hundred years of peace these two civilised nations have given the pretensions of Europe's war lords the unflinching and triumphant lie.

Why, then, this achievement of North America

led tar ice sin of Iges ns ed n**p**ne se nd у, ed 1e as re s, ly ır

lS

d

e

n

S

141

in international civilisation, while on other continents the nations crouched under the burdens of their wars and lingered in the half barbarism of their armed peace until their civilisations collapsed into war's inevitable hell? Why North America's internationalism?

For one thing, the United States and Canada have each developed into a national unity of its own, self-contained, purposeful, free. The Great Lakes are not barbarized by the black menace of forts and warships, because the two nations they divide desire supremely international peace, are fit for peace between themselves, and are making ready to lead the world along the international way of North America's great experiment.

Another element in North America's internationalism is the virile democracy of these two nations. In each nation the people are free. They govern themselves. Their institutions of law and order are not imposed from without, but are developed from within. Their schools and their universities, their churches and their courts of justice, the taxes borne by their citizens, and the customs duties imposed on their industries and their trade—these all are of the people's own creation, and may be regulated or changed when the people so desire. Each nation is a democracy, but each is untrammelled in the pursuit of its own democratic ideal, living its own **n-**

of

of

)]-

th

la

ts

at

of.

y

re.

۲-

1-

t.

1-

0

e.

f

t,

S

r

5,

-

S

d

a

_

n

life, loyal to its own history, cherishing its own culture. And yet each is conscious of contributing a worthy and a necessary quota to the common life and higher civilisation of the continent. Each is coming to regard the other, not as a competitor, but as a partner, not as an enemy, but as an ally, and what is noblest in the nationalism of each finds its fruition in the internationalism of both.

But more potent than international self-interest, more unifying than international trade, more hopeful than international blood-affinities is the development in North America of the international mind. Throughout its first century of history the American Republic was irtensely national in its political thought and feeling. In large measure it followed Europe's discredited example, and it taught its children to regard 1776 as the beginning of national freedom in the world, the Declaration of Independence as the first charter of civil liberty, and George Washington not only as the Father of his own Country, but as the father of all free countries everywhere. Similarly in Canada there have been those who deemed it good political strategy to fan antipathies toward the United States, as American demagogues had inflamed the memories of the Revolution into national sentiment against Britain. In both countries, heritors together of the

Anglo-Saxon impulse and of the Celtic strain, there was exercised whenever the occasion arose the licensed frankness of blood relations.

But deeper than all these shallow frettings on the surface, stronger than the local currents of party passions, more enduring than recollections of wrongs received or wrongs inflicted, there is being developed and made controlling, between the United States and Canada, indeed among all the democracies of the English-speaking nations the world over, the international mind. We have all been taught to think nationally.

The nations of the British Empire have been exhorted to "think imperially." But our thinking must take a wider sweep. Events have proved that no empire can live to itself and that no nation can stand alone. Now all the nations of the democratic tradition are beginning to think internationally. International thinking means international good-will, international partnership, international peace. The two free nations of North America, with their civilised international boundary and their century of peace, lead the way. As nowhere else in all the world they can face, for their continent, the now vexed problems of the world situation with the equipoise and soberness of the international mind.

THE PARTNERSHIP OF NATIONS

in, se

on

of ns

is

en all

ns

ve

en

kve

at

ns nk

15

r-

15

a-

ιđ

;y

ed iNORTH AMERICA, in its hundred years of international peace, illustrates for all the continents the world idea of the partnership of nations.

The partnership of nations! That is a great new world-idea. Yesterday that idea would have been mocked at as a dream of the prophets, a vision of the poets, an aspiration of the pacifists. And so it was. To-morrow it will be accepted as a counsel of reason, a fundament of civilization, an axiom of statesmanship. So utterly have the dogmas of the war lords been disproved: so disastrously have the war-nations paid the price of their unbelief: so irreparably has the whole world suffered in the collapse of Europe's armed peace that never again in this generation will shining armour and the rattling sabre find advocates, except in the mocking cells of the world's madhouse. The idea of armed peace is doomed to the rubbish heap of the world's barbarism. Another idea must be set free, a world idea, the idea not of international strife, but of international partnership.

145

That idea of the partnership of nations the United States and Canada illustrate for the world in the history of North America. For Europe that idea, and the eager hope of it, was given voice in the early months of the war by the Prime Minister of Britain, when, in a memorable address in Dublin, he adopted and expounded Gladstone's great dictum uttered in the midst of the war-tumults of 1870. "The greatest triumph of our time," said Gladstone, "will be the enthronement of the idea of public right as the governing idea of European politics."

"The idea of public right—what does it mean?" asks Gladstone's great successor. This is his answer—an answer which cannot be too often repeated or too deeply pondered, not by the combatants alone, but by all who care for the progress of the world:

"The idea of public right means, first and foremost, the clearing of the ground by the definite repudiation of militarism as the governing factor in the relation of States and in the future moulding of the European world.

"It means, next, that room must be found and kept for the independent existence and the free development of the smaller nationalitics, each with a composite consciousness of its own. Belgium, Holland, Switzerland, the Scandinavian countries, Greece and the

THE PARTNERSHIP OF NATIONS 147

Balkan States—they must be recognised as having exactly as good a title as their more powerful neighbours—more powerful in strength and in wealth—to a place in the sun.

he

lđ

pe

en

1e

1-

1-

e

f

--

g

"

S

1

"And it means, finally, or it ought to mean, perhaps, by a slow and gradual process, the substitution for force, for the clash of competing ambitions, for groupings and alliances and a precarious equipoise—the substitution for all of these of a real European partnership based on the recognition of equal rights, and established and enforced by the common will."

No saner, stronger, more statesmanlike words have been uttered in any country or at any time than those three sentences on the essentials of European peace by one of the greatest of all the Prime Ministers in Britain's history. And the words which immediately followed add point and emphasis to his forecast of "a real European partnership":

"A year ago that would have sounded like a Utopian idea. It is probably one that may not or will not be realised either to-day or to-morrow, but if and when this war is decided in favour of the allies it will at once come within the range and before long within the grasp of European statesmanship."

What Europe will come to by a waste of the wealth of all her nations, through a year of the slaughter of millions of her innocents, and after an irrecoverable impoverishment of the breed of all her great races, North America has attained, through the Divinity that for a hundred years has shaped the farther ends of the two nations composing the North American civilisation. A real partnership of the nations!

That North American partnership has been evolving almost unawares, gathering strength by every courtesy from either side, becoming more potent by every co-operation in a common cause, until, when Europe's frightful catastrophe broke. all good citizens in the United States and in Canada awoke to the deep consciousness that their common-rooted democracy is one in the sources of its life, one in the institutions of its freedom. one in the power and in the motive of its worldpurpose. While Europe was whetting the teeth of its jungle, North America was making vital the bonds of its neighbourhood. Europe stands to-day one group of nations an Ishmael against the other group of nations; North America, even in the day of stress and the night of storm, stands four-square, a real partnership of nations.

Partnership! That is the word—a real partnership of the nations! The British nations among themselves, and the world over, have ex-

THE PARTNERSHIP OF NATIONS 149

pressed that idea, and in days to come will express it more and more adequately in the great commonwealth of free and self-governing peoples living at peace under one flag, the nations of the Seven Seas that, in the awful days of war, join hands and hearts in defence of the democratic freedom which has made them one. Already the British Empire has cast off its old imperium and has become a commonwealth, a real partnership of nations.

Partnership! That is North America's word, too. Here, not under one flag, but under two, not with one sovereign Government, but with two, and almost of itself, the idea of international partnership expresses itself with growing distinctness and emphasis. In spite of the noisy jingoes on both sides, the United States and Canada have come to think and to act in terms of North American partnership. When we rid our minds of the cant phrases of a false, narrow and outgrown patriotism, even the jingoes will waken up in the morning to a larger life of partnership and peace.

Partnership! That is the word of the coming Pan-Americanism. Not a thing of force and compulsion, either among themselves or for the world, but a thing of freedom for each and of co-operation for all, the real Pan-Americanism will make a place in the sun for each self-governing repub-

lic of the western hemisphere, North and South alike, and with them will stand, with equal rights and responsibilities, the half-continent of Canada, itself a partner at once in Pan-America and in Pan-Britannia.

Partnership! World partnership! That is the objective, the motive, the hope that never fails. The life of Britain, as Asquith says, must be lived in the real European partnership; the life of the United States and of Canada, as North American partners, belongs in the democracy of the whole American hemisphere; the life of all free nationalities the world over, each sovereign in its own realm, each co-operant with all the others for the prosperity of each and for the freedom of all that is North America's vision; that is North America's World Idea.

MESSAGES TO THE PEOPLE h n, n e i. di e



O NE hundred years ago to-day, within sight of the spot where we now stand, and at this very hour, was being fought the battle of Lake Erie.

In the light of modern naval warfare, judged by the standard of the super-dreachought and the submarine, of the airship and the fourteen-inch gun, that battle was a small affair. Nine small sailing vessels on one side, six on the other, not more than three out of the fifteen being of any account even in that day, and not a thousand men all told, of whom the major part were not seamen at all—such were the forces that met in the battle of Lake Erie. One gun from a modern man-of-war would throw more metal in one charge than their entire broadsides, and would shatter both fleets in the twinkling of an eye.

As a struggle between man and man, and as an incident in the war of which it formed a part, the battle of Lake Erie has its own interest, and its own importance. It deserves to be remem-

* Address at the International Celebration of One Hundred Years of Peace, Putin Bay, Ohio, September, 1912.

153

bered. In the heroism displayed, heroism on both sides, heroism in the seasoned sailors, heroism among the raw men from the shore, it is worthy of a place of high honour in these centennial celebrations. Like the equally decisive battles in which the Canadians were victorious, the battles of Chrysler's Farm and of Chateauguay, this battle of Lake Erie, which gave victory to the Americans, had in it incidents of valour and endurance on both sides of which neither country needs to be ashamed.

In the light of the hundred years through which we of to-day read the story of that one battle, and of that whole war, the lesson, the supreme and abiding lesson, for the United States and for Canada is this: the utter futility and inconsequence of war as a means for the just settlement of disputes between these two nations. That lesson we both have learned. That war was our last war. It will remain our last. Never again will the armed troops of the United States and Canada meet except in friendly review, or, if the day ever comes, to stand side by side and shoulder to shoulder in the Armageddon of the nations. Witness these great lakes for nigh a hundred years swept clean of every battleship, and this transcontinental boundary line for four thousand miles undefended save by the civilised instincts and the intelligent good-will of both na-

h

m

y

--

n

S

S

e

V

1

tions. And having learned that great lesson, having proved its worth through a hundred years, the United States and Canada, these two Englishspeaking peoples of America, have earned the right to stand up and teach the nations. International peace and good-will is America's message to all the world.

WHAT LAY BEHIND 1812

Go back to the battle of Lake Erie. Read the impartial story of that war. It is the how futile it was, how inconsequent, even how inglorious. See how it left unsettled the points alleged to be in dispute between Britain and the United States—rights of neutrals in war, the right of search, the unfixed boundary—points which were settled after the war was over by agreement and treaty, and not by brute force.

What lay behind the War of 1812? That war was declared by the United States against Britain. Its primal cause, however, was not American at all, but European. The United States was involved in European quarrels only indirectly, and Canada not at all. The vital issue lay rather in the struggle, in the age-long European struggle, of free nationhood against the barbaric notion of world-empire. Great Britain stood for the rights of free nationhood. The dream of world-empire

found its tragic expression in the vaulting ambition and matchless brain of the great Napoleon.

In that struggle Britain stood alone. Italy, Holland, Austria, Prussia, Spain, one after another all bowed low to Bonaparte's masterful will on bloody fields of war. Even Russia, apart and impregnable among her snows, came to terms. All the nations of Europe yielded up their strength for the service of Napoleon, and, obedient to his decree, at Berlin and Milan they refused commercial relations with the one nation which defied the Colossus that bestrode the world. Had he won, had his despot's dream come true, then the glory of free nationhood, not for Europe alone, but for Britain and perhaps for the world, had passed, and, it may be, had passed forever.

That struggle meant life or death for Britain. Had Napoleon succeeded in throwing all of Britain's foreign trade into neutral hands it could mean only death. In that struggle, as the statesmen of Britain then saw it, there was no room for neutral trading nations. Neutral rights, as manipulated by Napoleon, meant the immediate destruction of Britain's commercial independence. In the end it meant, not the prosperity of the neutrals, but Napoleon's domination of the world.

The War of 1812 was declared by the United States for the purpose of asserting her trading

rights as a neutral in the war that involved Europe. When the European situation was solved by the overthrow of Napoleon and his banishment to Elba, the alleged causes of the war between Britain and the United States became purely academic, and in the treaty of peace, signed in 1814, those points in dispute were not even mentioned. Indeed it was not until 1856, in the Declaration of Paris, that the rights, the just rights, of neutrals were established among the nations. This last war between the two great English-speaking world-powers was proved, proved in itself, proved by the history of its issues, to be fruitless for good to either nation, unless it be taken as convincing evidence of war's incurable futility.

UNDESIGNED REACTIONS OF WAR

Not only is war ineffectual as a means for the just settlement of disputes between civilised nations, but, by the very irony of fate, most wars have reactions quite the opposite of their original intention. The undesigned reactions of war are the surprises of history.

In the thirteenth century and after, the Dukes of Austria tried, by sheer brute power, to tighten their feudal grasp on the free peasantry of the Alpine valleys. The result of their wars was Austria's humiliation and shame. Out of the

struggle for liberty was born a new Switzerland, united, free, invincible.

The Battle of Bannockburn, in the fourteenth century, tells the same story. England's feudal King sought to lord it as Sovereign over what had hitherto been the wild and divided North. In that war Scotland was united. Proud Edward's power was broken. Out of "oppression's woes and pains" comes a new and sturdy nation with its deathless slogan, "Scots wha hae."

In the eighteenth century the aggressive war party in Britain, against the better judgment and the finer instincts of the nation, and in the teeth of the eloquent protests of Pitt and Burke, in the blindness of the mere bureaucrat determined, by the sword if needs be, to coerce to their own policy the free-born colonies in America. Their folly went wide of the mark. They failed, as they were bound to fail. Instead of a larger domain and more efficient power, Britain lost her first empire. Out of the storm and stress, the American Colonies, North and South, just because they were sons of the British breed, arose, a welded nation, holding on high their Declaration of Independence.

Similarly in 1812 the dominant war-party in this new-born Republic, blind to the real genius of the nation, deaf to the warnings of its highest instincts, and in defiance of the recorded protests

of some of the greatest of its States, cherished the hope of shifting its northern boundary from the Great Lakes to the Arctic and making the Republic co-terminous with the continent. They also failed. The fates were against them, too. The Canadian pioneers, they, too, were men of British blood. The undesigned reaction of the war of 1812 is the Canada of to-day.

Let there be no mistake. The readings of history are plain. In the pangs of 1812 the soul of Canadian nationality began to be born. That war was indeed Canada's national war. In it the United States was divided. Britain was reluctant, but Canada was in grim and deadly earnest. All Canadians-the French-Canadians in the valley of the St. Lawrence, the colonists from Britain, and the Loyalists from New England and the South-all these for the first time made common cause. To the French-Canadian, who cared nothing about the cry, "Free trade and sailors' rights," the American appeared as an invader, the despoiler of his home, the enemy of his people, and under de Salaberry at the battle of Chateauguay the French-Canadian militiamen, fighting under the British flag, defeated the most extensive strategic movement of the whole war. From the St. Lawrence to the St. Clair, the Canadian pioneers were in large part the Loyalists of 1776. For them the War of 1812 meant a fight for their

new homes against their oldtime enemies. The impact of that war drove into one camp Frenchspeaking and English-speaking, and out of that community of sympathies and interests emerged in due time Canadian nationality.

That war did more. It not only welded together French-speaking and English-speaking, but it bound all Canada with ties stronger than steel to the motherland of Britain. Within one generation Canadians, having defended their country side by side with British regulars against invasion from without, demanded from Britain self-government within: and they won not only representative institutions, such as the United States inherited, but Britain's latest achievement, responsible government as well. When the scattered Provinces of Canada gathered themselves together under one responsible Canadian Government there appeared an absolutely new thing in the political achievements of the world; a new nation that had not severed its historic ties or sacrificed its historic background. That new nation, loyal to the old flag, awakened in Britain a new conception of Empire, and led the way for Newfoundland and Australia and New Zealand and South Africa into that civilised "imperium" which is indeed not an "imperium" but a commonwealth, the British Empire of to-day.

A HUNDRED YEARS AFTER

t

1

Come back now to the War of 1812. Come back to the battle of Lake Erie. Call up the men whose blood reddened these waters and whose valour gave that struggle all it has of glory. Let them all look up and see what we now behold. Let the Canadians of that day arise, the men in whose hearts the fires of hate and fear burned hot. Let them look southward across the lake, far as the Gulf and wide as from sea to sea. Let them multiply the eight million Americans of that day into the hundred millions of to-day, and count every man a friend. Let them see this great nation, greatest among the world's Republics, with power to achieve what it has greatly planned,-let them see it standing four-square among the nations, pledged, irretrievably pledged, to the world's freedom, good-will and peace. What a glad surprise for the Canadians of a hundred years ago!

Let the Americans rise, too. Let them come, officers and men, from Ohio, from Rhode Island, from Kentucky, who in the hour of victory, for them the hour of death, saw in eager vision their Republic stretch far as the northern sea. Let them look up and behold the boundary line where it was a hundred years ago, but north of it a new nation, filling half a continent with people

of proud resolve, self-dependent, resolute, free. Let them understand how that through this century of peace there have arisen in America two English-speaking nations, both sovereign, selfrespecting, unafraid, and each with the other forming that marvellous unity of North American civilisation, and standing for its integrity, prestige and power. What a surprise, what a glad surprise, to the Americans of a hundred years ago!

Greatest surprise of all to those men from Britain, from Canada and from the United States, who here greatly fought and bravely died, would it be were they to see that fights like theirs are now not only deemed impolitic, but are absolutely impossible between these nations. That impossibility is not merely a matter of policy, but is a fundamental principle. That principle is the rights of nationhood. All responsible statesmen in Britain, in the United States and in Canada agree in this, that, not for themselves alone, but for all peoples, the rights of nationality are sacred and inviolate. Any and every people that desires to be free, and is fit to be free, ought to be free, and must be free.

CANNING AND MONROE

Britain learned that principle, the principle of the rights of nationality, out of the war of American independence. The United States and Canada learned it in the struggle of 1812. In loyalty to that principle Britain withstood the despotic aggressions of Napoleon, and after him the not less despotic schemes of the concerted monarchs of Europe against the rising democracies of the world. When the Concert of Europe planned war against the new Spanish democracy, Canning, the Foreign Secretary of Britain, asserted that principle in these words: "Our business is to preserve the peace of the world, and therefore the independence of the several nations that compose it;" and, again, in these words: "Every nation for itself and God for us all." When those plans of the autocratic monarchs of Europe threatened the Spanish colonies in America Canning proposed to American Ambassador Rush that Britain and the United States issue a joint declaration that "while neither power desired the colonies of Spain for herself, it was impossible to look with indifference on European intervention in their affairs." Immediately after that proposal, President Monroe, giving voice to the instinct and true policy of the United States, used these historic words to Congress:

"With the existing colonies or dependencies of any European power we have not interfered, and shall not interfere. But with the Governments who have declared their independence and maintained it . . . we could not view any interposition for the purpose of oppressing them, or controlling in any other manner their destiny, by any European power in any other light than as a manifestation of an unfriendly disposition toward the United States."

That sovereign principle has been the guiding star to the nations of Britain and America over n.any a troubled sea. It has changed for Britain the old centralised notion of empire into the new idea of a world commonwealth of free nations, in which loyalty is not of compulsion, but of love, and the ties, stronger than selfish bonds, are imperceptible and light as air. That principle has ranged the public opinion of Britain on the side of the struggling democracies of the world-of Greece, of Italy, of Belgium, of Hungary, and even of the nations of the Orient. It civilised the boundary line between the United States and Canada, and inspires life in North America with a new ideal of internationalism. It determines the policy of the United States in its relations with the Philippines, with Cuba, with Mexico and the Republics of South America, with Japan of

a generation ago and with the awakening democracy of China to-day.

f

d

S -

V

5

NOT YESTERDAY, BUT TO-MORROW

All this growth of nationhood, this sanctity of national aspiration, the commonplace among us to-day, had its beginning when through the smoke of battle Britain and America began to see eye to eye. The distance that vision has brought these two nations, the revolution it has wrought, may be measured by the difference between what happened on Lake Erie in 1813 and what happened in 1898 on Manila Bay. The significance of the change is expressed in to-day's celebration. At this place and on this day, under the guidance of His Honour the Governor of Ohio, and with Hon. William H. Taft, the ex-President of the United States, and myself, joint spokesmen for the nations that here contended a hundred years ago, our deepest concern is not with the wars of the past, but with the peace of the future; not with the triumphs or the defeats of yesterday, but with the responsibilities and obligations of tomorrow; not with the glory that either nation achieved a hundred years ago, but with the message which both nations, speaking in the name of our common North American civilisation, shall

give to the world through the hundred years to come.

Our message here to-day, spoken by two voices, one from the United States, the other from Canada, is one message. It is America's message that on this continent, between two proud peoples, the barbarism of brute force has long yielded to civilised internationalism. It is the assurance that Canada's national standing on this continent binds the British Empire and the American Republic in one world-spanning English-speaking fraternity. On all continents and on all seas the power of America is the combined power of the United States and Canada, plus the power of Britain and of the British dominions on the South Atlantic and beyond the Pacific. These all are bound together, each with all the others, for the maintenance of that principle of nationhood: any people that desires to be free and is fit to be free ought to be free and must be free. That principle means peace and freedom in the English-speaking world.

More than that. What this principle of nationhood has done for America and for the Englishspeaking fraternity it yet will do for the world. In the light of North America's experience the international boundary lines of Europe are barbaric. They cannot long endure. In our own day war has begun to be seen not merely as cruel,

burdensome, brutal, but as too futile and too foolish for sane and civilised peoples. The nations of civilisation will yet leave war behind, as civilised men have left behind the street fight and the duel. As individual citizens have found the only sure vindication of personal honour, and the only true protection of vital interests, to be in respecting the personality and the personal interests of others and in trusting for justice to the law of their land, so are the nations learning, and so the nations must learn, that the only sure vir dication of national honour and the only cert in protection of vital interests is in respecting the nationality of others, and in trusting for justice to the growing conscience of the race codified in international law and expressing itself through international arbitration.

On that, as on a sure foundation, rests the hope of the world's peace. Once men dreamed of peace through the world sovereignty of some master mind like Alexander or some ruling race like the Romans. But that dream of peace, the peace not of freemen but of weaklings and slaves, was doomed forever when Napoleon and his army staggered back through the snows of Russia under the curse of God.

But a new day has dawned, dawned for the statesmen, dawned for the nations. It is the day of national rights and national responsibilities.

s to

ces, an-

age

eo-

ur-

on-

an ak-

as

of of

th

re he

ly

ee le

<-

1-

1-

e

-

1

,

The two nations of America have seen the coming of that day, have seen it through these generations of peace, have seen it and are glad. We of to-day, standing on this historic boundary line, a boundary no longer of separation, but of union, are pledged, we and our nations with us, pledged to preach this gospel of freedom, good-will and peace. This is America's vision; this America's message; this America's obligation to all the world.

INTERNATIONALISM AND THE UNIVERSITY *

A UNIVERSITY is a place where a world of men and women come together as a corporate body to teach and to learn a world of subjects.

A modern university, like the "studium generale" of the Middle Ages, knows no limitation of race or of language or of country. Its interests are world interests. Its range sweeps not one world alone, but all worlds. As a university its citizenship is universal. Its local habitation may be in one State or in one nation, but its spirit is international and its home is in all the earth. All the great American universities, whether maintained by the State or established on private foundations, draw their life from every great world nation and send back their quickening power into all lands. In the United States and in Canada alike, many of the universities represent. in their Faculties and among their students, the bloods and the languages and the traditions of all the warring nations of Europe. When their university day is done those graduates, who afore-

* Commencement Address, Syracuse University, 1915.

169

en-We ne, on, ed nd i's

time were aliens and enemies, turn again, as streams from a fountain head, to vitalise and fructify the world.

The university is indeed, in its ideas and in its spirit, a microcosm, a little universe. You came to this university place boasting your citizenship in one State or in one Nation: if the university has done for you anything worth while you have been led into the world of universal ideas: to you has come the vision of world life. The badge of the university means that while you may hold the rights of national citizenship in your native land, your intellectual citizenship, the enfranchisement of your spirit, shall be in every nation, every fatherland to you a native country and every foreign country to you a fatherland.

It is from the watchtower of the university, and with the intellectual insight and the moral sympathy of the university mind, we of to-day and in the universities of North America, must survey the world situation. And what a sight! A world wrecked on the reefs of barbarism: order turned again into chaos: civilisation belied, its faith disproved, its hope shattered, its charity mocked in the chant of hate.

Since last Commencement day a year ago the civilisation of the centuries has collapsed. The internationalism of Europe has reverted to tribalism at its worst. The Armed Peace of the world

INTERNATIONALISM AND UNIVERSITY 171

has broken into world war. Not an ocean but has been tracked by war-craft. Not a nation but has been turned from domestic politics to foreign policy. Not a university in all the world that keeps to-day the serenity of an undivided and neutral mind. With every international boundary line on all the continents trembling as in an earthquake shock, it seems like cruel trifling to talk of Internationalism and the University.

No, not all the continents. Not every international line. The invisible boundary between the two English-speaking nations of North America, the longest dividing line on the map of all the world, has not been threatened. That ancient landmark has not been moved. It alone stands firm, guarded only by the people's will. Its record of a hundred years points the world to a thousand years of peace. The civilised internationalism of the United States and Canada bears witness to the Anglo-American unity and is the Darien peak of the university mind.

AMERICA'S NATIONALISM

The unique internationalism of the United States and Canada can be understood, and the secret of it discovered, only by a study of nationality and nationalism in the life and history of these two North American nations. Interna-

and

d in You citimihile sal ife. ile in he ry ry d. у, al y st -! • 7

tionalism depends on the quality of your nationalism: and nationalism is determined by the elements and factors in what you call your nationalities. Nationality. Nationalism. Internationalism. These three terms as applied to North American life, have a far richer meaning than eleswhere in all the world, because the facts they represent have been enriched by contributions from the treasures of life in all the great nations of the world.

In the United States the nation is that concrete unity of all the elements of race and language and national antecedent blended together under a common government, inspired by a common sentiment, and directed towards a common purpose. The American nationality is not so much a thing of birth or of blood, as it is the legal standing enjoyed by those whose allegiance is to American institutions and whose symbol is the American flag. American nationalism is that conscious sense of oneness with all whose adherence is to the American nation and whose strongest national sentiments gather about the symbol of America's national life.

What I mean is illustrated in the experiences of peoples of different races who came to America from nations in Europe and whose descendants are now citizens of the United States or of Canada. For instance, in North Carolina, and other

States both in the South and in the North, are many thousands of citizens whose forefathers came from the Highlands of Scotland, bringing with them characteristics of their nationality as pronounced as any pioneers who ever crossed the Atlantic Their clan names carried the history of the Scottish nation. In their blood and temperament was everything distinctive of the Celtic race. They spoke only the Gaelic language. For their religious faith and for their political principles they were ready to fight and if needs be to die. In the struggles of the Revolution they were divided in their allegiance, some following George Washington and the Stars and Stripes, others abiding with the old flag and joining their compatriots in Canada. On the one side they helped to make strong the foundations of the new Republic: on the other side they gave strength and steadiness to the new Dominion. To-day the descendants of those Scottish Gaels, alike in the United States and in Canada, prize their strain of Celtic blood and cherish with growing fervour their inheritance from the Scottish nationality, but they speak the English language, and, with a devotion as passionate as that of their sires to Scotland's King and law, they pledge their troth to their nation's flag and are as ready to defend their country's honour. In the United States they are not Scottish-Americans:

tiontiontionorth than they ions

onanher mlon SO ral to he at r--5ol S a S

they are Americans. In Canada they are not Scottish-Canadians: they are Canadians. In both nations they reverence the traditions of their fathers, and count their historic background in the Scottish nationality an honourable birthright, but in their own lives they blend with the elements contributed by other races, by the English, by the Irish, by the various races of Europe, to form that new-world composit in the United States the American nationalit, and the American nation, and in Canada the Canadian nationality and the Canadian nation.

And what is true of that one race in America is true also for all others who have earned the right to freedom and fellowship in North American citizenship.

NATIONALISM AND INTERNATIONALISM

It is the fact of this new democratic nationality in these two nations that explains the fact and the power of America's internationalism. The United States and Canada each has its own forms and institutions of government, but in both the authority of government is the people's will. An autocrat may endure for a night, but democracy returns in the morning. Some privileged class or favoured interest may prove to a demonstration its ability to legislate and administer for

the people better than the people would for themselves, but Woodrow Wilson put the invincible democracy of his own country and of Canada into a nutshell when he declared: "I care not how benevolent a master is going to be; I will not live under a master. It was not for that America was made."

It is this inborn and incurable passion for liberty, refusing alike mastership for oneself and servitude for another, that gives distinction to nationalism in these two nations, and makes the internationalism of North America the inspiration for all the continents. Were there on this continent a despot's throne, and were the power of the State a thing apart from the will of the people, some tyrant's vaulting ambition might some day stretch from Panama to the Pole, and North America repeat the sorrows and the slaveries of Europe. But it shall not be: it cannot be. All over this continent the fires have been kindled that shall never go out: the flags are afloat that shall never be furled: the fires of truth and the flags of liberty.

But in Canada nationalism and internationalism have a deeper meaning and a still wider significance. The people of Canada are sovereign in their own domain, mistress in their own house, but they share also in the sovereignty of that world democracy of British nations miscalled

e not both their id in ight, elelish, e, to hited heriion-

rica the eri-

ity nd he wn oth ill. oced nor

the Empire. The old names survive, the old forms endure, but the spirit is new and the life is free. There is no Imperium. There is no Imperator. Soldiers from Canada in Flanders and in France sing to-day "God Save the King," but they sing and they serve of their own free choice and by commission of their own national government, the servant, not the master, of the democracy of Canada.

The political fact of Canada's nationalism within the circle of the British Empire and the geographical fact of Canada's internationalism on the North American continent, give to the Canadian Dominion a place of serious importance and of high strategy among the nations. It is at once the half-way house of the world-empire of Britain and the vital bond of the Anglo-American unity. Think what that fact means: what it means for America: and in Europe's lurid light, what it may yet mean for all the world.

TWO NATIONS: ONE PEOPLE

Years ago, in the City of Toronto, that great historian and literary man, whose name gives lustre to this whole continent, the late Dr. Goldwin Smith, was in the habit of saying that the time had come for wiping out the international dividing line between the United States

and Canada. Other men, sometimes on one side, sometimes on the other, have said that a freer trade policy would work for political union on this continent. They who so speak think only for the moment and see only on the surface. Tariff or no tariff, reciprocity or no reciprocity, free trade or no free trade, the United States and Canada are two national units, and in their flags and forms of government, two they shall remain. But our English-speaking nations are one people: one in the thousand years of their historic background, one in their ancient passion for liberty, one in the genius of their laws, one in the wealth of their literature, one in the foundations of their faith, one in the eternal purpose of the God of nations. What God has joined together let not the petty policies of men put asunder.

Does some one ask, Why not unite these two nations and two Governments in one Parliament or Congress of the Continent? This is my answer: There are wider horizons and more splendid visions than the political unity of North America. In the defence of North American civilisation and in the mission of North America to the world, these two nations are more impressive and more impregnable under two flags than they would be under one.

This is, indeed, quite the most impressive thing on the map of the world: this international bound-

forms free. ator. rance sing d by nent, cy of

lism the lism the ance is at e of ican t it ght,

eat ves Dr. hat nates

ary between the United States and Canada, which, across this continent and for four thousand miles, unites these two peoples more truly than it divides. It is not at all an imaginary line. It is the most real and most divisive political fact on this continent. The flags are two. The sovereignties are two. The administrations are two. But the people are not so divided. They cross and re-cross. Their interests, their ideals, their purposes, and the vitalities of their lives are all interwoven. From the Rio Grande to Hudson's Bay, from Cape Breton to California, there is being created one vast international community. In fronting the supreme moral problems of liberty and justice and peace, and in facing North America's supreme obligation to the world, the United States and Canada are united together, by every league of their common boundary, in one indissoluble bundle of their international life, the pledge and the foretaste of that civilised internationalism in which North America is yet to lead the world.

THE ANGLO-AMERICAN UNITY

This internationalism of North America even now is something more than North American alone. It involves the spiritual unity of all the nations and peoples of the English speech. This

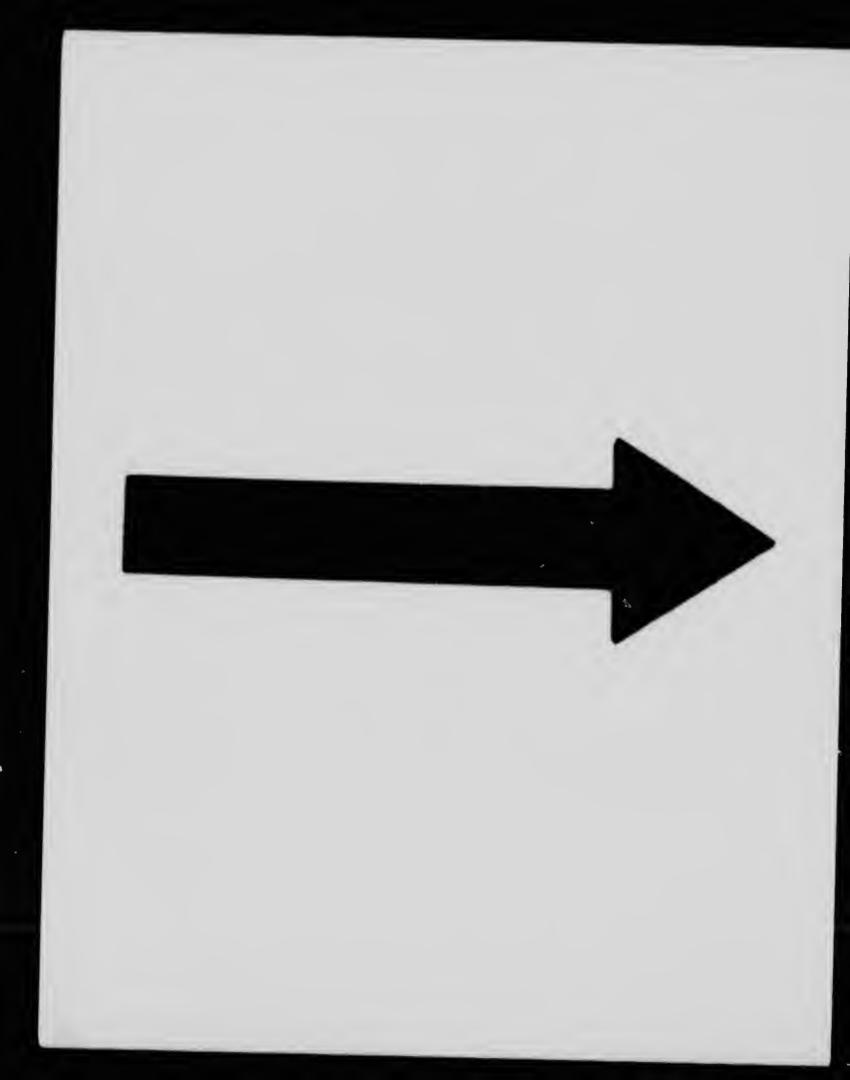
is indeed the international distinction and the high purpose of Canada on this continent: the unity in spirit and purpose of this American Republic in the freedom of its own democracy with the democratic nations that make up the worldempire of Britain. It is the high ambition of Canadians, as being themselves at once citizens of North America and citizens of the British Empire, to hold both together in one invincible unity of the international mind, not for any proud Anglo-Saxon domination, not for any world dominion of form or force, but for the larger liberty of all peoples and for the larger unity of all nations in the peaceful democracy of the world.

There are still those, under both flags, who regret and deplore the division which separated the American colonies from the parent stock of Britain. They dream of what might now be if Britain and America were one. They think not of conquest; for neither nation desires the forceful possession of the territory of any other. Nor even of defence: though for the moment the horizons are heavy with grief and sometimes black with fear. They think rather of the Anglo-American idea, and of how it might be pushed over all the earth.

But that dream of political unity passed more than a century ago. It will not come back. It

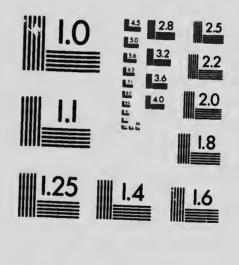
ada. houruly lary olitiwo. ions 'ey als, are udere ity. ibth. he by ne he aıd

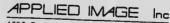
n e s



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





1653 Eost Main Street Rochester, New York 14609 USA (716) 482 - 0300 - Phone (716) 288 - 5989 - Fax

need not come back. Another vision gilds the horizon of this new century. It is the vision of national integrities within a free international unity. Beyond the storm-cloud of Europe Premier Asquith sees emerge "a real European partnership" in which a place shall be kept for all the little kingdoms, room for each of the unified nationalities, where there shall be equal rights for all, and a common security enforced by the common will.

In the English-speaking world there has already come to pass what in Europe's wild distraction is scarcely even fitfully dreamed. It is a real Anglo-American unity. It is the nationalism of all the nations of the Empire, and the nationalism of all the sovereign States of the Republic, coming together almost unconsciously in a spiritual affinity. It is not an uncertain balancing of the powers that make for war. It is not an alliance based on brute force. There is in it a touch of life: a oneness of ideals: a sympathy of the things of the mind.

This is the new world vision of the Englishspeaking peoples. Canada cherishes it. The American Republic is not disobedient to it. In Britain the wearied watchers on the hilltops greet it as those who long have watched for the morning. Under the Southern Cross the young nations of Australia and New Zealand rise up in

eager salute. South Africa, too, latest born of the British breed, and justified in her democracy by the heroism of her children, sees in it the fulfilment of a great hope. And out of the Far East, the mighty Empire of India, ancient before the Anglo-Saxon was born, looms mysterious and majestic as if to find a standing place. It is the world-dream of internationalism. And the two nations of North America rise up to make that dream come true.

THE FUNCTION OF THE UNIVERSITY

In this world-wide movement of internationalism what is the function of the university? If the maxim holds, which was asserted at the beginning, that a university is a place where a world of men and women come together as a corporate body to teach and to learn a world of subjects, then it follows, by intellectual necessity, that the university stands in the very forefront of inter-The university is the home of the nationalism. world mind. Education breeds the world idea: breeds it, nurtures it, widens its horizon, liberates it into the free atmosphere of world ideas. Scholarship is debtor to every nation, to every race and to every age. Science is the cumulative resultant of the world's experiment and achievement. Literature is the expression of world ideas. The

s the on of ional Prepartll the d nais for com-

as al-I dis-It is ationid the e Resly in alancnot an n it a thy of

glish-The t. In greet mornng naup in

university itself is indeed the watchtower of the international mind.

If a university is indeed a world of ideas, the university point of view must take a world sweep. University ideas must smash the crusted bigotries of local prejudice, of national arrogance, and of racial pride. The idea of the solidarity of the race and of its unity in biological fundamentals; the idea of the interdependence of all peoples in their economic, financial and political interests, as illustrated in the history of civilisation; the idea of one world-neighbourhood into which are being incessantly crowded all races and nations; the emergence of a common law for that world neighbourhood as imperative as any law known in municipal or national life; the idea of inexorable sanctions of that world law which make violations, even a seemingly local violation, like the feud between Austria and Servia, an offence of world consequence, entailing catastrophe for all the world-those world ideas, which are the coin current in any university and in any circle of educated people, make it forever impossible for a poised university mind to take any but a world point of view.

The university is the chief guardian of the soul of the nation. The man in the street may suppose that mere things constitute the nation: extent of territory, resources of material wealth, a large

population, with all the signs of outward prosperity and physical greatness. But the man in the university knows that not by these things can the soul of the nation live.

The university man has read history to no good purpose if he has not learned that the great nations have rarely been the big nations, the nations of vast territory, of exhaustless wealth or of resistless power. From the days of little Judea to the days of little Belgium the little peoples have been the Suffering Servant of Jehovah. The little nations have saved the ideals of civilisation.

"You've lost everything," mocked the Accuser. "No, not everything," came back the answer. "Not everything. Not my Soul."

And the Soul of Belgium, saved so as by fire, shall yet by its example redeem, not Europe alone, but crucified humanity, from the decay of honour and justice and truth. It is not by the sword of war alone, it is for us much more by the lust of the full dinner-pail and the big dividend, that the soul of the nation is threatened. "Jeshurun waxed fat and he kicked." The universities of to-day and of to-morrow, in the United States and in Canada, must rise to the high and stern discipline of the mind and heart and spirit if our young nations are not to lose the passion for righteousness, the love of truth and the consecra-

f the

, the eep. tries d of the als; s in ests, the are ms; orld n in ille olathe of all Din of or :ld ul se of

ze

tion to service which alone can save a nation's soul.

Fronting the unimaginable tragedy of Europe's civilisation, the collapse and condemnation of its university culture, there is not in all America today, or there ought not to be, one university that has not been filled with fear for itself lest it, too, betray its nation's soul. The question raised today goes far back of the academic contentions of literary criticism, or the disputes of the philosophic cults, or the experiments of the scientific laboratory. It is back to the fundaments, not of Christianity alone, but of morality as well. Is there a difference between right and wrong? Is there an immovable obligation to do the right and to shun the wrong? Is this a moral world in which the Nature of Things is on the side of the right, and inexorable retribution tracks the heels of wrong? Do the moral distinctions, the moral obligations and the moral retributions obtain for the State as absolutely and as inevitably as for the individual? Is Law a reality for the strong or only a makeshift for the weak, and is Force the ultimate arbiter of justice? Is greatness for the citizer, or for the nation the embodiment of the Roman's Will-to-Power or of the Nazarene's Will-to-Serve? Who is to be chosen, Barabbas or Jesus? Who is to be crowned, the Cæsar or the Christ?

These are the profounder questions which the university must face, and face with the resoluteness of a moral crisis, if it would save either its own sense of ethical distinctions or the imperilled soul of the nation. The denial of the fundamental affirmations of morality as they affect the State, through teachers like Treitschke and his percursors and imitators in the great universities and schools of Germany, perverted the German mind through two generations, until the nation's inherited sense of moral values was at length completely destroyed, its moral perspective reversed, and all the ideals and chivalries and generosities of its civilisation crumbled back into the hell of its hate.

And the moral world is one. The law of moral degeneration is no respecter of nations. The perversion of the university mind perverts not German thinking alone, and not the Teuton race only, but the British and the American as well. And the law of the harvest holds: wheat yields wheat and tares tares. And the increase is thirty, or sixty or an hundred fold. What the universities teach to-day the schools will teach to-morrow, and on the third day the harvest of the nation must be reaped: wheat from wheat and tares from tares.

And the harvest of one nation's sowing will be reaped not by that nation alone. The winds

ion's

pe's f its tothat too, l tos of ilotific t of Is Is and in the els ral for for ng rce for of e's as or

from all the seas carry the seed of national truth and of national error to the ends of all the earth. No student can think only for himself. No university can go right or can go wrong alone. An idea, vitalising a personality, and caught up on the winged winds of the university mind, defies vour State limitations or your nation's bounds: its home is the boundless air of the world life. Think, men and women of the university, only think, think with your souls aflame; speak, only speak, speak as with tongues of fire; and the world is yours, every man's fatherland to you a native country, and every man's native country to you a fatherland. Think, speak, serve, and do all by the dynamic of the international mind, and your life and your university will count for the common weal, and bring nearer the day of the World's Commonwealth.

L EADERSHIP and the World Crisis! The theme is yours—yours and your committee's. It suggests concern on your part and on the part of the Presbyterian Church in the United States—this great Church that in wealth and numbers leads all the Reformed Churches in Christendom—concern for Christianity itself, and for civilisation, and for the opportunities and obligations of this American Republic in this hour of crisis in the world's history.

You have invited to speak on this significant theme at this critical hour a Canadian, the editor of a Canadian daily newspaper, whose first concern is for the public opinion and public life of Canada at a time when the Canadian people are involved, with all their wealth and all their service and all their sons, in the most stupendous and most staggering conflict of civilisation in all the centuries, waged on the battle-fronts of all the world.

This invitation in itself suggests the truth too *An Address at the Presbyterian General Assembly, Roches-

187

ter, N. Y., 1915.

truth arth. uni-An p on lefies inds: life. only only l the ou a ry to lo all and r the f the

often ignored, that in the real life of North American democracy the pulpit and the press have much in common; that each is a throne of power, and may become an instrument of peril in the life of the people; that each has a share in the trade and commerce of world ideas, and that in the day when American democracy comes to judgment the pulpit and the press will both be held to high account.

And your invitation still further suggests, or it takes for granted, that, separated though our two nations are by the longest international boundary in all the world, and different the parts our two nations play in the great world tragedy of the ages, yet, standing aghast and solemnised in the dread presence of the world crisis, these two American nations of the English speech and of the Christian faith are one people; one in the tradition and background of their freedom; one in the supreme problem of their Governments; one in their responsibility for civilisation in this western hemisphere; one in their consecration to the justice and liberty and peace of all the world.

THE WORLD CRISIS

The story needs no telling: in all the languages of men it tells itself. The picture needs no painting: on the blackened sky it is etched in the flashes

of death. All the great nations of Europe, with twenty-two millions of their choicest sons, are lined up in war's most ghastly array. They are not all equally guilty, but in the spirit of their diplomacy and in the arrogance of their ambition no one of them is wholly in. Went. Their peoples profess to worship in the sa actuaries of the God of Love, but most of their weapons were shaped in the laboratories of Hate, and some of their anthems belong to the temples of Odin and Thor. At the heart of the crisis is the wonder and the fear if, at the end of the day, Europe's boasted civilisations, butchered in the name of culture, may not collapse irrevocably into the ooze and chaos of barbarism whence they sprang. And not Europe alone, but all the continents. Not the belligerents alone, but all the nations. There are non-combatants, but they too are victims. There are still a few neutrals, but their neutrality is in name and in form, and not in the judgments of the mind or in the sentiments of the heart. All the world is indeed a war zone. No sea is safe. No shore is secure. No flag is sacred. Law is declared a makeshift for weaklings. Bruteforce is glorified as the only reality. International agreements are torn up as scraps of paper. The sanctioned conventions of civilisation are made conveniences for pirates and brigands. Under our own eyes the stays have been cut and the bolts

forth bress ne of ril in n the that es to h be

s, or our ional parts dy of ed in e two nd of n the ; one ents; n this on to yorld.

ages aintashes

have been drawn that hold world society together. The emerging neighbourhood of the nations has been crowded back into the dank and deathful jungle. Christianity itself has been mocked at by the dominant voice in the land of Luther: the Sermon on the Mount has been parodied in terms of the philosophy of hate: and the foundations of the Kingdom of God are being dug away by the uniformed lords of Hell.

To call this thing, in the midst of which we stand, "the world crisis," is to play with words that in this presence have lost their meaning. World crisis, forsooth! It is rather a world cataclysm.

AND WHY THE CRISIS?

Is this thing an accident? Is it an effect that had no cause to match? No, a thousand times no! It is the inevitable consequent of a very definite and historical antecedent. It is the lawful international harvest of the lawless seed planted in the minds and hearts of the nations. It is the ill-favoured but natural progeny of high-praised but pagan parentage. Like father, like son; like seed, like harvest. Be not deceived: God is not mocked; whatsoever the nations sow, that shall they also reap.

An American Consul, who has worthily represented this Republic in many lands, a man of

serious life and reverent mind, said to me not long ago that the question which haunted him like a spectre of unbelief was this: How can there be a God, all-powerful, all-wise and allloving, and this thing happen? My answer was another question: How could there be such a God and this thing not happen? If there is a moral order in the universe, if there is an essential difference between right and wrong, if nations as well as men have a consciousness of moral distinctions among their responsible actions, if national retribution, slow-footed but sure, follows in the track of national crime, and if nations in the great family of mankind are bound together so that if one member sins all the members suffer with it-that is to say, if there is a God of nations whose decrees are immutable and whose warnings are not mocked, then a harvest of bitterness and slaughter must be reaped from forty years' sowing of international envy and hate and preparation for war.

The real conflict is not between brute force and brute force. It is between mind and mind, between principles and principles, between motives and motives, between ideas and ideas. If there is nothing great on earth but man, and nothing great in man but mind, then the reality of the world's conflict is not the horrid thing on the battle-fronts of Flanders or Poland or the

her. her. has hful i at the rms s of the

we ords ing. ata-

hat no! nite in-1 in the sed like not hall

oreof

Dardanelles, but the spectral clash in the mind of the nations; and the real weapons of our warfare are not submarines and long-range guns, but ideas and purposes and spiritual forces. Paul knew that the seen things are not the real things; that the visible enemies are not the real enemies: that the struggle, hand to hand, gun to gun, battalion to battalion, army to army, is not the real struggle; our wrestling is not against flesh and blood, but against the principalities, against the powers, against the world-rulers of this darkness, against the spiritual hosts of wickedness. And the real weapons of our warfare are not carnal but spiritual. The physical is only the seeming and the outward semblance; the spiritual alone is the real. Back of all this hideousness and horror at the battle-front is that unseen clashing of the hosts of the mind.

Because it was a conflict of ideas before it became a conflict of armed forces, responsibility for the crisis lies far back of August, 1914. Machiavelli shaped its ethics. Napoleon had a say in its philosophy. Bismarck determined its statecraft. And in all our nations, in America as well as in Europe, among the diplomats of democracy as well as in the dynasts of despotism, the ideas were current through the century, the false ideas of national greatness, the brute-force ideas of national power, the perverted ideas of national

honour. In some countries these ideas were kept in check, in others they became all-powerful, but in all they played their baneful part, and all are now involved in the issue.

And because the currency of ideas is not regulated by any customs tariff the evil mind has crossed the boundaries and the seas. The ideas of militarism have assailed civilianism in every country. The national prophets of the Will-to-Power have been heard in every land, answering back the Christian prophets of the Will-to-Serve. The ideas are too big, too persistent, and the world is too small, for this thing to be done in a corner. When the crash came it ruptured to the foundations the ideas that seemed to stand as the sure bulwarks of civilisation. It made a chasm deep and wide between things as they were and things as henceforth they must be.

THE BREACH WITH THE PAST

The man who does not grasp the world significance of this revolution in ideas, this cataclysm, this breach the world has made with its own past, cannot begin to understand the problems of the future. In the three great institutions of civilisation, in Society, in the State, and in the Church, there has come a revolution of ideas. Old things are passed away: old formulas are

nind varbut Paul ngs; nies; batreal and the less, And rnal ning lone horg of t be-

y for hiay in tatewell nocthe talse deas onal

meaningless, old classifications are broken, old shibboleths have lost their power. There is needed a fresh start and a new lead.

Society needs a new socialism. Already the old social ranking is transposed. The capitalist of last year with a thousand hands subservient at his word lines up to-day as a private in the ranks, with No. 862 on his pay-roll as his officer in command. If Society is to recover there must come a socialism in which individual selfishness and class antagonisms and the fierce competitions of wild beasts in the jungle shall not prevail; a socialism in which the Haves shall not ride on the backs of the Have-nots; a socialism of socialized society in which there is neither arrogant mastership nor envious servitude, in which no man eats bread by the sweat of some other man's brow, and in which in justice and in love there is distributed to each according to his need and required from each according to his power; a socialism that makes the strength of the strong the stay of the weak, and the wisdom of the wise the guide of the foolish; a socialism in whose realised social order men and women and little children live together and work together as neighbours in a world-neighbourhood, as brothers in a reconstructed and regenerated brotherhood of man.

The State needs a new politic. Old political theories, as illustrated in prevailing political in-

stitutions, must be reconceived. The discredited Prussian idea of the State as a thing of Divine Right, above conscience, free from law, and independent of the people, is less dangerous to the world than is the everyday practice under free government where Democracy is shouted from the housetops at election time, but denied in the offices of administration and in the bossism of parties all the year round. It is not enough that the political theory of Democracy should be proved sound: power for the people must mean something more than the right to vote. It is not enough for the integrity of the State in North America that south of the Great Lakes are heard historic quotations from the Fathers of American Independence, and north of the line great words from the Fathers of Canadian Confederation, if under both flags the maxim of the Scottish brigand Rob Roy is tolerated:

"That they should take who have the power, And they should keep who can,"

and if the sacred words at Gettysburg are in political experience changed to mean "government of the people by the rascals for the rich." Government must work out to mean something worthier than mis-government by proxy, or Democracy is only a more vulgar form of Des-

d is 1e st nt he er ist SS ns ; a he ed eran ow, lisresothe the ised ren s in conn. tical in-

potism. Party government itself must be reconceived. It must be made everlastingly plain that the whole duty of all political parties is to the People, and not at all to the grafters, the officeseekers, and the party heelers. "His Majesty's Loyal Opposition" has a duty second in responsibility, and in dignity not even second, to the duty resting upon "His Majesty's Government": the duty of criticism and co-operation, that the rights of the people may be secure, their laws just, and their lives free. And the State itself must be lifted in its thinking to take its rightful place of citizenship and service in the newborn democracy of the internationalized world. The old politic of national exclusion is outgrown. In political ideas there must come a new lead.

And the Church needs a new ecclesiasticism. The old ecclesiastical order is out of joint. Denominationalism has run to seed. The mint and the anise and the cumin, Europe being witness, have taken the place of the weightier matters of the law, and a pagan philosophy, an unspiritual ethic and a sociology that knows no Christ have drugged the nerve of the Gospel. The Church must reconceive itself, not as the echo of State policies, but as the embodiment and spokesman of Christianity. It must up again to the hilltops, to Calvary and to Olivet, and renew its vision of the world. The Church was not meant to be the cult

n-

at

1e

e-'s

n-

ıe

· :

ıe

7S

lf

1

n

e

n

1.

-

đ

5, f

ll e

h

e

f

D

e

t

of an outworn creed, but the fountain of world ideas; not the conservator of things as they were, but the irrepressible campaigner for things as they ought to be; not the dealer in dull narcotics that numb the pains of new thinking and soothe the nation with Peace, peace, when there is no peace, but the resistless dynamic of a new life that will smash through the Dardanelles of dead dogma and stir the wilderness of arid formalism into the glad fragrance of a new heaven and a new earth.

Because of the world's breach with its own past, and because of the urgent needs in Society, in the State and in the Church, the call of humanity is direct and piercing for another chance and a new leadership. That call is loudest and most compelling in North America. And that leadership must be inspired by the Church of Jesus Christ.

WHY NORTH AMERICA'S LEADERSHIP.

The call for leadership comes to North America, because, among the leader-nations of the world, this Republic alone even calls itself neutral. The United States is not undisturbed, but your ears have not been filled with the noise of actual battle, your heart has not been held in the hard grip of actual war, and the best of your sons

have not gone out to die by the tens of thousands for your nation's life.

Neutrality has its advantages, and isolation from the conflict has its immunities. But no theory of neutrality, it never so just, and no experience of national isolation, be it never so remunerative, can secure for the United States of America immunity from the pains and penalties of Europe's anguish, or can make the struggle of other nations only a harvest time for American manufacturers of munitions of war. When humanity goes up to its Golgotha, it means the blood-sweat of Gethsemane for every nation.

The United States owes too much to Europeto Britain, to France, to Germany, to all the warring nations, and to the imperilled causes of freedom and justice and peace-the United States owes too much to civilisation to be neutral in its ideas when the whole fabric of civilised thinking is tottering into ruin. "Noblesse oblige" makes it impossible for this Republic to be uncommitted in its services and sacrifices when humanity, robbed to-day of the blood of a whole generation of its coming patriots and heroes, calls aloud for to-morrow's leaders. Humanity will need another Washington, and another Jefferson, another Franklin and another Hamilton to make good a new Declaration of Independence for all the world; and many another Lincoln to

S

n

0

0

0

)f

2S

le

i-

n

le

re-

es ts

ıg

es

t-

n-

n-

ls ill

r-

to

ce

to

emancipate the minds of the nations from the thraldom of hate, and to make possible a United States, not of Europe alone, but of the world, so that government of the people by the people and for the people may not perish from the earth. And in its distress humanity has the right to turn to this American democracy, this "the heir of all the ages"; has the right to make appeal to you and your Churches, to your homes and your schools, to your universities and your seminaries; the commanding right to send out its Macedonian cry for leaders from America to take the places of the millions who are falling in Europe's war. And what is the answer? Does North America to-day breed the leaders for the world of tomorrow?

THE LEADERSHIP OF JESUS

In the clamour and confusion of this worldcrisis one call strikes with the note of hope. That call is "Back to Christ." When the great nations of Europe, the nations that are called Christian, broke into this most anti-Christian war in August last, the cry went up: "Christianity has failed." The tone of that cry sometimes was of exultation, sometimes of despair, sometimes of sad surprise. Now that a year has well nigh gone, and month by month the war circle widens

and the war tragedy darkens, leaving only here and there a little people not swept into the vortex or skirting the edge, the cry of August has become an earnest question: "Has Christianity failed?" And as the clouds hang heavier, as the sorrow comes nearer still, as one by one all other hopes vanish and all other schemes break down, the heart of humanity rises to a higher key and utters an urgent note of hope: "Back to Christ."

Christianity has not failed. In the realm of international life Christianity has in reality never yet been honestly tried. As between Britain and America the Christian temper has never for long been wholly absent. Through the hundred years of Anglo-American peace the qualities of Christian feeling grew into our diplomacy. But this has been the result of the personal equation in Christian character among the individuals dealing with international affairs-the British Sovereigns and the American Presidents, the succession of Ambassadors in London and in Washington, the high quality of statesmanship on one side and on the other-rather than the result of definite Christian principles and purposes deliberately inwrought in international policy and impelling to international action. Our nations as nations are only beginning to think internationally. Even in our Anglo-American civilisation there will not be any real international Christianity un-

re

ex

e-

ty

he

er

n,

nd

, ,,

of

er

ıd

ıg

rs

S-

is

in

1-

v-

S-

g-

le

6-

ly

e**1-**

a-

y. re

n-

til into our international thought and feeling and life there comes a more definite sense of international Christian brotherhood, a brotherhood higher and deeper than any brotherhood of blood. That Christian brotherhood of the nations means not only personal Christian faith and fidelity in individual citizens, but it means also in the national life and consciousness a national allegiance and devotion to the international Christ.

Humanity's surprising discovery in the blackness and grief of this international war will be the person and leadership of the International Christ.

The Man of Nazareth was the world's first internationalist, the product of no narrow racialism. He was the Son of Man. Up to Calvary He went, the Saviour of the world. From Olivet He commissioned His apostles to all nations with the herald proclamation of the Kingdom of God. The premier spokesman for His world program saw Christ cross all chasms of race, of social conditions and of sex: the platform of Christianity bridges the abyss between Jew and Gentile, between male and female, between bond and free. The leaders of the Protestant Reformation caught a glimmer of the larger truth when they met the pretensions of the Papacy with the establishment of a National Church. And Scotland, little Scotland, through all the dark years of Se-

cession and Covenant, sealed for the world with the blood of her martyrs the oath of her testimony to the Headship of Christ over the nations of the world. And when, in this twentieth century, the Church catches the radiant vision on the international horizon line, there, in all His Messianic glory and with all His kingly power, the Church will see, and will make the nations see, the Christ stand. The International Christ!

CANADA : ITS TETHER AND ITS TOLL *

W HY should Canada be involved in this war of Europe? By what tether are our sympathies and our sons drawn to the battle-fronts of France and of Flanders? What toll must be paid by this peaceful, young democracy of the new world before the despotic frightfulness of the old world is done?

Questions such as these were suggested to me ten days ago by two addresses at the Annual Commencement of Western Reserve University in Cleveland, Ohio. Both speakers were Americans of national eminence. One was David Starr Jordan, the Chancellor of Leland Stanford University. The other was John G. White, a Cleveland lawyer of distinction as a jurist. Their words were addressed specially to a great body of university alumni. The atmosphere of their thinking and the point of their argument was the great war in Europe, and the tests and responsibilities it presented to the two English-speaking nations of America.

* An Address at Priceville, Ontario, 1915.

203

with testitions cenn on His ower, tions urist!

Dr. Jordan, speaking as an expert in biology and a student of the Social Problem of the nations, condemned war, both just and unjust war, because of the toll it takes and the trail it leaves. The toll of war is not in money alone, or in territory, or in social happiness, but in the best of the human breed, in the choicest of the nation's sons, in the "men of the finer strain" through whom nature would preserve and reproduce the rare spark of genius that gives the world its poets, its artists, its philosophers, its statesmen, its men who are the measure and the glory of the race. He argued that in war the fittest do not survive, that the bravest and best are first to enlist and first to fall, and that this "reversed selection" in the biology of war means for the nation the survival of the unfit. Its end is national decay.

As a veteran of the Civil War and as spokesman for his university class of 1865, Mr. White seemed to justify the wars of history that called men to heroic death for their country's sake, and that urged them to self-sacrifice without concern for "the finer strain." He rang the changes on Thermopylæ and Marathon, on Waterloo and Lucknow, on Quebec and Valley Forge, on the Wilderness and Gettysburg, on the Marne and Ypres. He made appeal to "the glory that was Greece" and to the greatness that is Belgium.

It is with these thoughts in mind—the thoughts

CANADA: ITS TETHER AND ITS TOLL 205

of the patriot who is also a man of science and a student of history, and the thoughts of the other patriot whose blood stirs at the bugle ca." and thrills again at the story of the battle charge—it is with these thoughts and feelings and restless questions that bear on our Canadian situation to-day, I come to share in your patriotic demonstration, and to do honour to the young men of this district who have joined the colours and are on their way to the front.

The questions of Canada's tether and its toll are real questions. They are our questions. They will not down. They cannot be dismissed with a wave of the hand. They are worlds away from the shallow clamour of political partisanship. They deal with the content and quality of Canada's nationalism. They involve the eternal laws by which the future of - nation grows out of its past. They ask what " + Canada is to of nations of which in days to come Canada must count for one, and which, after the war, must live together or die together within the four corners of the world-neighbourhood. These are questions which Canadians must face with open eyes and steady hearts:

Why should Canada be involved in this war of Europe?

By what tether are our sympathies and our

logy nawar. ves. terf the ons, hom rare , its men ace. ive. and ' in sur-

keshite lled and ern on and the and the and vas

hts

sons drawn to the battle-fronts of Flanders and of France?

What toll must Canada pay before this frightfulness of Europe is done?

WHY CANADA WAS MADE

It was not for war that Canada was made. Forty-eight years ago this very week this new nation began its national history. Dominion Day commemorates the birth of the Canadian Dominion. Our forefathers, the pioneers of those vast Canadian wildernesses, blazed trails west and north from the sea. They came from Britain, from mid-Europe and from the older American Colonies to make homes for themselves and their families and to establish a homeland for their children's children. But it was not for war they came.

I am not unmindful of the distinction which marked the early settlement of this very community and the towns and townships in these counties roundabout. The pioneers whose memories you cherish, whose names many of you bear, and whose Gaelic mother-tongue many of you still speak, came to Canada from the Highlands and islands of Scotland. Your family names, scattered wide over Grey and Bruce and Huron and Middlesex and Perth and Oxford, are the his-

CANADA: ITS TETHER AND ITS TOLL 207

toric clan names of Scotland. Your family records, like my own, go back to the dark days when the glens and the moors were drained of their bravest men to fill up the ranks of the kilted regiments that fought for Britain's glory from Culloden to Cathay: and to the still darker days when what of blood and brawn left in the glens by the recruiting sergeant was swept off the lands for which their fathers died to make room for the landlord's sheep and for the Duke's pheasants and big-horned stag. If our ancestral blood answers to the pibroch of war, it answers also to the two centuries of injustice which made our forefathers exiles from the lands that ought to have been theirs, and begot in us the deep conviction that landlordism has been as cruel and as devastating to Britain as Prussian militarism has been to Germany.

In those days of the sailing vessels on the sea and long before the day of railways on the land, through the last half of the seventeenth century and on through the eighteenth, those hardy Highlanders by the thousand came in shiploads from the ports of the Clyde and the Argyllshire coast, yearning westward across the trackless ocean for a new land where they might make a fresh start and create a free life in a new civilisation. The trails of those migrations run westward across Canada from Cape Breton, from Prince Edward

and sht-

ade. new Day ninvast and ain, can neir neir hey

ich omese noar, vou ids es, ron is-

Island, from Nova Scotia, from New Brunswick, up the St. Lawrence, up the Ottawa, along the Great Lakes, and then north and west through the primeval forests where now smiles this great Province of Ontario.

What heroes those pioneers must have been! What strength in their men! What courage in their women! What proud ambition! What heroic endurance! What hope that conquered the invincible! What faith that removed the impossible mountains! With hearts that never fainted, with wills that never were daunted, with a love that never failed, those men and women of the early days were the real discoverers of Canada, the true makers of the nation, and when the jewels are made up their lives will not be lost.

CANADA NOT FOR WAR

But it was not for war the adventurous pioneers came to Canada. It was not for war they cleared the forests and drained the swamps. It was not for war they changed the jungle into a neighbourhood. It was not for war their women brought forth children in all the sorrows of pioneer life. It was not as food for the cannon of war they trained their sons in the arts and industries of peace. Many of us have in our veins no other blood than the wild and fiery blood of the

CANADA: ITS TETHER AND ITS TOLL 209

fighting clans of Scotland, blood that has not been cooled or tamed by the half-dozen generations that separate us from the dark glens and the heathery hills. But it was not to make ready for another "killing time" men of the Scottish Covenant crossed the seas and sired a new generation on the virgin soil of Canada. The tartan plaid was no cover for a coward heart, but men of the tartan learned that serving men is nobler work than killing men, and that peace means courage gretter than war. Here in Canada the broadswords were sheathed. The clan feuds were forgotten. The war of races was outgrown. The not-blooded Celt came to trust the Sassenach whom once he hated. When Canada became a self-governing Dominion the hope was cherished that on this half-continent a new nation should grow to greatness and world-service with no battlefield on its map, no war page in its history, and with its finest strain and its fittest sons p. cserved from the wanton waste of war to beget a finer and a fitter race. That was indeed a noble ambition, and nobly Canada might have achieved it.

And Canada led the way. It was a great adventure, that peaceful break for nationhood made by the Fathers of the Canadian Confederation a half-century ago. The explorers of that day who went out looking for a nation in a wilderness were men of genius, of courage, of vision,

vick, the the the reat

een! e in /hat the posted, ove the ida, ew-

ioiey It a ioof isno he

of faith: Mackenzie and Papineau, Baldwin and Lafontaine, George Brown and John A. Macdonald, Joseph Howe and Charles Tupper. Not with fire and sword, but with the power of a great idea, they came, they saw, they conquered. An apron-strings colony became a self-governing nation. And not Canada alone, but Australia as well, and New Zealand, and then across the veldt of South Africa, each a free nation, the shackles of colonialism all struck off. The tether of love and of liberty proved stronger than all the mandates of fear and all the compulsions of force. When the colonies became free nations autocratic Imperialism in Britain was cast off like a thing disproved, and the old Empire, with its roots among the shattered Empires of the past, became a new Commonwealth, with its fruits in the world-democracy of the future. That transformation from world-Empire to world-Commonwealth is the greatest achievement of modern British history, and is the vital outgrowth of the new idea which started Canada in the way of nationhood without war and without separation eight and forty years ago.

For Canada had a great start. Never in all history did any young nation set out with so many good stars in its horoscope. French and British, at strife in Europe, joined hands on the St. Lawrence. The finest strains of the best races of the

CANADA: ITS TETHER AND ITS TOLL 211

old world went into Canadian veins. The experiences of the American colonies, the earlier experiments of the Republic in State sovereignty and in Federal unity, their failures and their successes, all were plain as warnings and as examples for the colonies of Canada.

Canada's start came as a new day was dawning in Britain. The arrogance of British autocracy in the half-Junker days of George III. was left behind in the larger democratic days of Queen Victoria. Canada came to nationhood after aristocratic rule had given way to responsible government, and the Liberal ideas of Chatham and Burke had triumphed over the reactionary notions of Lord North and the King. There was no revolution in Canada, and in Britain nothing worse than doubts and fears, forty-eight years ago when Dominion Day was given a place in the Canadian calendar. For the first time in the world's history a colony grew into a nation without the bitterness of revolution and without the loss of that heritage of history which gives richness and dignity to the life of the nation.

THE COMING OF WAR

But war has come our way. It was not our war. At first it was not even Britain's war. Canada was the enemy of no one of the nations

and lac-Not reat An naas eldt kles love lanrce. atic ing oots ame the forlonern the nation

all any ish, awthe

of Europe. The people of Germany, the people of Austria, even the people of Turkey, if they knew us at all, knew us only as friends. The oppressed and persecuted of their lands came to our shores and were made welcome. Escaping from bondage there they found liberty here. An aristocrat among the peoples the Anglo-Saxon always may have been, but in Canada he gave a second chance, an equal chance, to the crowded-out Teuton and Slav and Turk, crowded out of their ancestral homes in Europe. We wished them well, and we wished no harm to their homelands, but only per te and the larger freedom which we ourselves enjoyed.

Even now, though they are all our alien enemies, it is with something of a sense of tragedy we think of the mess Europe has made of its life. It is an unspeakable tragedy that the Teutons of Germany, who are of the same race-family as the Anglo-Saxons of England, the world's leaders in political freedom, should be the political pawns of an arrogant half-Slavic Prussian bureaucracy, the bewildered victims of a false philosophy, the intellectual slaves of a brute-force notion of national greatness, led captive by a dynasty gone mad in its lust for world domination. To Englishmen what is now a hideous tragedy was at first a gruesome farce. They could not believe that their Teuton half-brothers had sur-

6

CANADA: ITS TETHER AND ITS TOLL 218

rendered to the Divine Right mania of the House of Hohenzollern and had in very truth started out to impose their culture on the world. That is indeed the mocking tragedy of modern life.

But when the war came in August last, so far as Britain was concerned, there was nothing for it but war. Had Britain done other than she did, had she allowed the brutal and infamous invasion of Belgium, had she stood idly by while the giant murderer of innocence worked his fiendish way in Europe, British honour would have been betrayed, the trust of the over-seas Dominions would have been put to shame, and had the Prussian triumphed, Britain's own day of sorrow would have followed speedily, when there would have been none to pity and few to help.

That tether holds when self-interest gives way, when prudence yields, and even when the pledges of honour are but a scrap of paper. All the ties of common language and common blood and common history were involved in the relation of the American colonies to the British Crown when Junker autocracy was on the throne. But those ties did not hold. The King and his Government, in defiance of the appeals of the great commoners and leaders of the people, did violence to the deep sense of justice and freedom inherited by the colonies from the mother country, and the threefold cord of language, blood and history

eof new sed pres ndcrat nay nce, and tral we nly ves needy ife. of as adcal builrce iyon. dy lot 11-

snapped like a rope of straw. But to-day, a century and a half after the alienation that led to revolution, and after the seeds of strife and misunderstanding have grown to their full harvest of suspicion and fear, the great heart of the American Republic beats again in unison with the heart of Britain. The sympathy of the United States, neutral though its Government may be, is with the Allies. The typical American, north or south, east or west, again and again during recent months, and despite all that war would mean, has been like a blood-hound straining at the leash and eager for the fray.

And why? Why do you hear British war melodies in American theatres? Why, in holiday time around the camp-fire, in the Maine woods, by the Jersey shore or among the Virginia hills where every man is an American, perhaps boasting Revolutionary blood, may you hear night after night "My Country, 'Tis of Thee" and "God Save the King"? No, it is not blood: English blood in American veins is thin and greatly mixed. It is not business: during the past decade the American people developed almost more community of interest in science and industry with the people of Germany than with the people of Britain. It is not even the English language, although a common speech is a prime channel of exchange for common ideas.

CANADA: ITS TETHER AND ITS TOLL 215

The reason goes deeper. The editor of one of the foremost American newspapers told me why some months ago. "Every drop of my blood," he said, "is Teuton, but all the passion of my heart and all the effort of my life is with Britain, because I see all our American institutions of freedom and self-government assailed by Germany and defended by Britain." An American college professor of German name and birth and education said to me only the other day: "If I knew of any process by which all that is German in my blood could be extracted from my veins right gladly would I use that process, because of Germany's treason to freedom and justice and humanity during the past twelve months." But there is no such process. Nor is any needed. Blood heredities may persist, but it is the mind, not the blood, that makes the man.

Freedom is the strongest tether of life. It is the steadiest impulse of the heart. It is the surest social bond. Freedom and justice and truth! By that tether the free Dominions are held loyal to Britain. By that magnet the men of Canada are drawn to the deadly war trenches of Europe. That impulse makes us one with the Belgians and the French, with the restless people of Italy and the vast moving hosts of Russia, with the oppressed nationalities in the Balkan States and with struggling peoples of every race and land

cend to misst of ierieart ates. with l or cent has and eloime the iere Revight the 1 in It eriv of ople

It

om-

for

eager to be free. Freedom is the bond of union. Freedom is Canada's tether. That tether holds.

THE TOLL OF WAR

But war always takes its toll. That toll always must be paid. And it must be paid by Canada, and paid now. It is not a thing of chance or a matter of choice. Every nation that goes to war, whether aggressor or defender, must pay that inexorable toll. It is not a question of the justness of the cause or of the patriotism and courage of the men. War is a game in which one may be right and one wrong, but the war god mockingly takes toll from both.

Let us not deceive ourselves. David Starr Jordan is right. Professor J. Arthur Thompson, the great British biologist, is right. Charles Darwin was right. Speaking in the measured terms of biological science, they have all warned us that if war kills off an undue proportion of the physically fit, of the morally courageous, of the youths of chivalric spirit, of the men of the finer strain, then, as sure as the harvest follows the seed, degeneration will come to the nation's breed.

What biology warns history affirms. For the moment some nation may seem to have escaped, but in the long run the law has its way: like seed like harvest, like father like son, the nation that

CANADA: ITS TETHER AND ITS TOLL 217

sacrifices its men of fitness and courage who go to the war, and breeds its next generation from weaklings and cowards who are left behind, will tend to weakness and cowardice in its national life. There are checks and balances and correcting factors: but, be not deceived, biology is not mocked; whatsoever a nation soweth that shall it also reap.

Let history answer. What became of "the glory that was Greece"? What befel the imperium that was Rome? What destroyed the empire that was France? It was the law of life. Herocs and patriots bred heroes and patriots. Cowards and weaklings bred cowards and weaklings. When the fit were slain and the unfit survived, the race degenerated and the empire fell. Biology was not mocked.

And what about the toll from Britain? Did ever Empire pay with wider sweep or more lavish hand! Mistress of the Seas? Yes, and with a mistress-ship that means freedom for all except the pirates and buccaneers. But at what a cost!

> "I' blood be the price of Admiralty, Lord God, we ha' paid in full."

And as never before in all her thousand years Britain pays in full to-day. Three million men under arms, so a despatch tells, means more than half of all the men in the whole United Kingdom

nion. olds.

ways ada, e or es to pay the and one god

Jorthe win s of that ysiiths ain, de-

the bed, eed hat

between the ages of eighteen and forty-five. They are the best that Britain can breed. To make up Kitchener's army the best have come from the cottage and from the castle, from the glen and from the city, from behind the counter and from the university classroom. The rake of war gathered in the best, not the weaklings, not the cowards, not the dissipated wastrels-they are not taken. The slums alone have not been drained. London is full as ever, and Liverpool, and Manchester, and Sheffield, and the Black Country, and Edinburgh, and Glasgow, and Dublin and Belfast. Their down-and-out still shuffle about the streets. The toothless degenerate with the loosened jaw is not enlisted. The coward quota and the submerged tenth neither line the trenches in Belgium nor man the munition factories in Britain. All of their ilk may breed after their kind the next generation of the British race, but the valorous, the strong-hearted, the men of the finer strain, must take the risks with the bursting shells and the blowing poison and the deathful vigil that makes them old before their time. This is the pride and the glory of Empire, but for England, for Wales, for Ireland, for Scotland, it is the age-long and merciless toll of war.

What that toll meant in the past for Britain and how terrible its meaning in the days at hand,

CANADA: ITS TETHER AND ITS TOLL 219

those of you may understand who have seen the waste and desolation of the Scottish moors and glens. I have made the rounds from west to east and from east around again to the west. I have gone through the Perthshire Highlands when the war pipes sounded, but there were none to answer where once the hills re-echoed the tramp of armed men. I traversed the length of Glenurquhart that sent eight hundred kilted clansmen to battle for the Prince at Culloden, but when the call came from Kitchener for the King there were few to answer for the Frasers of Beauly, for the Grants of Corrimony, for the Chisholms of Strathglass, or for the Macdonalds of Glengarry. I stood on Craigellachie in Strathspey, and in fancy could see Clan Grant march out as they marched to Lucknow in the day of the Mutiny, but the clan has paid its toll in full. Lochiel of to-day is worthy the noblest of his sires, but the clansmen are few to answer his "Cameron's Gathering" through the snows of Lochaber. The Mackenzies are gone from The Macleans are few on the Lochbroom. Island of Mull, and fewer still are the Macleods of Assynt or Harris. The Mackinnons of Skye have gone out to the ends of the earth, for 22,000 Skye-men wore the tartan in the armies of Britain. In the glens of Argyll and the West Highlands there is silence deep as death where once

They ke up n the and from raththe are been pool, lack Dubuffle with vard the fac-'eed ritted. isks son beory for er-

ain nd,

a thousand Campbells would start up in a night, at the call of their chief. No Lord of the Isles who sleeps in Iona could again gather a clan worthy his tartan though he blew all night on the pibroch of Donald.

The clans have paid the toll of war. To-day in Belgium they pay in even fuller measure than a hundred years ago their unreturning brave paid with Wellington at Waterloo.

And to-day and to-morrow Canada, too, must pay, must pay in full. Already before the Canadian regiments have done more than a fair start, the Canadian toll is heavier than all the losses the entire British army suffered in all the campaigns of the Crimean War.

But whatever the toll, it must be yielded. Canada will not draw back. For freedom's sake, and for justice, and for the rights of the little peoples, all Canadians are pledged: pledged for our last dollar, for our utmost service, for our dearest son: pledged to Britain and pledged to Belgium. The tether holds.

> "W. may drain our dearest veins, But they shall be free."

night. Isles clan n the

o-day than paid

must Cafair the the

ded. ake, ittle for our to

CHRISTIAN TY : THE WAR : THE SOCIAL PROBLEM *

TWO years ago, at the Los Angeles International Convention, I gave an address on "Jesus and the Social Problem." In that address the social problem was defined as the human problem of living together, the living of one man with another, the problem of men and women and children living together and loving, working together and playing, in the same social order, and making their individual lives worthy and their community life happy and just and free.

In the face of the bitterness in society, and as a cure for the wrongs and the strife at that time disturbing industrial life all over America, I urged the social teaching of Jesus, the idea of a Christian social order, in which social service is the mark of individual greatness, and social love the impulse and motive to all service. The argument took a wider sweep than any local community, any State, or any nation. The social problem was seen to be a world problem: the problem of a world neighbourhood of all nations: an

*An Address at the World's Convention of Christian Endeavor, The Coliseum, Chicago, 1915.

221

international brotherhood of peoples in which war and the arbitrament of armies and navies and military force would be as unthinkable in Europe as they now are between the United States and Canada within the international commonwealth of North America.

That was only two years ago. Now comes this World Convention of Christian Endeavour. And what a change! We meet under the world's blackest horror, a world war. The mad clash of the nations fills the sky. The fumes of their burning hate poison the air. All Europe is one vast slaughter-house. All its great races, Saxon and Celt, Teuton and Slav, have drawn the sword, and stained it beyond all cleansing, each in another's blood. More than twenty millions of the best of their men are uniformed and armed for war; and their women are denied even the cruel comfort of mourning for their dead, because the anguish of their wounded is in their hearts, and the on-coming tramp of their youngest sons doomed to die is in their ears.

And not Europe alone. Not Britain and Belgium, not France and Italy, not Russia and the Balkans, whose wounds from other wars and massacres are still unhealed—not these alone. And not alone Germany and Austria and Turkey. Over Asia the blood-red sword has swept, and through Egypt and the heart of Africa, and

CHRISTIANITY: WAR: SOCIAL PROBLEM 223

round by the island continent of the sea. And America, too. In spite of all the promises of independence, all our boasts of international civilisation, all our achievements of a hundred years of Anglo-American peace, and all our pride in the peaceful leadership of the world—yes, North America, too. Canada is plunged into the very thick of Europe's carnage, and the United States, neutral in form and voice, is fearful every day lest the fateful mine be sprung.

And in the midst of this Armageddon of Christendom we meet in this World Convention of Christian Endeavour! Christian, indeed! And Christendom! What a mockery it all seems. What wonder if the finger points to France and to Flanders, to crucified Poland and to Galicia, to the English Channel and to the Dardanelles. Christian, forsooth! What wonder if the accuser sneers at your Christian Endeavour and mocks your Christianity:

"Great God! I'd rather be A pagan suckled in a creed outworn; So might I, standing on this pleasant lea, Have glimpses that would make me less forlorn."

And yet—and yet! The foundations of God stand sure. The social gospel of Jesus is vindicated by the very war-agony of the world. Out

hich vies e in hited om-

this And Id's of heir one xon the ach ons hed the use rts, ons

the nd ne. ey. nd nd

el-

of the mouth of the brute-force paganism of war that has failed comes terrible testimony for the brotherhood socialism of Christ that has not yet been tried. It is with this conviction, and with an emphasis peace never could give, I present again the social program of Christ, and appeal for a world endeavour to make dominant in world politics the undisproved socialism of Jesus.

THE SOCIALISM OF JESUS

The Socialism of Jesus! Let there be no mistake. If the power of socialism has been disproved by the fact of war it was not the Socialism of Jesus. If Christianity has collapsed it was not the Christianity of Christ. If democracy has been destroyed it was not the democracy of the kingdom of God. Names and forms and false philosophies may have gone into the fire and been consumed. But the realities are unscathed: they stand purified, ennobled, invincible.

The Socialism of Jesus is something more, far more, than any philosophy of wealth, any theory of the hours of work or of the rate of wages. It is something more than any conflict between the Haves and the Have-nots, any assault on the institutions of society, or any drawing of a gun on the multi-millionaire.

The Socialism of Jesus has to do, not so much

CHRISTIANITY: WAR: SOCIAL PROBLEM 225

with the outward conditions and external forms of life, as with its inward spirit, its conscious aim, and its impelling motive. It stands against the selfish individualism that says: "Every man for himself and the deil tak' the hindermost." It rebukes the ambition of Cain for a place in the sun for himself alone, and it refuses his murderous self-defence, "Am I my brother's keeper?" It condemns the social parasites, both the idle rich and the vagrant poor, and it insists that no man shall eat bread by the sweat of another man's It makes a place in the social order for face. every one who serves, and gives to each according to his need, and requires from each according to his power. It asserts on the one side that the labourer is worthy of his hire, and it demands, on the other side, that servants obey their masters, not with eye-service, but in the obedience of loyalty to their Divine Master. When employers of labour arrange to make the wages reasonably adequate to meet the cost of honest living they are observing the Socialism of Jesus as illustrated in the case of the handicapped eleventh-hour labourer in the vineyard, who, in spite of his restricted opportunity for service, was paid at the close of the day the minimum living wage.

In dealing with the social problem, the problem of living together and working together, the teachings of Jesus not only justify the funda-

war the tyet with esent opeal vorld

misdislism not has the alse been they

far eory It the in-

uch

mental principles of modern social democracy, but they suggest a radicalism far more penetrating, far more revolutionary, than is urged in the political economy and worked out in the reform programs of the social philosophers and economists of Germany or France, of Britain or America.

Jesus goes their way, but He goes very much farther. His teaching would reconstruct the social order and revolutionise the industrial world. His goal includes not only juster rewards for work and humaner conditions for the worker, but also a higher type of personal character and a nobler motive in social service; not only a full dinner-pail, but a fuller and richer life. To Him men are not dead cogs in the grinding machine of industry, but spiritual units in the social democracy of the brotherhood of service. To Him the great ones are not those who lord it over the helpless or the undefended, but those who, because they are strong, bear the burdens of the weak, and because they are free make themselves the very servants and saviours of those who are bound. For self-interest He substitutes social interest, and in the place of selfishness or compulsion or even hard duty He makes love the compelling motive in all service.

In the reconstructed State this is the first and great commandment: "Thou shalt love." The

CHRISTIANITY: WAR: SOCIAL PROBLEM 227

distinction and badge of the Christian society and of the Christian nation is the same the world over and for all the ages: "All men shall know that ye are my disciples if ye love one another." In the days when peace—it may be "armed peace" —holds the nations in check the Christian commandment is: "Thou shalt love thy neighbour as thyself." And when war bids defiance to international law, and makes treaties only scraps of paper, and does violence to all the instincts of humanity, the Socialism of Jesus still stands: "I say unto you, love your enemies."

IS IT UTOPIAN?

This idea of social justice and social service and social love, whether in the local community or among the nations, is declared to be Utopian, a fine fancy but nothing more, a pleasant dream, but doomed to disappointment. We are told it would involve a transformation of human nature. And we are assured, as with the finality of scientific law, that human nature never changes.

But Jesus is no unpractical day dreamer. He looked with unwinking eyes into the deep recesses of human nature. He was blind to no essential fact. He misjudged no social obstacle. He knew the human mind was perverted from truth,

trattratthe orm onoor

nuch : SOorld. for but d a full Iim eof 100the elpuse ak, the are cial mm-

nd he

and the human heart poisoned against love. He recognised the impossibility of selfishness and carnalism inheriting the kingdom of God. His biological imperative is absolute: "Ye must be born again. Except a man be born anew he cannot see the kingdom of God." No maxim of science is more unflinching, more uncompromising, than is that "must" of the new birth.

But to the shallow thinker, to the hopeless fatalist, the attested verdict of spiritual biology, attested not by the dogmatic ipse dixit of some theorist, but proved a million times over in the white heat and white light of the great laboratory of life-the demonstrated verdict of life's great experiment is this: "If any man is in Christ he is a new creation; old things are passed away, and all things are become new." A new creation! A new man! New ideals! New loves! New ambitions! New motives! Human nature does change. It changes in its innermost impulses and instincts, and hopes, and fears, and loves, and hates. Men are born again. All history attests that races do rise, that civilisations are changed, and, when this black night of anguish is lifted, out of the birth-pangs of the world a nation shall be born in a day.

Every pessimist sneers "Utopia!" Every unbeliever cries "Idealist!" But such mocking does not come from the truly great men, the men great

CHRISTIANITY: WAR: SOCIAL PROBLEM 229

in the world's affairs. Again and again, during the past awful twelvemonth, the Prime Minister of Britain-and for such a time as this Britain never had a greater than Premier Asquith-laid down three requisites for peace in Europe. First is the renunciation of militarism and brute force as a factor in the relations of European nations; the second is the integrity and freedom of the little nationalities and the weaker States, Belgium, and Holland, and Denmark, and the Scandinavian countries, and Greece, and the Balkan States; the third is the abandonment of all threatening alliances and all menacing Balance of Power, and in their place the establishment of a "real European partnership," based on the equal rights of all and secured and maintained by the common will.

In Canada and in the United States such conditions of peace, such a proposal for a real European partnership based on the equal rights of all the peoples and secured by the common will of all the nations—such a peace is derided as Utopian by the jingoes and the militarists in America today. But what says Premier Asquith, himself the foremost British statesman of this generation? Here are his very words:

"A year ago that proposal would have sounded like a Utopian idea. It is probably

He and His be anof nis-

faatme the ory eat he nd Α **m**bes nd nd sts ed, ed, all n-

es

at

one that may not or will not be realised today or to-morrow; but if and when this war is decided in favour of the allies it will at once come within the range and before long within the grasp of European statesmanship."

"Utopia!" sneers your unbelieving pessimist. "European statesmanship!" answers Mr. Asquith.

THE ALTERNATIVES

The world after the war shall have to face again its age-long social problem: the problem of living together and working together-the warring classes in a common industrial order, the warring nations in a common world. And what are the alternatives? If it is not to be what Mr. Asquith calls a "real partnership," what shall it be? Shall the spirit be the Christ spirit of social love and cooperation, or the Devil spirit of hate and cut-throat competition? One thing is certain: Not again in this generation, not again in this century, shall the world deceive itself with the self-contradiction called "armed peace." That fallacy at least has had its day. Armed peace has proved itself inevitable war.

But if not Christ, then whom? If not Christianity, then what? The only alternatives are Cæsar and Cæsarism. Cæsarism the world has

CHRISTIANITY: WAR: SOCIAL PROBLEM 231

tried again and again. In ancient Rome, and the Empire fell. In Napoleonic France, and the Empire fell. Is it a success in Europe to-day? Let the world answer.

And would it save the world were Corsica to triumph over Galilee? Would peace return after the war, and would the world be blessed, were Cæsarism to wield the sceptre of the new Russia, or were Japan to lead the awakening Orient in the worship of "Will-to-Power" and not of "Willto-Serve"? Or were Britain and France and Italy to turn again to the Divine Right despotism from which they escaped? Or were America to renounce its Christianised internationalism, and to exchange its four thousand miles of North American disarmament for the fortified and blood-soaked boundaries of Europe?

These are the world's alternatives. Choose you this day whom you will serve. Choose for yourselves; choose for your workshops and offices and places of business; choose for your nations and for the world your convention represents. If Baal be God, serve him; the only alternative is Jehovah. If Cæsar be God, serve him; the only alternative is Christ. But if Christian brotherhood is worth while, work for it; its only alternative is strife and social war. If what the war lord calls "Utopia" is good, fight for it; its only alternative is Hell.

oar at Ig n-

nist. As-

ace of arthe hat ſr. it ial ite erin th . 22 ed sre

LS

NORTH AMERICA'S INTERNATIONAL EXPERIMENT *

NORTH AMERICA, like ancient Gaul, is divided into three parts.

The centre is held by the greatest republic on the map of all the world, covering, with Alaska included, 3,560,922 square miles and numbering a hundred millions of people: the United States of America. To the south lies a country of 767,-005 square miles, claiming fifteen millions of people, ruled over at one time by an Emperor, at another time by a President, but always by a dictator, and never long without a rebellion, revolution or war: the so-called Republic of Mexico. On the north stands the youngest of the three, stretching from the Great Lakes to the North Pole, and from Labrador to Vancouver Island, comprising 3,729,665 square miles and holding eight millions of people: the Dominion of Canada.

These three, each with its own flag, its own political heritage and its own national ideal, constitute the unique trinity of North America. The

*An Address at the World Congress on Internationalism, San Francisco, 1915.

232

NORTH AMERICA'S EXPERIMENT 255

national history of the oldest is less than a century and a half, and of the youngest less than a half century. As compared with European history North America is but of yesterday; and yet North America presents an international experiment without parallel elsewhere in all the world: an international achievement that gives warstricken Europe of to-day a chance and a hope for a better to-morrow.

THE LIBERTY BELL

In this great Exposition, that has gathered so much of the wonder and wealth of the world, there is no object of greater historical interest or of profounder international veneration than that focal point of attraction in the Pennsylvania Building, where the flowers are always fresh and the crowds are always large—the Liberty Bell.

On its journey across the continent from Independence Hall in Philadelphia, the Liberty Bell of this American Republic was greeted, at every point, with the high and reverent acclaim of all the people. It was as when in the days of Israel's renaissance the Ark of the Covenant was brought up, with sacrificial hand and grateful praise, from the house of Obed-edom to the sanctuary and meeting place of the tribes. So

IAL

s di-

c on aska ring ates 67,of ror. by a revico. ree. orth ind, ing anwn

on-Che

San

now at this place of convocation for all the world, on the shore of the western sea, fronting the Golden Gate, the Liberty Bell is again set up. Around it press, day after day, unnumbered citizens not of this nation alone but of all nations. They stand with uncovered heads as in the presence of this nation's history. They read its date, 1776, and hear again the Declaration of Independence.

The Liberty Bell is in very truth the Ark of the Covenant: the symbol and the seal of America's covenant with the God of Nations: the pledge, America's graven pledge to all the world, that this Republic, from sea to sea, for all time, and over all the world, shall stand for liberty, not for itself alone, but for the liberty of every people, the defender of the innocent weak against the arrogant strong, the advocate and guardian of Liberty and Justice and Honour for all humanity. So long as the people of this Republic keep inviolate the pledge of Liberty, so long will the Liberty Bell represent without rebuke the Ark of the Covenant for this American nation.

And not for Americans alone. The Liberty Bell means too much, its history runs too far back, its message rings too wide, for its meaning to be closed in by any national boundaries or under any national flag. I stand here, in this

NORTH AMERICA'S EXPERIMENT 235

"Court of the Universe," under the Stars and Stripes, a citizen of Canada. The flag of my all giance is of an Empire that belts the world. And, in the name of all who speak the language Shakespeare spoke, I claim a share in the veneration paid the Liberty Bell.

The metal of that bell was brought from far beyond the sea. Into it was burned the molten history of London for more than a thousand years. The note of its liberty was struck more than fifteen centuries ago by the primitive Anglo-Saxons in the dark forests of northern Germany and around the mouth of the Elbe. The voice of the Liberty Bell is the strong voice of Anglo-American democracy.

Through all the centuries of the English speech that voice of liberty and democracy has sounded over all the hard cries of despotism and mastership. It was heard at Runnymede. It ordered the crown from the head of more than one King. It spoke through Hampden and Pym long before it touched the lips of Washington and Jefferson. In America, it spoke the freedom of three million slaves in Lincoln's day, and in Britain it took democracy's most splendid risk when in our day it annulled the veto power of the House of Lords.

As in the day when the Liberty Bell first rang out the Declaration of Independence, so to-day

orld, the tup. citiions. presdate, nde-

k of merthe the for for erty cent cate our this , so recan

far anies his

the voice of Anglo-American democracy, through the two English-speaking nations of North America, declares again and to all the world, that any people anywhere who desire to be free and are fit to be free shall be given freedom's unfettered chance.

MEXICO'S BELL AND DECLARATION

But Mexico also has her Liberty Bell and her Declaration of Independence.

Five years ago, from the balcony of the National Palace in Mexico City, I looked out over half a million madly patriotic Mexicans crowding the Zocalo from the Treasury to the Cathedral, overflowing into all the avenues, and filling all the sky with their jubilating vivas. It was the night of the 16th of September, the one hundredth anniversary of the Declaration of Mexican Independence. On the balcony, surveying the multitudes who cried their vivas in his honour that night, but would soon cry their anathemas, stood the aged President whose dictator throne was tottering to a fall. As the historic hour of eleven struck, Diaz rang the very same bell that a hundred years before, at that very moment, the priest Hidalgo rang from the church tower at Dolores, and repeated Hidalgo's historic grito:

NORTH AMERICA'S EXPERIMENT 237

Viva la Independencia! Viva Mexico!

That was Mexico's Liberty Bell. That was Mexico's Declaration of Independence. If bells and declarations and flags and vivas mean freedom, then Mexico is free. If independence means a fair chance for a country to make or to mar itself, then Mexico is independent. No other flag has threatened the "Red, White and Green" of Mexico. Neither of the other nations of North America has interfered. And yet from that night when Diaz rang the Liberty Bell five years ago until this very hour there has been no peace anywhere in all the land, property has not been secure in any of its Provinces, life has not been safe in any of its cities.

Mexico has a name to be free but is bound. It makes pretence at independence, but is enslaved. It calls itself a Republic, but is a Chaos. It holds the place of a nation but it has no national ideal, no national consciousness, no national unity, no national life. By geography it belongs to North America and by chronology to the twentieth century, but its life is European and its political era is still the Middle Ages. Its Liberty Bell rings no liberty and its independence is still to be won. Mexico, as yet, has no part or lot in North America's experiment.

cracy, ns of ll the ire to free-

d her

Naover owdathelling was hun-Aexying hontheator oric ame very irch his-

NO BELL: NO DECLARATION

Canada came third in North America's march to nationalism and self-government. But Canada has no Liberty Bell and no Declaration of Independence.

This is indeed one of the marvels of the nineteenth century, one of the unique and unprecedented achievements in North America's history: a country coming up from colonial dependence to national self-government, not by revolution, but by evolution; not by war and estrangement, but by development and co-operation: a nation growing up out of a colony, as an oak grows out of an acorn: a nation that had no occasion for a Liberty Bell, and that, developing into self-government, as a youth developes into mature manhood, had no need to make formal declaration of its independence. That is Canada's contribution to the higher politics of North America.

The American colonies in the eighteenth century declared to the world the right of a free people to govern themselves; and this free American Republic is the fulfilment of that declaration. In the nineteenth century the remaining colonies and territories of North America achieved self-government without revolution and without sacrificing the historic background of the nation; and the free, self-governing Dominion of Canada is the evidence of that achievement.

Canada's national achievement led the way to national freedom and self-government for Australia and for New Zealand and for South Africa; and out of that new nationalism there grew the establishment of the British Empire on a new basis, the basis not of imperialism, but of democracy: not an empire with its centralized imperium, but a commonwealth with its free States: free States, glorying not alone in their independence, but in their interdependence: selfgoverning nations, boasting not their nationalism alone, but their internationalism. And out ी it all there has emerged a world commony .lth, comprising more than one-quarter of the land area of all the world, over which floats one flag. On that one flag each free nation inscribes its own emblem. Each of those national emblems means national sovereignty. The combined wereignty of all those national emblems means good-will and peace among more than four hundred millions of the human race, building their democracies on all the continents, floating their commerce on all the seas, and out of every color and class and race and creed vitalising one brotherhood of nations wherever the British ensign floats. That is the international achieve-

arch Cann of

hisendolungeion: oak no oing into mal Canorth

iree iree lecinica and of

ment on a world scale which Canada represents on this North American continent.

And the United States has on its hands a colonial experiment, which, by the logic of events, may evolve an illustration in internationalism under the Stars and Stripes not unlike that which Canada represents under the Union Jack. Fortune, whether the good fortune of peace or the bad fortune of war, has given the United States responsibility in the administration and government of the Philippines. I make no com-I pass no judgment. But if and when ments. the United States has led the Filipinos along the path of liberty and democracy to the goal of responsible self-government, as the people of Canada, of Australia, of New Zealand and of South Africa have been led, I as a Canadian shall not regret, rather shall I greatly rejoice, if over a free nation of Filipinos there waves the Stars and Stripes, as over the free overseas Dominions of Britain there waves the Union Jack.

AN INTERNATIONAL EXPERIMENT

But the greatest thing North America has done, the thing which puts into visible and concrete form the spirit and purpose of this International Congress, is the joint achievement of these two nations, the United States and Can-

NORTH AMERICA'S EXPERIMENT 241

ada. From the Atlantic to the Pacific, and from the Pacific across to the Arctic, there stretches an international boundary line of 4,000 miles, where territory touches territory, where sovereignty meets sovereignty, where nation salutes nation, but for a hundred years the international waters of those Great Lakes have been unfretted by any ship of war, those rolling prairies have been unmarked by any hostile fort, those majestic mountains have never echoed to the roar of any alien gun.

Four thousand miles! For one hundred years! Tell me, you men from other continents, where in all the world is there a match for this that North America has done? Where is there a civilisation so undishonoured? Where is there a boundary so free? Where is there a history so worthy of record? Let Europe answer.

Europe! from whom we inherited our civilisation, whose two thousand years is our background, whose achievements were our inspiration. Europe! whose Christianity is in our creeds, whose culture is in our colleges, whose heart's blood is in our veins! Europe! bristling with guns from the Hebrides to the Dardanelles, bleeding at every boundary with death-wounds none can stanch—O Europe! how often would America have come to you with the gospel of international good-will, teaching you the secret

sents

ds a of tionthat ack. e or ited and omhen the relanouth not er a tars ons

has conterof an-

of Anglo-American peace, proving to you the power of international disarmament, and helping to gather your shattered nationalities into a United States of Europe! How often! But ye would not. Now, no matter who among you is to blame, we, too, must suffer in your agony. The national peace of this American Republic is threatened by your madness. The best red blood of the Canadian Dominion is being soaked into your battlefields because of the blood-guiltiness of your sin.

AFTER THE WORLD-STORM

But when this world-storm of Europe is past, when this red rain has enriched the roots of Europe's next verdure, the United States and Canada, their common democracy made stronger by their common experiences, shall come again into the council chamber of the nations, and, with the released democracies of the warring peoples of Europe, shall speak the doom of the autocrats and the despots and the war lords and all that damning system of militarism that has cursed Europe for two thousand years.

Before this world-war is over these two free democracies of North America shall have paid the price of war; it may be they shall have paid it in full, and it may be the United States as

NORTH AMERICA'S EXPERIMENT 243

well as Canada shall have paid it in blood. And then, not the United States and Canada alone, but all the democratic nations the world over, shall have something to say to the war lords. And they will insist that the world is too small for war lords or for war; that in the world neighbourhood of civilised nations there shall be no longer any room for the wild beasts of Europe's war jungle, and that the broken-down war-nationalisms of Europe shall give place to North America's international experiment.

And this is North America's prophetic vocation; this is the high calling wherewith North America is called: not any proud boasting that America is better than Europe, that "I am holier than thou," that our hand-breadth of political history has nothing to learn from Europe's struggle through the ages. Not that.

North America at best is only Europe's second chance. The seeds of our harvests of liberty and peace were carried to our shores from the historic fields of Britain, from France, too, and the Netherlands, from the sunny slopes of Italy and the Alpine glens, from the shadows of Bohemia and the valley of the Rhine. We are the heirs of all the ages. The faggots of Europe's martyrdoms kindled the fires of liberty for us. It is not for us to boast. Rather must we heed the prophet call, and share with Europe,

the lping to a ut ye ou is gony. ublic t red aked uilti-

past, s of and nger gain and, ring the and has

free paid paid s as

man with man and nation with nation, the infinite tragedy of this time.

North America's international experiment had not been possible but for the age-long heroisms of Europe that seemed to fail. And our great experiment in civilised internationalism would even yet fail of its full achievement were there in Europe to-day no heroes ready to suffer, no million martyrs ready to die, that Law shall reign among all the nations, that Justice shall come to all the world, and that any people anywhere who desire to be free and are fit to be free shall be given Freedom's unfettered chance.

